



*Ex Libris*



PROFESSOR J. S. WILL


RB 6714



Library  
of the  
University of Toronto







Digitized by the Internet Archive  
in 2011 with funding from  
University of Toronto

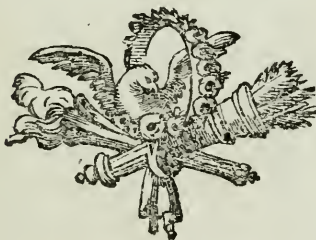
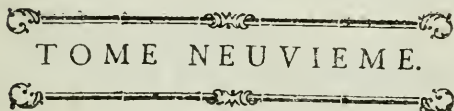


# THEATRE DE M. FAVARD.

## OU RECUEIL

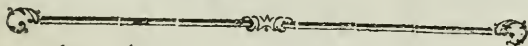
Des Comédies , Parodies & Opéra-Comiques  
qu'il a donnés jusqu'à ce jour.

*Avec les Airs , Rondes & Vaudevilles notés dans  
chaque Pièce.*



A PARIS.

Chez la Veuve DUCHESNE , Libraire , rue Saint-Jacques ,  
au-dessous de la Fontaine S.-Benoît , au Temple du Goût.



*Avec Approbation & Privilège du Roi.*

M. DCC. LXXII.

THE J. H. B.

OF THE

LIBRARY

OF THE

UNIVERSITY OF

CHICAGO

1887

1887

1887

1887

1887

1887

1887

1887

1887

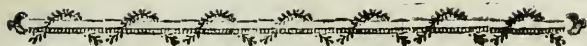
1887

1887

1887

1887

1887



## *T A B L E*

Des Pièces contenues dans ce Tome  
neuvieme.

L'ANGLOIS A BORDEAUX.  
LA FÊTE DE LA PAIX.  
ISABELLE ET GERTRUDE.  
LA FÉE URGELE.  
LA FÊTE DU CHATEAU.



THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

5

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

# L'ANGLAIS

A BORDEAUX;

## COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN VERS LIBRES;

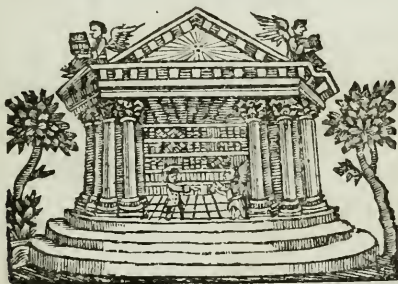
Par M. FAVART:

*Représentée pour la première fois par les Comédiens  
François Ordinaires du Roi , le Lundi  
14 Mars 1763.*

---

Le prix est de 24 sols.

---



A PARIS,

Chez DUCHESNE, Libraire, rue Saint Jacques ;  
au-dessous de la Fontaine Saint Benoît ,  
au Temple du Goût.

---

M. DCC. LXIII.

*Avec Approbation & Privilège du Roi;*

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

1912

1912

1912

1912

1912

1912

1912

1912

1912

1912

1912

1912

1912

1912

1912



A MONSEIGNEUR  
LE DUC  
DE PRASLIN,

Pair de France, Commandeur des Ordres  
du Roi, Secrétaire d'État & Ministre  
des Affaires Etrangères.

MONSEIGNEUR,

*La Paix est votre ouvrage ; par conséquent  
la Piece qui la célèbre, vous appartient. Vous  
daignerez, MONSEIGNEUR, en accepter  
l'hommage ; c'est me récompenser de l'avoir  
faite.*

*Je suis avec le plus profond respect,*

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-obéissant  
serviteur, FAVART.

A ij

---

## A C T E U R S.

DARMANT, M. Molé.  
LA MARQUISE DE FLORICOURT,  
*Sœur de Darmant,* Mlle. Dangeville  
BRUMTON, M. Belcourt.  
CLARICE, *Fille de Brumton,* Mlle. Hus.  
SUDMER, *Ami de Brumton,* Mr. Prévile.  
ROBINSON, *Valet du*  
*Milord,* M. Armand.  
UN AUTRE VALET.  
UN BORDELOIS.

*La Scène est à Bordeaux dans la maison  
de Darmant.*



# L'ANGLAIS

A BORDEAUX,

COMÉDIE.

---

SCÈNE PREMIÈRE.

DARMANT, LA MARQUISE  
DE FLORICOURT.

J LA MARQUISE.  
E vous renonce pour mon frere.

Toujours pensif, rien ne vous rit !

Vos prisonniers Anglois vous ont gâté l'esprit ;

Vous n'êtes occupé que du soin de leur plaire ;

Votre Milord Brumton vous rend atrabilaire.

D A R M A N T.

Ma sœur, je suis piqué ; mais piqué jusqu'au vif ;

L'amitié du Mylord me seroit précieuse :

En tout, pour la gagner, on me voit attentif ;

Mais sa fierté superbe & dédaigneuse

Rejette mes secours, s'indigne de mes soins,

Il aime mieux s'exposer aux besoins,

Rendre sa fille malheureuse :

A iij



6 L'ANGLOIS A BORDEAUX,

Il croit son honneur avili,  
S'il accepte un bienfait des mains d'un ennemi.

LA MARQUISE.

Mais, mon frere, en cherchant à lui rendre service,  
Ne songeriez-vous point à sa fille Clarice ?  
Cette Angloise est charmante !

DARMANT:

Epargnez-moi, ma sœur ;  
Et ne déchirez point le voile de mon cœur.  
Si l'on me soupçonnoit... il est vrai, je l'adore.  
Je veux me le cacher, je veux qu'elle l'ignore :  
L'amour dégraderoit la générosité.

LA MARQUISE.

Qui vous fait donc agir ?

DARMANT.

L'humanité.

J'ai plongé dans la peine une noble Famille.  
Qu'une guerre fatale entraîne de regrets !  
Brumton part de Dublin pour Londres, avec sa  
fille ;

Il embarque avec lui ses plus riches effets.

La Frégate que je commande,  
Croisant sur les côtes d'Irlande,  
Rencontre son vaisseau, l'atteint & le combat.

Brumton, qu'aucun danger n'allarme,  
Soutient notre abordage & montre avec éclat  
L'activité d'un Chef & l'ardeur d'un soldat ;  
Il fond sur moi, me blesse & ma main le désarme ;  
Il veut braver la mort, je prends soins de ses jours.  
A l'Ennemi vaincu, l'honneur doit des secours.

LA MARQUISE.

Fort bien, mon frere.

# COMÉDIE.

DARMANT.

Enfin , nous avons l'avantage ,  
Son vaisseau coule à fond , & l'on n'a que le tems  
De sauver sur mon bord les gens de l'équipage.  
Je reviens à Bordeaux , où mes soins vigilans  
De ces infortunés soulagent la misere ;  
Mais Brumton se refuse à mes empressemens.

LA MARQUISE.

Moi , j'aime assez ce caractere.  
Il est brusque . . . mais il est franc.  
Sa fierté qui paroît choquer la politesse ,  
Releve en lui l'air de noblesse  
D'un homme qui soutient son rang.  
Si son maintien est froid . . . . ses yeux ont de la  
flamme ;  
Et je lui crois une belle ame.  
Il n'a pas quarante ans cet homme ?

DARMANT.

Tout au plus.

LA MARQUISE.

Devenez son ami.

DARMANT.

Mes soins sont superflus :  
Ses principes outrés d'honneur patriotique ,  
Sa façon de penser qu'il croit Philosophique ,  
Sa haine contre les François ,  
Tout met une barriere entre nous pour jamais.

LA MARQUISE.

Je prétends la briser: oui vous pouvez m'en croire.  
Pour vous, pour moi , pour notre gloire  
Il reviendra de sa prévention.  
Il s'agit de l'honneur de notre Nation.

A iv

## 8 L'ANGLOIS A BORDEAUX

Nous verrons donc ce Philosophe ;  
Et s'il veut raisonner, c'est moi qui l'apostrophe.  
Je philosophe aussi, quand je veux, tout au mieux.

D A R M A N T.

Plaïsantez-vous ?

L A M A R Q U I S E.

Moi ? point du tout, mon frere,  
Et cela devient sérieux.  
Allez, allez, laissez-moi faire.  
Doutez-vous des talens que j'ai ?  
Par un ridicule contraire,  
Un ridicule est souvent corrigé.  
Vous voyez bien que, je me rends justice ;  
J'entreprends le Mylord, vous poursuivez Clarice :  
Il est honteux pour vous, pour un François,  
D'aimer sans espoir de succès ;  
Cependant, obligez le Mylord en silence,  
Et cherchez des moyens secrets.

D A R M A N T.

J'ai déjà commencé ; mais n'en parlez jamais ;  
D'un bienfait divulgué, l'amour-propre s'offense.  
Le valet Robinson est dans mes intérêts ;  
Par son moyen, son Maître a touché quelques  
sommes  
Sous le nom supposé d'un Patriote Anglois.

L A M A R Q U I S E.

Voilà comme il faudroit toujours tromper les  
hommes.

D A R M A N T.

J'apperçois Robinson ; viens-ça.





## SCENE II.

DARMANT, ROBINSON,  
LA MARQUISE.

ROBINSON.

BON jour, Monsieur ;  
Bon jour, Madame. Ah ! le bon frere  
Que vous avez-là ! le bon cœur !  
Sans lui nous étions morts , j'espere.

DARMANT.

Paix ! je t'ai défendu...

ROBINSON.

Quel François obligeant !  
Brave homme, toujours prêt à donner de l'argent :  
Il est notre unique ressource.

Je crois toujours lui voir ouvrir sa bourse,  
En me disant : tiens, Robinson,  
Prends, mon ami, prends sans façon.

DARMANT, *lui donnant de l'argent.*  
Prends donc & te fais.

ROBINSON.

Oh ! je n'ai garde de dire...

LA MARQUISE.

Que fait ton Maître ?

ROBINSON.

Il pense.

DARMANT.

Et Clarice ?

ROBINSON.

Soupire.

10 L'ANGLOIS A BORDEAUX,  
LA MARQUISE.

Penfer , foupirer ! pauvres gens !  
C'est fort bien employer le tems.

ROBINSON.

Clarice s'amusoit à lire

Un de ces beaux Romans qu'on fabrique à Paris :  
Tout en rêvant , s'est approché mon Maître :  
Un ouvrage François ! dit-il , d'un air surpris ;  
Et le Roman vole par la fenêtre.

LA MARQUISE.

Cet homme a l'esprit juste.

ROBINSON.

» Occupez-vous de Lock ,  
» Ma fille ; lisez Clark , Swift , Newton , Bolingbrotk .  
» Songez que vous êtes Angloise :  
» Apprenez à penser.... Puis ayant dit ces mots ;  
Il s'enfonce dans une chaise ,  
Pour réfléchir plus à son aise ,  
En décidant que vous êtes des fots.

LA MARQUISE.

Cet homme est singulier.

ROBINSON.

C'est la vérité pure ;  
Et je n'ajoute rien , Madame , je vous jure.

LA MARQUISE.

Mais quelquefois , Mylord r'a-t-il parlé de moi ?

ROBINSON.

Toujours beaucoup ; il dit , Madame ...

LA MARQUISE.

Quoi ?

ROBINSON :

Il dit qu'il vous trouve bien folle ,  
Et que c'est grand dommage.

COMÉDIE.  
LA MARQUISE.

II

Bon !

Je conclus sur cela que mon esprit frivole  
Va lui faire entendre raison.

DARMANT.

Que pense-t-il de la lettre de change ?

ROBINSON.

Il la croit véritable & n'y voit rien d'étrange.

DARMANT.

Elle est bonne en effet ; c'est de l'argent comptant.

ROBINSON.

Pour en toucher la somme , il m'envoie à l'instant.

DARMANT.

Vas donc chez mon Banquier ; mais que chacun  
ignore....

ROBINSON.

Ne craignez rien , j'ai fait passer encore  
L'effet sous le nom de Sudmer ,  
Négociant de Londres & son ami très-cher :  
Mon Maître convaincu qu'il lui doit ce service ,  
Hâtera le moment de lui donner Clarice.

DARMANT.

Clarice à Sudmer ?

ROBINSON.

Oui. Monsieur tout à la fois ;  
Au lieu d'une personne , en obligera trois ,  
Et Clarice sur-tout qui deviendra la femme...

DARMANT.

C'en est assez, va-t'en. (*A part.*) Quel coup fatal !

SCENE III.

LA MARQUISE, DARMANT.

LA MARQUISE.

**C**OMMENT ! vous travailliez au bonheur d'un  
Rival ?

Mais rien n'est si plaisant.

DARMANT.

Raffermissiez mon ame ;

Je crains de me trahir , & je dois résister.

Je suis impétueux , je me laisse emporter ;

Et vous sentez trop bien qu'il faut cacher ma  
flamme.

LA MARQUISE.

Qu'elle éclate plutôt , livrez-vous à l'espoir.

Quel est donc ce Sudner , pour entrer en balance

Avec les agrémens que vous pouvez avoir ?

Vous méritez la préférence ;

Le don de plaire est votre lot ,

L'excès de modestie est défaut à votre âge ;

Soyez plus confiant , plus François en un mot :

Faites sentir un peu votre avantage.

DARMANT.

Qui s'élève est un fat.

LA MARQUISE.

Qui s'abaisse est un sot.

## COMÉDIE.

13

Cette délicatesse à la fin peut vous nuire,  
Et vous avez besoin de vous laisser conduire.

Feu mon mari, le Marquis Floricourt,

Qui passoit pour un agréable,

Me consultoit pour être aimable :

Je l'ai rendu l'homme du jour :

Ainsi par mes conseils ....

DARMANT.

Souffrez que je m'en passe :

Tout ce que je demande est un profond secret.

LA MARQUISE.

Eh ! bien, on se taira, Monsieur l'Amant discret ;

Je vous livre à vous-même.

DARMANT.

Oui, faites-m'en la grace :

Tout espoir m'est ravi.

LA MARQUISE.

Clarice vient à nous.





SCENE IV.

DARMANT, LA MARQUISE,  
CLARICE.

CLARICE.

**M**ADAME, j'ai recours à vous.  
Mon pere s'abandonne à la mélancolie.

Tout lui déplaît, l'inquiétude, l'ennui.

Hélas ! rendez son sort plus doux.

LA MARQUISE.

Qui ? Moi ? très-volontiers.

DARMANT.

O Ciel ! que faut-il faire ?

Parlez.

CLARICE.

Je n'en sçais rien ; mais cependant j'espère.

Tantôt plongé dans un chagrin mortel ,

Il vous entend de la salle voisine ,

Jouer au Clavecin un Concerto d'Indel ,

Et je vois éclaircir l'humeur qui le domine :

Il écoute, il admire, & vos savans accords

Sont comme autant de traits de flamme.

Notre Musique Angloise excite ses transports :

Pour la première fois, je vois ici, Madame,

Le plaisir dans ses yeux & le jour dans son ame.

DARMANT.

Ma sœur, ma sœur, courez au Clavecin.

LA MARQUISE.

Monsieur Darmant, il n'est pas nécessaire :

Suivez votre projet ; pour moi, j'ai mon dessein.

Adieu. Qu'il est nigaud ! mais c'est pourtant mon  
frere.

## SCENE V.

CLARICE, DARMANT.

DARMANT.

**R**ESTEZ, belle Clarice ; ah ! que vous m'êtes  
chère !

CLARICE, *avec fierté.*

Moi, Monsieur ?

DARMANT.

Oui, vous, par l'attachement  
Que vous montrez pour un si digne pere.  
Je l'estime, je le révere.

CLARICE.

Il le mérite.

DARMANT.

Assurément ;  
Mais toujours à mes vœux le verrai-je contraire ?

CLARICE.

Vos vœux ? je ne vois pas que ce soit son affaire.

DARMANT, *avec ardeur.*

Ah ! l'amour. . . .

CLARICE, *fierement.*

Quoi, Monsieur ?

DARMANT, *se moderant.*

L'amour-propre blessé

16 L'ANGLAIS A BORDEAUX,

Devrait gémir dans mon cœur offensé,  
Des efforts impuissants que j'ai faits pour lui plaire,

CLARICE.

Votre dépit s'exprime vivement.

DARMANT, *à part.*

Je ne m'observe pas.

CLARICE.

Est-il quelque mystère ?

DARMANT.

Quelque mystère ? Nullement ;  
Mais je fais que Mylord me hait & me déteste ;  
Vous partagez ce cruel sentiment ?

CLARICE.

La haine ! ah ! c'est, je crois, le plus cruel tourment ;

Et mon cœur n'est point fait pour cet état funeste.  
(*A part.*) Je devrais fuir l'amour également.

Monsieur, croyez-vous que j'approuve  
Ces injustes préventions

Qui divisent nos nations ?

J'honore la vertu partout où je la trouve.

DARMANT, *vivement.*

Oui, la vertu ; vous l'inspirez ;

Et votre pere aussi : c'est vous qui la parez ;

Vous la représentez affable & circonspecte ;

Elle a pris tous vos traits, afin qu'on la respecte.

J'ai, pour servir l'État, recherché de l'emploi ;

Avec ardeur j'ai désiré la guerre ;

Vos

Vos malheurs l'ont rendue un vrai fléau pour moi ;  
Et c'est depuis que je vous voi ,  
Que la paix me paroît le bonheur de la Terre.

CLARICE.

Je n'ai garde d'ajouter foi  
A des paroles si flatteuses.  
C'est votre stile à tous. Votre première loi  
Est de nous prodiguer des louanges trompeuses ;  
L'art dangereux de la séduction  
Est le trait principal qui vous caractérise ;  
Cet art que chez nous on méprise ,  
Fait partie , en ces lieux , de l'éducation :  
Et cette fausseté que l'agrément déguise...

DARMANT.

Justement ; du Mylord voilà les préjugés ;  
Vous n'imaginez pas combien vous m'affligez !  
Votre air de dédain m'humilie  
Plus que l'excès d'un vrai courroux.

CLARICE.

En critiquant votre patrie ,  
Je voudrais que le trait ne portât point sur vous.

DARMANT.

Quoi ! vous m'excepteriez ?

CLARICE.

Non vraiment , je n'ai garde ;  
Je voudrais seulement pouvoir vous excepter.

DARMANT.

Mais , de ma bonne foi , qui vous ferait douter ?  
Peut-on n'être pas vrai , lorsque l'on vous regarde ?

B

18 L'ANGLAIS A BORDEAUX,

CLARICE.

Ah ! vous reprenez le jargon !  
De ce moment je vous laisse.

DARMANT.

Non , non

Encore un seul instant demeurez , je vous prie.

CLARICE.

J'y consens ; mais surtout aucune flatterie.

DARMANT , *très-moderément.*

Eh ! bien , Clarice , je promets  
Que je ne vous dirai jamais  
Ces vérités qui vous déplaisent.

*(Avec une froideur contrainte.)*

Il faut , à votre égard , que les desirs se taisent.  
Vous leur imposez trop , & mon dessein n'est pas

CLARICE , *d'un air piqué.*

Ah ! Monsieur , je vous rends justice sur ce point.

DARMANT.

Vous avez bien raison , oui ; mais daignez m'entendre :

L'estime peut unir des esprits opposés.

CLARICE.

Oui ; mais quand deux pays sont aussi divisés ,  
Il ne faut pas de sentiment plus tendre.

DARMANT , *avec modération ; mais cette  
modération se perdant par degrés , mene à  
la plus grande vivacité pour finir la tirade.*

Aussi n'en ai-je pas. Je dirai cependant  
Que le cœur n'admet point un pays différent.

C'est la diversité des mœurs , des caractères ,  
Qui fit imaginer chaque gouvernement ;  
Les loix sont des freins salutaires  
Qu'il faut varier prudemment ,  
Suivant chaque climat , chaque temperament ;  
Ce sont des regles nécessaires ,  
Pour que l'on puisse adopter librement  
Des vertus même involontaires ;  
Mais ce qui tient au sentiment ,  
N'a dans tous les pays qu'une loi , qu'un langage.  
Tous les hommes également  
S'accordent pour en faire usage.

François , Anglois , Espagnol , Allemand  
Vont audevant du nœud que le cœur leur dénote :  
Ils sont tous confondus par ce lien charmant ,  
Et quand on est sensible , on est compatriote.  
Malheur à ceux qui pensent autrement.

Une ame sèche , une ame dure  
Devrait rentrer dans le néant ;  
C'est aller contre l'ordre. Un être indifférent  
Est une erreur de la Nature.

CLARICE , *avec vivacité.*

Il est bien vrai , Monsieur. . .

DARMANT , *plus vivement encore.*

Ah ! Clarice !

CLARICE , *très-froidement.*

Il suffit.

Que voulez-vous prouver ? Que voulez-vous entendre ?

DARMANT.

Moi ! j'ai trop de respect , je n'ai rien à prétendre.



20 L'ANGLOIS A BORDEAUX ;

CLARICE , à part.

Me ferois-je trahie ?

DARMANT , à part.

O ciel ! j'en ai trop dit.

CLARICE.

Mais je crois que j'entends mon pere.

DARMANT.

Ma présence

Pourroit l'importuner , & je dois l'éviter.

Je craindrais d'impatienter

Un sage , dont je veux gagner la confiance.

---

## SCENE VI.

CLARICE , LE MYLORD.

LE MYLORD.

O N n'y saurait tenir : quel peuple ! quel pays !

CLARICE.

Qu'avez-vous donc encor , mon pere ?

LE MYLORD.

Je me sens transporté d'une juste colere ;

Je ne vois que des jeux ; je n'entends que des ris :

Chanteurs importuns ! doubles traitres !

Avec leurs violons , leurs tambourins maudits ,

Incessamment , exprès , passer sous mes fenêtres ,

Pour me troubler dans mes ennuis.

# COMÉDIE.

21

Tous les jours des sauts, des gambades,  
Et tous les soirs des sérénades.

Quand pourrai-je sortir du cahos où je suis ?

CLARICE.

Les François sont gais par usage :  
De votre sombre humeur écarter le nuage.

LE MYLORD.

Tandis que la Discorde en cent climats divers,  
De tant d'infortunés écrase les aîles,

Le François chante ; on ne voit dans ses villes,  
Que festins, jeux, bals & concerts.

Quel Dieu le fait jouir de ces destins tranquilles ?  
Dans le sein de la guerre, il goûte le repos ;  
Sans peines, sans besoins & libre sous un Maître,  
Le François est heureux, & l'Anglois cherche à l'être.

CLARICE.

Vous pouvez l'être aussi.

LE MYLORD.

Ma fille, laissez-moi,  
J'ai besoin d'être seul.

CLARICE.

Toujours seul ! & pourquoi.

*(Le Mylord fait un signe de la main,  
& Clarice se retire.)*



## SCENE VII.

LE MYLORD, *seul.*

**J**E me vois retenu chez un peuple frivole ,  
 Qu'on ne peut définir. Plein d'amour pour son Roi,  
 Tout entier à l'honneur sa principale loi ,  
 Fidèle à ses devoirs ; au plaisir son idole ,  
 Des momens les plus chers il consacre l'emploi.

*(Il s'assied , & après un moment de silence , il  
 jette les yeux sur une pendule.)*

Tout ne présente ici qu'un luxe ridicule.  
 Quoi ! l'art a décoré jusqu'à cette pendule !  
 On couronne de fleurs l'interprete du tems ,  
 Qui divise nos jours , & marque nos instans !  
 Tandis que tristement ce globe qui balance ,  
 Me fait compter les pas de la mort qui s'avance :  
 Le François entraîné par de légers desirs ,  
 Ne voit sur ce cadran qu'un cercle de plaisirs.

O ciel ! est-il tourment plus rude ?

*(Un Valet du Mylord entre avec des sacs.)*

Qui vient encore ici troubler ma solitude ?

Quoi ! toujours ! ah ! c'est de l'argent.

Je le reçois dans un besoin urgent ;  
 Des secours étrangers il m'épargne la honte.  
 Tu ne t'es pas trompé sans doute, j'ai mon compte ?

LE VALET.

Oui , Mylord.

COMÉDIE.  
LE MYLORD.

23

Relifons la Lettre de Sudmer.  
O généreux Anglois , que tu me deviens cher !

( Il lit. )

» Mylord , vous devez avoir besoin d'argent  
» dans la fîruation où vous êtes ; je vous envoie  
» une lettre de change de deux mille guinées. Je  
» compte trop fur votre amitié pour ne pas être  
» sûr que vous n'offenferez pas la mienne par un  
» refus. Mon bras eft affez bien remis , je n'ai pas  
» encore la liberté d'écrire moi-même ; ne me fai-  
» tes point de réponfe , je m'embarque pour la  
» Caroline , nous nous verrons à mon retour. «

( Après avoir lû , il dit : )

Les bienfaits de Darmant pour moi font une of-  
fenfe ;

Mais de ceux d'un ami l'on ne doit pas rougir.  
Que mon fort eft heureux ! d'ici je vais fortir :

Oh ! j'y mourrais d'impatience.

Porte ces sacs dans mon appartement ;

Et dis à Robinson d'aller en diligence

Chercher un autre logement ,

Pour vivre feuls dans l'ombre & le fîlence.



S C E N E V I I I .

LE MYLORD , ROBINSON ;  
LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

**C'**EST penser merveilleusement.  
Vous voulez nous quitter : j'en décide autrement.  
Vous paroissez surpris , Monsieur ?

LE MYLORD , *froidement.*

J'ai lieu de l'être.

LA MARQUISE.

Vous êtes un singulier être.

Quoi ! depuis un mois environ  
Que vous logez dans la maison...

LE MYLORD.

C'est à mon grand regret.

LA MARQUISE.

On ne peut vous connoître !

Quatre ou cinq fois , je vous ai vu paroître :  
Quatre ou cinq fois , vous avez dit deux mots  
Encor placés mal à propos.

LE MYLORD.

J'en ai trop dit , Madame , & votre caractère  
S'accorde mal , sans doute , avec le mien.  
Je craindrois d'ennuyer.

COMÉDIE.  
LA MARQUISE.

25

Il se pourroit très-bien ;  
Mais pour se rapprocher , se convenir , se plaire ,  
Fort souvent , il ne faut qu'un rien.  
Vous avez ce qu'il faut pour être un homme aimable ,  
Et vous vous efforcez pour être insoutenable !  
Oh ! je vous entends...mais écoutez-moi donc ;  
Demeurez. Je le veux.

LE MYLORD.

Madame prend un ton...

LA MARQUISE.

Qui me convient , je suis femme & Françoise.

LE MYLORD, *regardant la Marquise  
avec un air d'intérêt.*

Tant pis.

LA MARQUISE.

Tant mieux. Causons, Mylord, ne vous déplaîse.

LE MYLORD.

Je parle peu.

LA MARQUISE.

Je parlerai pour vous ,  
Et vous me répondrez , si vous pouvez.

( *Retenant le Mylord qui veut s'en aller.* )

Tout doux !

LE MYLORD.

Je réponds mal.

LA MARQUISE.

Eh ! bien , tout à votre aise ;  
On ne se gêne point chez nous.



26 L'ANGLAIS A BORDEAUX,

En qualité d'homme qui pense,  
Je ne crois pourtant pas que Monsieur se dispense  
D'éclairer ma raison, mon cœur & mon esprit :  
Vous êtes Philosophe, à ce que l'on m'a dit :  
Communiquez un peu votre science.

LE MYLORD.

Je pense pour moi seul.

LA MARQUISE.

Ah ! quelle conséquence !  
En vain le Sage réfléchit ,  
Si la Société n'en tire aucun profit ;  
On doit la cultiver pour elle , pour soi-même.  
Eh ! laissez-là vos songes creux ;  
La meilleure morale est de se rendre heureux.  
On ne peut l'être seul avec votre système.  
Mon instinct me le dit , & mon cœur encor mieux.  
La chaîne des besoins rapproche tous les hommes ,  
Le lien du plaisir les unit encor plus.  
Ces nœuds si doux pour vous sont-ils rompus ?  
Pour être heureux , soyez ce que nous sommes.

LE MYLORD.

O ciel ! à des travers on me verroit soumis !  
Madame, excusez-moi ; mais vous m'avez permis...

LA MARQUISE.

Eh ! oui , de tout mon cœur j'excuse ;  
Ne nous ménagez pas , Monsieur , cela m'amuse.

LE MYLORD.

J'en suis charmé , Madame , & selon votre avis  
Je dois me réformer , devenir sociable ,  
Renoncer au bon sens pour être un agréable.

COMÉDIE.

27

LA MARQUISE.

Mais on gagne toujours à se rendre amusant.

LE MYLORD.

Suis-je fait pour être plaisant ?

Connaissez mieux l'Anglois , Madame ; son génie

Le porte à de plus grands objets.

Politique profond , occupé de projets ,

Il prétend à l'honneur d'éclairer sa patrie.

Le moindre Citoyen , attentif à ses droits ,

Voit les papiers publics , & régit l'Angleterre ;

Du Parlement compte les voix ,

Juge de l'équité des Loix ,

Prononce librement sur la paix ou la guerre ,

Pese les intérêts des Rois ,

Et , du fond d'un café , leur mesure la terre.

LA MARQUISE.

Vous êtes en cela plus plaisant mille fois :

Trop au-dessus de nous sont ces graves emplois :

Libres de tout soin inutile ,

Nos heureux Citoyens respirent le repos :

La surface des mers voit agiter ses flots ;

Mais la profonde arène est constante & tranquille.

Jouissez comme nous.

LE MYLORD.

Mais d'un si doux loisir

Quel est le fruit ?

LA MARQUISE.

Le plaisir.

LE MYLORD.

Le plaisir !

28 L'ANGLOIS A BORDEAUX ,

J'entends , & si je veux vous plaire ,  
Il faut , comme j'ai dit , changer de caractère ,  
Jouer le rôle fatigant  
D'un joli petit maître , & d'un fat élégant.  
Ah ! lorsque de penser on a pris l'habitude....

LA MARQUISE.

On est sot avec art , maussade avec étude.

LE MYLORD.

Il faut avoir l'esprit bien faux ,  
Pour se prêter à cette extravagance.

LA MARQUISE.

Je m'y prête bien , moi.

LE MYLORD.

La bonne conséquence.

LA MARQUISE.

Si vous vous arrêtez à ces légers défauts ,  
Vous n'êtes pas au bout. La liste en est très ample,  
Nous avons mille originaux.  
Je pourrais vous citer ... moi, Monsieur, par exemple....

LE MYLORD.

Je ne m'attendois pas à cette bonne foi.

LA MARQUISE.

Je parois ridicule, à vos yeux , je le voi ;  
Mais , tout considéré , quel est le ridicule ?  
Sous des traits différens dans le monde il circule ;  
Mais , au fond , quel est-il ? une convention ,  
Un phantôme idéal , une prévention ;  
Il n'exista jamais aux yeux d'un homme sage :

Se variant au gré de chaque nation ;  
Le ridicule appartient à l'usage :  
L'usage est pour les mœurs, les habits, le langage ;  
Mais je ne vois point les rapports  
Qu'il peut avoir avec notre ame.  
L'homme est homme partout : si la vertu l'en-  
flamme ,

C'est mon héros , je laisse les dehors.

Quoi ! toujours notre esprit fantasque  
Ne jugera jamais l'homme que sur le masque !  
Nous avons des défauts, chaque peuple a les siens.  
Pourquoi s'attacher à des riens ?

Eh ! oui , des riens , des misères , vous dis-je ;  
Qui ne méritent pas d'exciter votre humeur ;  
C'est d'un vice réel qu'il faut qu'on se corrige ,  
Les écarts de l'esprit ne sont pas ceux du cœur.

LE MYLORD.

Comment ! vous êtes Philosophe !

LA MARQUISE , *gaiment*.

Moi ! je ne connois point les gens de cette étoffe  
Ni ne veux les connoître , ils sont trop ennuyés ;  
Je cherche à m'amuser , cela me convient mieux.

LE MYLORD , *avec un peu d'humeur*.

Toujours l'amusement !

LA MARQUISE.

Oui , Mylord hypocondre ;  
Je pourrais censurer les usages de Londres ,  
Comme vous attaquez nos goûts ;  
Mais je ris simplement & de vous & de nous.  
Que les Anglois soient tristes , misanthropes ;

30 L'ANGLAIS A BORDEAUX,

Toujours avec nous contrastés ,  
Cela ne me fait rien ; leurs sombres enveloppes  
N'offusquent point d'ailleurs leurs bonnes qualités.  
Ils sont francs , généreux , braves ; je les estime.

LE MYLORD , *avec chaleur.*

Quoi ! Vous estimez les Anglois ?

LA MARQUISE.

Affurément ! ils ont une ame magnanime ,  
De l'honneur, des vertus, & je fais d'eux des traits..

LE MYLORD.

Vous me charmez.

LA MARQUISE , *à part.*

*Bon , son humeur s'apaise.*

LE MYLORD.

Comment donc , vous pensez ?

LA MARQUISE.

Qui ? Moi ? Je n'en fais rien.

LE MYLORD.

Ah ! vous me séduiriez si vous étiez Anglaise.

Je goûte dans votre entretien....

LA MARQUISE.

Je ne veux point penser, Monsieur, c'est un ouvrage.

Ce que je dis , part de l'esprit , du cœur ,  
De l'ame , dans l'instant, en vous laissant l'honneur  
D'une prétention qui ne convient qu'au Sage.

LE MYLORD , *prenant la main  
de la Marquise.*

Vous en avez , Madame , un plus grand avantage.

COMÉDIE.

LA MARQUISE.

Que faites-vous ? (*A part.*) Il est déconcerté.

LE MYLORD , *à part.*

Je demeure interdit ; je crois , en vérité ,  
Que mon cœur malgré moi...

LA MARQUISE , *à part.*

Cet essai m'encourage.

(*Haut.*) Mais je m'arrête ici, je pense qu'il est tard.

LE MYLORD , *l'arrêtant.*

Non , Madame.

LA MARQUISE.

Excusez , on m'attend autre part ;  
Pour arranger un ballet agréable ;  
C'est pour ce soir qu'on doit le préparer.  
Vous seriez un homme adorable ,  
Si vous vouliez y figurer.

LE MYLORD.

Vous vous moquez , je pense , ou c'est mal me  
connoître.

LA MARQUISE.

Pourquoi me refuser quand vous pouvez en être ?

Cessez de chercher des raisons  
Pour nourrir chaque jour votre mélancolie.

Vous pensez , & nous jouissons.  
Laissez-là , croyez-moi , votre Philosophie.  
Elle donne le spleene , elle endurecit les cœurs :

Notre gaité , que vous nommez folie ,  
Nuance notre esprit de riantes couleurs ,  
Par un charme qui se varie :



32 L'ANGLAIS A BORDEAUX,  
Elle orne la raison , elle adoucit les mœurs ;  
C'est un printemps qui fait naître les fleurs  
Sur les épines de la vie.

LE MYLORD , *à part.*

Je risque trop à l'écouter ,  
Je ferai mieux de l'éviter.

*(On entend le son des tambourins.)*

Qu'entends-je encor ! quel affreux tintamarre !

---

## SCENE IX.

LE MYLORD , LA MARQUISE ;  
UN BORDELOIS.

LE BORDELOIS.

**M**ARQUISE , eh ! donc , nous allons répéter ?

LE MYLORD , *à part.*

Où fuir ?

LA MARQUISE.

N'allez pas nous quitter.

LE MYLORD.

Vous me ferez mourir.

LA MARQUISE.

Vous êtes bien bizarre.

LE BORDELOIS.

Lé Mylord est des nôtres.

LA

COMÉDIE.

33

LA MARQUISE.

Oui.

Vraiment , je compte bien sur lui.

LE MYLORD.

Epargnez-moi , je vous supplie.

LE BORDELOIS.

Monfé danse lé munuet ?

LE MYLORD.

Eh ! je n'ai danse de ma vie.

LE BORDELOIS.

En deux ou trois léçons nous vous rendrons parfait.

LE MYLORD.

Morbleu !

LA MARQUISE.

Diffimulez votre misanthropie.

*(Bas au Mylord.)*

*(Au Bordelois.)*

Vous vous deshonorez. Allez , je vous rejoins.

---

SCENE X.

LE MYLORD , LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

**R**ENDEZ-VOUS digne de mes soins.  
Une heure ou deux je veux bien faire treve ;  
Après cela , je vous enleve.

C

34 L'ANGLOIS A BORDEAUX ,  
Point de refus , ou bien vous me déplairiez fort ;  
Je vous en avertis. Adieu mon cher Mylord.  
Si nous extravagons , le plaisir nous excuse :  
Bien fou qui s'en afflige , heureux qui s'en amuse.

---

## SCENE XI.

LE MYLORD , *seul.*

**M'**EN voilà quitte par bonheur.  
Mais je ne devois pas lui marquer tant d'aigreur ;  
Car malgré son inconséquence ,  
Je m'apperçois qu'elle a bon cœur ,  
Et sans qu'elle y songe , elle pense.  
Oui , je la jugeois mal , & je sens mon erreur.  
Allons , allons , Mylord , il faut que tu t'appais-  
ses ;  
Fais effort sur toi-même , & pardonne aux Fran-  
çois.  
On peut s'y faire... Ah ! j'apperçois Darmant ;  
Et sa présence est un tourment.



## SCENE XII.

LE MYLORD, DARMANT.

DARMANT.

**M**YLORD, je vous annonce une heureuse nouvelle.  
C'est votre intérêt seul...

LE MYLORD.

Abrégeons. Quelle est-elle ?

DARMANT.

Nous allons renvoyer des prisonniers Anglois  
Pour pareil nombre de François ;  
Je vous ai fait, Mylord, comprendre dans l'échange ;  
J'ai tant sollicité...

LE MYLORD.

Vous en ai-je prié ?

DARMANT.

Je cherche à vous servir.

LE MYLORD, *à part*.

Cet homme est bien étrange !

DARMANT.

Quoi ! mon empressement....

LE MYLORD.

M'a trop humilié ;

Je ne veux rien devoir qu'à ma Nation même.  
M'obliger malgré moi !

36 L'ANGLAIS A BORDEAUX,  
DARMANT.

Quoi ! toujours dans l'extrême ,  
Vous ne prêtez à tout que de sombres couleurs !

LE MYLORD.

J'ai fait des dépêches pour Londres :  
Si la fortune à mes vœux peut répondre ,  
Je trouverai sans vous la fin de mes malheurs ;  
Je reste en attendant.

DARMANT, *à part.*

Me voilà plus tranquille.

Avec regret je l'aurois vû partir.

(*Haut.*)

Ma maison est à vous.

LE MYLORD, *avec un soupir étouffé.*

Non , non ; j'en dois sortir.

DARMANT.

Pourquoi chercher un autre asile ?  
Qui pourroit ici vous troubler ?  
A-t-on manqué d'égards ? ...

LE MYLORD.

C'est trop m'en accabler.

DARMANT.

Vous ne me rendez pas justice.

(*A part.*)

Auroit-il soupçonné mon amour pour Clarice ?

(*Haut.*)

Quelque nouveau sujet excite votre aigreur ?  
Ah ! je sçais ce que c'est ; vous avez vû ma sœur.  
Ses airs évaporés & sa tête légère. ...

LE MYLORD.

*(A part.)* Veut-il interroger mon cœur?

DARMANT.

Oui, je conçois qu'elle a pû vous déplaire.

LE MYLORD.

A quoi bon votre sœur ? Je l'excuse aisément ;

Elle est d'un sexe. . .

DARMANT.

Oui, mais son caractère. . .

LE MYLORD.

M'en suis-je plaint ?

DARMANT.

Non ; poliment. . .

LE MYLORD.

Je ne suis point poli.

DARMANT.

Sachez que son système  
Est de vous consoler, de vous rendre à vous-même.  
Si je ne l'arrêtois, Monsieur, journellement  
Vous seriez obsédé.

LE MYLORD.

Monsieur, laissez-la faire;

DARMANT.

Non, je lui vais défendre expressément  
De vous revoir.

LE MYLORD, *à part.*

Ah ! quel acharnement !

DARMANT.

Je cours pour l'avertir. . .



38 L'ANGLAIS A BORDEAUX ,  
LE MYLORD.

Il n'est pas nécessaire.

DARMA NT.

Mais je dois réprimer l'indiscrette chaleur....

LE MYLORD.

Je fais ce que j'en pense , il suffit ; serviteur.

DARMA NT.

Je n'ai qu'un mot , après quoi je vous laisse.  
J'aurois été jaloux d'avoir votre amitié ;  
Mais je n'espere plus que votre haine cesse :  
Du moins un peu d'estime , & je suis trop payé.

LE MYLORD.

Eh ! malgré moi, Monsieur, vous avez mon estime.  
Je suis votre ennemi , mais sans vous mépriser.  
Je ne suis point injuste , & ne puis refuser  
Ce qui me paroît légitime.

Mais pour mon amitié , ne l'esperez jamais.  
Dans ces tems de discorde , entre Anglois & François ,

Toute liaison est un crime :  
De sa patrie on doit prendre l'esprit ;  
Qui s'en écarte , la trahit.

DARMA NT.

Imitez donc votre patrie ;  
Et des préventions dont votre ame est nourrie ,  
Connoissez enfin les erreurs.

Nous allons voir cesser les fléaux de la guerre.  
La paix doit réunir la France & l'Angleterre ,  
Et nous allons bientôt jouir de ses douceurs.

LE MYLORD.

La paix ! la paix ! quelle chimere !  
On ne peut jamais l'espérer.  
Des intérêts puissans doivent nous séparer.

## SCENE XIII.

LE MYLORD, UN VALET.

UN VALET.

**M**Y LORD, un Anglois vous demande.

LE MYLORD.

Un Anglois ! un Anglois ! qu'il entre, &amp; promptement.

## SCENE XIV.

LE MYLORD, DARMANT;  
SUDMER.SUDMER, *gaiment & avec vivacité.***V**IVE, vive, Mylord ! ah ! quel heureux moment !

Je vous retrouve &amp; ma joie est si grande...

LE MYLORD.

C'est vous, mon cher Sudmer !

SUDMER

C'est moi, certainement.

DARMANT, *avec étonnement.*

Sudmer ! ah ! quel événement !

Civ

40 L'ANGLAIS A BORDEAUX,  
SUDMER, *considerant Darmant.*

Mais c'est vous-même aussi, je pense.  
C'est vous, voilà vos traits ; je rends grace au ha-  
zard.

Cher Mylord, attendez.

LE MYLORD.

D'où vient donc cet écart ?

SUDMER.

Le premier des devoirs est la reconnoissance.

(*A Darmant.*)

Le sort en cet instant a rempli mon espoir.

DARMANT.

Monsieur, je n'ai jamais eu l'honneur de vous voir.

SUDMER.

Je suis assez heureux, moi, pour vous reconnoître.

DARMANT.

Mais je n'ai point d'idée....

SUDMER.

Aucune ?

DARMANT.

Point du tout.

SUDMER.

Je ne me trompe point ; & j'y crois encore être.

LE MYLORD.

(*A part.*) Cet accueil n'est pas de mon goût.

(*Darmant veut se retirer.*)

SUDMER.

Ne vous en allez pas.

D A R M A N T.

Mais je dois par prudence. . .

S U D M E R.

Vous n'êtes pas de trop , cedez à mon instance ,

Et songez que mes sentimens. . .

*(Au Mylord , en lui montrant Darmant.)*

C'est un homme des plus charmans ,

C'est un homme d'espece unique.

L E M Y L O R D.

Charmant ! charmant ! parbleu, pour des êtres pen-  
sans ,

Voilà , sans doute , un beau panégyrique !

S U D M E R.

Qu'entendez-vous ?

L E M Y L O R D.

Cela s'entend sans qu'on l'explique.

Un homme n'est jamais charmant en bonne part ,

Et lorsqu'à la raison on veut avoir égard. . .

S U D M E R.

Je ne vois point à quoi cela s'applique.

*( A Darmant.)*

Remettez-vous aussi mes traits ;

Rappelez-vous que je vous dois la vie.

Vous changeates pour moi la fortune ennemie.

*( Montrant son cœur.)*

Voilà le livre où sont écrits tous les bienfaits.

Vous êtes mon ami , du moins je suis le vôtre ;

C'est par vos procédés que vous m'avez lié.

Je m'en souviens , vous l'avez oublié :

42 L'ANGLOIS A BORDEAUX ;  
Nous faisons notre change en cela l'un & l'autre :

D A R M A N T.

Mais vous vous méprenez , Monsieur.

S U D M E R.

Moi, point du tout ; moi , jamais me méprendre  
Quand la reconnoissance en moi se fait entendre  
Et m'offre mon libérateur.

Le sentiment me donne des lumieres ;  
Pour reconnoître un bienfaiteur ,  
Les yeux ne sont point nécessaires :  
Je suis toujours averti par mon cœur.

D A R M A N T.

Ah ! je vois à peu près ce que vous voulez dire.

LE M Y L O R D.

Moi , je ne le vois pas.

S U D M E R.

Je vais vous en instruire.

Nous devons publier les belles actions :

Je montois un vaisseau de trente-huit canons ,  
Je fus , près d'une côte , accueilli d'un orage ,  
Terrible , violent beaucoup :

J'étois prêt à faire naufrage ,

Et les François avoient de quoi faire un beau coup.

Aussi , Monsieur , en homme sage ,

Lorsque les vents furent calmés ,

En tira-t-il un très-grand avantage ;

Et nous voyant démâtés , défarmés ,

» Je pourrois, me dir-il , prendre votre équipage ;

» Mais, pour en profiter , je suis trop généreux ;

» On n'est plus ennemi lorsqu'on est malheureux.

Bref , il me soulagea , m'obligea de sa bourse ,  
Me rendit mes effets avec la liberté :  
Les bienfaits , de son cœur , couloient comme une  
source.

Peut-on trop admirer sa générosité ?

LE MYLORD , *avec humeur.*

Tout bienfait , avec lui , porte sa récompense ;  
On agit pour soi-même en agissant ainsi.

(*Bas à Sudmer.*)

Je suis forcé de l'admirer aussi ;  
Mais sans tirer à conséquence.

D A R M A N T.

Jugez la Nation avec plus d'équité.  
Comme François , mon premier appanage  
Consiste dans l'humanité.

Mes ennemis sont-ils dans la prospérité :  
Je les combats avec courage.  
Tombent-ils dans l'adversité :  
Ils sont hommes , je les soulage.

S U D M E R.

Eh ! c'est ainsi qu'on pense avec un cœur loyal.  
Je ne décide point entre Rome & Carthage :  
Soyons humains ; voilà le principal.

LE MYLORD.

Vous n'êtes pas Anglois.

S U D M E R.

Je suis plus ; je suis homme.  
Qu'avez-vous contre lui ? Cette froideur m'as-  
somme :  
Esclave né d'un goût national ,  
Vous êtes toujours partial.



## L'ANGLOIS A BORDEAUX,

N'admettez plus des maximes contraires ;  
Et , comme moi , voyez d'un œil égal  
Tous les hommes qui sont vos freres.

J'ai détesté toujours un préjugé fatal.

Quoi ! parce qu'on habite un autre coin de terre ,  
Il faut se déchirer , & se faire la guerre !

Tendons tous au bien général.

Crois-moi , Mylord , j'ai parcouru le Monde.

Je ne connois sur la machine ronde

Rien que deux peuples differens ;

Savoir , les hommes bons & les hommes mé-  
chans.

Je trouve partout ma patrie

Où je trouve d'honnêtes gens ;

En Cochinchine , en Barbarie ,

Chez les Sauvages même : allons , soyons unis ;

Embrassons-nous comme trois bons amis.

(*A Darmant.*)

Vous ferez de ma nôce , au moins ?

D A R M A N T.

Quoi ?

S U D M E R.

Je l'exige.

Je vais me marier avec un vrai prodige ,

Fille aimable , dit-on , & qui me plaira fort :

Je m'apprête à l'aimer. Quoi ! cela vous afflige ?

D A R M A N T.

Moi , je partage votre sort.

S U D M E R.

Point de partage , je vous prie ,

Surtout si la fille est jolie.

DARMANT.

Je respecte les nœuds dont vous ferez unis.

LE MYLORD.

Ma fille , de ce mariage ,  
Sans doute , sentira le prix ;  
Je vais , sans tarder d'avantage ,

La préparer , en des instans si doux ,  
Sur l'honneur qu'elle aura de s'unir avec vous.

## S C E N E X V.

SUDMER , DARMANT.

SUDMER.

**V**ous connoissez l'objet qu'on me destine ?  
Hein ? Mais , mon cher François , qu'est-ce qui  
vous chagrine ?

Morbleu ! seriez-vous mon rival ?

Comment ? Cela m'est bien égal ;

Mais je veux savoir tout à l'heure...

DARMANT.

Monsieur , sur ce sujet ne m'interrogez point.

SUDMER.

Ma future chez vous demeure ,

Et je veux m'éclaircir d'un point.

DARMANT.

Monsieur , quoi qu'il en soit , vous n'avez rien à  
craindre.

46 L'ANGLAIS A BORDEAUX ,  
Clarice est adorable , & je pourrois l'aimer ,  
sans que vous eussiez à vous plaindre.  
(*À part.*) Tâchons encor de me calmer.

S U D M E R.

Cependant je remarque un trouble.  
Hein ? l'ariez , hein ? son embarras redouble.

D A R M A N T.

C'en est allez. Adieu , Monsieur.  
Jouissez de votre bonheur ,  
Et de mes sentimens n'ayez aucun ombrage.  
On peut aimer Clarice, on peut s'en faire honneur :  
Je ne vous dis rien d'avantage.

---

## S C E N E X V I.

S U D M E R , *seul.*

**C'**Est parler fierement ; je prétends découvrir...  
J'ai des soupçons qu'il faut que j'éclaircisse.  
Ah ! j'apperçois Mylord , & sans doute Clarice.  
Examinons un peu comme je dois agir.  
On ne m'a point trompé : je la trouve fort belle ,  
Belle certainement !



## SCENE XVII.

LE MYLORD, CLARICE,  
SUDMER.

SUDMER.

**B**ON JOUR , Mademoiselle.

Je suis Sudmer pour vous servir ,

Et je viens remplir votre attente ;

Oui , oui , ma belle enfant , je vous épouserai ;

Je dis plus , je sens bien que je vous aimerai :

*(Au Mylord.)*

Autrement j'aurois tort. Je la trouve charmante.

CLARICE.

Monsieur.

SUDMER.

Reste à savoir si je vous conviendrai.

M'aimerez-vous aussi ?

CLARICE.

Mais , Monsieur , je l'espere.

Les volontés du Mylord sont des loix.

La générosité de votre caractère ,

Vos nobles procédés font honneur à son choix ;

Et les vertus , sur mon cœur , ont des droits

Préférables à l'amour même.

Lorsque de la raison on écoute la voix ,

On estime du moins en attendant qu'on aime.

SUDMER.

Oh ! je suis votre serviteur.

48 L'ANGLOIS A BORDEAUX ;

En attendant ! c'est bon pour qui pourroit attendre.

Mylord , je suis pressé ; vous avez un vieux gendre  
Qui n'a pas un instant à perdre , par malheur.

Je ne crois pas que l'amour , à mon âge ,

Parle beaucoup en ma faveur ;

C'est un arrangement que notre mariage.

Notre intérêt commun en aura tout l'honneur :

Cela ne suffit pas ; je crois qu'elle est fort sage :

Mais il se peut qu'un autre objet l'engage.

CLARICE.

En tout cas , je saurois commander à mon cœur.

SUDMER.

Bon ! voilà le même langage

Que vient de me tenir Darmant.

LE MYLORD.

Darmant !

SUDMER.

Elle rougit , & je vois clairement. . . .

N'est-il pas vrai , chere future ?

Il se pourroit par aventure. . . .

Hein ?

LE MYLORD.

Sudmer , de pareils soupçons. . . .

SUDMER.

Pour demander cela , Mylord , j'ai mes raisons.

LE MYLORD.

Mais Darmant est François , & ma fille est Angloise ;

Elle ne peut l'aimer.

SUDMER.

Conséquence mauvaise ;

Les

Les François ont toujours l'art de se faire aimer.

Je les connois pour gens fort agréables,  
Et qui plus est encor , fort estimables ;  
Il est tout naturel de s'en laisser charmer.

LE MYLORD.

Je fais comme ma fille pense ,  
Je réponds de son cœur : oui , la reconnoissance  
Qu'elle sent , comme moi , de vos rares bienfaits ,  
Doit l'attacher à vous tendrement pour jamais.

SUDMER.

Que parlez-vous de bienfaits , je vous prie ?

CLARICE.

Si ma main doit payer ces généreux secours ...

SUDMER.

Je ne vous entends point , & je n'ai de mes jours..

LE MYLORD.

Vous-même m'écrivez ?

SUDMER.

Point de plaisanterie.

LE MYLORD.

Moi , plaisanter !

SUDMER.

Vous êtes fou , Mylord ,  
C'est depuis quelques jours que je fais votre sort.

LE MYLORD.

Mais cependant la chose est sûre ,  
Et votre lettre que voici ;  
Tenez.

SUDMER.

Que veut dire ceci ?

Ce n'est point là mon écriture.

D



50 L'ANGLAIS A BORDEAUX ;  
LE MYLORD.

Je le fais bien ; mais votre bras cassé. . .

SUDMER.

Je n'ai pas eu le bras cassé.

LE MYLORD.

Qu'entends-je ?

SUDMER.

Certainement , vous n'êtes pas sensé.

LE MYLORD.

Mais lisez-donc, lisez. (*A part.*) Sa tête se déränge.

CLARICE.

Affurément , je l'ai déjà pensé.

SUDMER.

Je suis dans un courroux extrême.

Comment ! quelqu'un a pris mon nom

Pour faire une bonne action ,

Que j'aurois pû faire moi-même ?

Morbleu ! c'est une trahison

Dont je prétends avoir raison.

Et vous avez reçu la somme ? . . .

LE MYLORD.

Oui , d'un banquier.

SUDMER.

Nommé ?

LE MYLORD.

Monsieur Argant.

SUDMER.

Il loge ?

LE MYLORD.

Près d'ici.

SUDMER.

Je vais trouver cet homme ;

J'en aurai le cœur net ; je reviens à l'instant.

## SCENE XVIII.

LE MYLORD, CLARICE.

LE MYLORD.

**T**OUT cela me paroît étrange !  
D'où peut venir cette lettre de change ;  
Et ces autres effets que j'ai déjà reçus ?  
Ce n'est pas de Sudmer ! je demeure confus.  
Si ce n'est pas de lui , c'est d'un compatriote ,  
Qui veut m'obliger en secret.  
Tel est l'Anglois , il cache le bienfait ;  
Exactement j'en conserve la note ,  
Pour m'acquitter de celui qu'on m'a fait ;  
Pour un homme d'honneur , c'est le plus grand  
regret  
Que de manquer à la reconnoissance ,  
Et payer un service est une jouissance.  
Je-ferais tant que nous serons au fait.  
Ah ! ça , venons à vous , ma fille :  
Sudmer , par ses grands biens , relève ma famille ;  
Il vous fait un état certain ;  
Vous ne repugnez pas à lui donner la main ?

CLARICE.

Je dois vous obéir.

LE MYLORD.

Vous soupirez , Clarice.

Dij

52 L'ANGLOIS A BORDEAUX ,  
CLARICE.

Oui , mon pere , il est vrai.

LE MYLORD.

Parlez fans artifice ,

Parlez avec sincerité.

Ne dissimulez rien.

CLARICE.

M'en croyez-vous capable ?

Je ne fais point trahir la vérité ,

Et qui dissimule est coupable.

Je n'ai rien dans mon cœur que je doive cacher

Aux yeux indulgens de mon pere.

Est-il quelque secret , est-il quelque mystere

Que dans son sein je ne puisse épancher ?

LE MYLORD.

A mes desseins vous verrois-je contraire ?

CLARICE.

Non , je veux me soumettre à votre volonté :

En Angleterre un cœur n'est point esclave ;

Le pouvoir paternel est chez nous limité.

Mais ne soupçonnez pas que jamais je le brave.

Périssè cette liberté

Qui des parens détruit l'autorité.

Ah ! je le sens , un pere est toujours pere.

Sur des enfans bien nés il conserve ses d oits.

Quand le devoir en nous grave son caractère ,

Rien ne peut effacer cette empreinte si chere.

En vain la liberté veut élever sa voix ,

Et dans nos cœurs exciter le murmure ;

La loi nous émancipe , & jamais la Nature.

LE MYLORD.

Vous pensez bien ; mais , dites-moi ,

COMÉDIE.

53

Où nous conduit cet étalage ?  
Sudmer , vous déplaît-il ?

CLARICE.

Non , mon pere , mais...

LE MYLORD.

Quoi ?

CLARICE.

J'épouserai Sudmer , si c'est votre avantage.

LE MYLORD.

J'ai donné ma parole.

CLARICE.

Il aura donc ma foi.

Mais un autre a mon cœur.

LE MYLORD.

Expliquez ce langage ;

Epouser celui-ci , pour aimer celui-là !

Vous vous formez , ma fille , & j'apperçois déjà

Que de ce pays-ci vous adoptez l'usage.

S'il vous plaît , rien de tout cela.

Quel est le nom du personnage ? ...

Dites-le moi.

CLARICE.

J'en aurai le courage.

Malgré moi mon cœur s'est soumis.

Les vertus d'un François....

LE MYLORD.

Un de nos ennemis !

CLARICE.

Il ne l'est point ; c'est Darman , c'est lui-même.

Diij

54 L'ANGLOIS A BORDEAUX,  
LE MYLORD.

Qu'ai-je entendu ? Ma surprise est extrême.  
Je vois quel est le but de ses empressements.

CLARICE.

Arrêtez. Vos soupçons seroient trop offensans.  
Rien ne m'a jusqu'ici fait connoître qu'il m'aime :  
L'estime , le respect sont les seuls sentimens  
Qu'il ait osé faire paroître.  
Rien aussi de ma part n'a pû faire connoître  
Le trouble secret de mes sens.

LE MYLORD.

A la bonne heure. Eh ! bien , puisque je suis le  
maître ,  
Vous aimerez Sudmer , & je l'ai décidé.  
Songez-y bien ; j'ai commandé.

---

S C E N E X I X.

LE MYLORD , SUDMER,  
CLARICE.

SUDMER.

**M**A foi ! moi n'y puis rien comprendre  
J'ai vu votre banquier , votre donneur d'argent ;  
Il m'a reçu d'un air fort obligeant.

COMÉDIE.

55

Mais il bat la campagne, & n'a pû rien m'apprendre.  
Il m'a dit seulement qu'en cette maison-ci,  
Par un valet Anglois je serois éclairci.

LE MYLORD.

C'est mon valet, sans doute.

SUDMER.

Il peut donc nous instruire.

LE MYLORD.

Robinson !

---

SCENE XX.

LE MYLORD, SUDMER, CLARICE,  
ROBINSON.

ROBINSON.

**M**YLORD !

LE MYLORD.

Viens ici.

Il faut tout à l'heure me dire  
D'où vient l'argent que tu m'as apporté :  
Ne cache point la vérité ;  
Tu fais, dit-on, tout le mystère.

ROBINSON.

Mylord, c'est d'un de vos amis.

LE MYLORD.

De Sudmer ?

Div



56 L'ANGLOIS A BORDEAUX ;

ROBINSON

Oui , la chose est claire ,

SUDMER.

De moi , Maraude , de moi !

ROBINSON , *à part.*

Me voilà pris.

SUDMER.

Je te surprends en menterie ;

C'est moi qui suis Sudmer.

ROBINSON.

Monseigneur , j'en suis charmé.

Comment vous portez-vous ?

SUDMER.

Qui peut avoir tramé

Une pareille fourberie ?

Coquin ! j'ai donc le bras cassé ?

Oh ! je te ferai voir. . .

ROBINSON.

Doucement , je vous prie.

Quoi ! ce n'est donc pas vous dont le cœur bien  
placé. . .

SUDMER.

Non , non , certainement.

ROBINSON.

Eh ! bien , c'est donc un autre.

SUDMER.

Qui donc a pris mon nom ?

ROBINSON.

Un nom tel que le vôtre  
Doit faire honneur à l'amitié.

COMÉDIE.

57

LE MYLORD.

De ce complot , le traître est de moitié !  
Déclare vite , ou je t'assomme.

ROBINSON.

Vous m'allez ruiner.

LE MYLORD.

Comment ?

ROBINSON.

Oui , c'est un fait.

De tems en tems , je reçois quelque somme  
Pour m'engager à garder le secret.

LE MYLORD.

Ah ! tu connois donc ?

ROBINSON.

Oui , c'est un fort honnête homme ,

Qui veut vous obliger , & sans être connu.

Vous savez bien , Mylord , que je suis ingénu ,

Il m'a séduit , & pour lui plaire ,

Robinson est fourbe & faussaire.

Oui , c'est de moi que vient toute l'invention ;

Mais c'étoit , je proteste , à bonne intention.

LE MYLORD.

En un mot , quel est-il ?

ROBINSON.

Eh ! bien , c'est , c'est ... notre hôte.

LE MYLORD.

Darmant !

CLARICE.

Darmant !

58 L'ANGLOIS A BORDEAUX ;  
LE MYLORD.

L'auteur d'une telle action !  
Ah ! malheureux !

ROBINSON.

Je reconnois ma faute.

LE MYLORD.

Tu mérites punition.

Ecoute , aimeroit-il ma fille ?

ROBINSON.

Oh ! point du tout , Mylord ; il n'oseroit.  
C'est générosité toute pure qui brille,  
Dans ce que pour vous il a fait.

LE MYLORD.

Vous , Clarice , êtes-vous instruite ?

CLARICE.

Non , je vous jure , & je suis interdite.

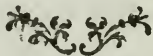
LE MYLORD.

Je ne comprends rien à cela !  
En vérité , son procédé m'étonne !

SUDMER.

Moi , point m'en étonner ; je le reconnois là :  
Et d'avoir pris mon nom , très-fort je lui pardonne.

LE MYLORD , à *Robinson*.  
Je te fais grace ; mais ne lui parle de rien.



## SCÈNE XXI.

*Les Acteurs précédens*, LA MARQUISE;  
DARMANT.

LA MARQUISE.

**L**A Paix est sûre, elle est ratifiée.  
Je me fais un plaisir de la voir publiée.  
La Paix ! ce mot seul fait du bien :  
Elle est de l'Univers le plus tendre lien :  
La foule avec transport inonde chaque rue ,  
Sans être coudoyé, l'on ne peut faire un pas ,  
Sans se connoître on se salue ,  
On parle , on s'interrompt , on ne se répond pas ;  
La joie en tous lieux répandue ,  
En animant les cœurs , égale les états.

CLARICE.

Ce spectacle est charmant , j'en ferois attendrie.

LA MARQUISE.

Je viens vous chercher tout exprès ,  
Pour que vous & Mylord examiniez de près  
Le pouvoir qu'a sur nous l'amour de la Patrie.  
Le vrai contentement déride tous les traits :  
La brillante gaieté, ce fard de la Nature ,  
Rajeunit les Vieillards, leur donne un air plus frais;  
D'un coloris si doux la teinte vive & pure

60 L'ANGLOIS A BORDEAUX,

Partout imprime ses attraits ;  
C'est le bonheur qui fournit la peinture .  
Et le plaisir de l'âme embellir les plus laids.

La Marchande dans sa boutique  
Etale ses colifichets ,

Répète à tout moment , la Paix , la Paix , la Paix !  
De Messieurs les Anglois j'aurai donc la pratique :  
Et sa petite fille , avec un air comique ,  
Dit : ah ! Maman , comment c'est-il fait , un An-  
glois ?

On rencontre plus loin des chanfonniers bien ivres ,  
Raclant du violon & brailant des couplets ,  
Bons , excellens , quoique mauvais ,  
Et qui surpassent de gros Livres ,  
Parce que le cœur les a faits.

En un mot , vous verrez que nous autres François ,  
Notre plus grand plaisir est d'adorer nos Maîtres ;  
C'est l'Amour qui prend soin d'éclairer nos fe-  
nêtres.

Le sentiment , voilà notre première loi :

Eh ! qui l'éprouve plus que moi ?

Je danserai la nuit entière :

Je donnerai le ton , & serai la première

A bien crier , vive le Roi !

LE MYLORD.

Vous m'enchantez , Madame la Marquise :  
De mon esprit chagrin vous changez la couleur ;  
Je sens que la gaité , qui vous caractérise ,  
Ne peut se rencontrer qu'avec un très-bon cœur.  
Darmant , nos Nations sont reconciliées :  
Par vos traits généreux vous m'avez corrigé ;

Et l'amitié surmonte enfin le préjugé :  
Que par cette amitié nos maisons soient liées.

DARMA NT.

Ah ! Mylord , je vous suis attaché pour jamais.

LE MYLORD.

Ces secours détournés qu'avec tant de noblesse  
Vous m'avez sù fournir par des moyens secrets ,  
Pour ne point faire ombrage à ma délicatesse ,  
Je les acquitterai bientôt grace à la Paix :  
Mais mon cœur en paîra toujours les intérêts.

DARMA NT.

Daignez me regarder comme de la Famille.

LE MYLORD.

Monsieur , pour vous marquer combien vous m'êtes cher ,

Vous signerez le contrat de ma Fille ,  
Que , dès ce soir , je marie à Sudmer.

LA MARQUISE , *riant*.

A cette faveur - là mon frere est bien sensible.

DARMA NT , *à part*.

O Ciel !

LE MYLORD.

Darmant soupire , & la Marquise rit !  
Mais cela n'est pourtant ni triste , ni risible.

LA MARQUISE.

Mais c'est que mon cher frere est sot , sans con-  
redit :

Je m'y connois ; tenez , admirez la statue !



62 L'ANGLAIS A BORDEAUX,  
DARMANT, *à part.*

Ma sœur.

SUDMER.

Mais en effet, lui paroître interdit.

LA MARQUISE.

C'est qu'il est amoureux de votre Prétendue ;  
Mais grave soupirant, discret, silencieux ;  
Le respect a toujours étouffé sa parole,  
Et tristement comme une idole,  
Son amour n'a jamais parlé que par ses yeux.

SUDMER.

Mylord, je pourrois faire une grande sottise  
D'épouser votre fille : elle est fort à ma guise ;  
Mais, Monsieur, pourroit bien être à la sienne aussi  
Un petit peu, n'est-ce pas ? Hein ? Je pense,  
Et je vois que, dans tout ceci,  
Mon rival doit, au fond, avoir la préférence.  
Sous mon nom il a sçu saisir l'occasion  
D'avoir pour vous, Mylord, un procédé fort bon :  
Si je deviens le mari de Clarice :  
Il est homme, peut-être, à rendre encor service :  
Je suis accoutumé d'être son prête-nom.

LE MYLORD.

Darmant, je vous prends pour mon gendre.

CLARICE

Ah ! mon pere.

DARMANT.

Ah ! Monsieur, en cet heureux instant ;  
Que j'ai de graces à vous rendre !  
Je suis de l'Univers l'homme le plus content.

# COMÉDIE.

63

## SUDMER.

Cette alliance est fort bien assortie.

### DARMANT.

Ma sœur , en même-tems , devoit  
Consentir à vous être unie ;  
Ce double hymen ne laisseroit  
Aucun soupçon d'antipathie.

### LA MARQUISE.

Je craindrois que Mylord ne fut triste & jaloux.

### LE MYLORD.

La proposition , il est vrai , m'intimide ;  
Mais cependant , Madame , croyez-vous  
Qu'une Françoisse , ayant l'esprit vif & rapide ,  
Puisse y joindre en effet , par un accord bien doux ,  
Un caractère assez solide  
Pour faire constamment le bonheur d'un époux ?

### LA MARQUISE.

Avant que de répondre , en faisant mon éloge ;  
Souffrez , de mon côté , que je vous interroge.  
Croyez-vous qu'un Anglois , qui toujours réfléchit ,  
En prenant une femme aimable & vertueuse ,  
Ait assez de douceur , de liant dans l'esprit  
Pour la rendre constante en la rendant heureuse ;  
Pour qu'elle s'applaudisse , enfin , d'être avec lui ?  
On ne peut guère avoir une femme fidelle ,  
Qu'en attirant l'amusement chez eile.  
Le manque de vertu vient quelquefois d'ennui.

64 L'ANGLOIS A BORDEAUX,  
LE MYLORD.

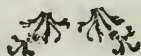
Marquise , coupons-en les risques l'un & l'autre;  
Vous verrez un amant dans un époux soumis ,  
Et quand la Paix confond ma Patrie & la vôtre ,  
Tous mes préjugés sont détruits.

S U D M E R.

Daignez, mon cher Darmant, en cette circonstance  
Me soulager du poids de la reconnoissance :  
Je sens que je suis vieux, je me vois de grands biens;  
Je n'ai point d'héritier, soyez tous deux les miens...  
Point de remerciemens , ce seroit une offense.  
Si je vous sçais heureux , mes amis , c'est assez :  
C'est vous , c'est vous qui me récompensez ;  
Mais j'entends retentir les cris de l'allégresse :  
Courons tous : le plaisir du cœur  
S'augmente encor par le commun bonheur.

L A M A R Q U I S E.

Mylord , j'en pleure de tendresse ;  
Le courage & l'honneur rapprochent les pays ;  
Et deux Peuples égaux en vertu , en lumières ,  
De leurs divisions renversent les barrières ,  
Pour demeurer toujours amis.



DIVERTISSEMENT.

## DIVERTISSEMENT.

**O**N entend une *Symphonie & des acclamations* qui annoncent une *Fête publique*.

*Le Théâtre représente la vue du Port de Bordeaux. On voit des Vaisseaux ornés de Guirlandes & de Banderoles. Des Peuples de différentes Nations exécutent une Fête. Anglois , François , Espagnols , Cantabres , Portugais , &c. caractérisés par des habits Pittoresques , composent diverses danses variées à la mode de leur pays , au bruit des salves d'Artillerie. On chante ; toutes les Nations s'embrassent ; la Fête se termine par un Ballet général.*

## R O N D E.



N Ous a- vous la Paix, Nos craintes



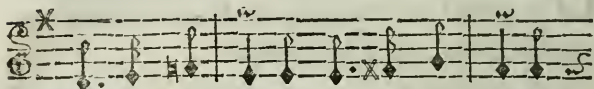
cessent, Les Jeux res naissent : N ois a- vous

E

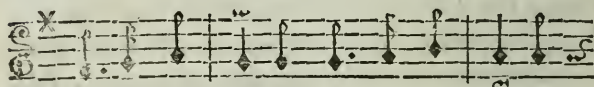
66 L'ANGLOIS A BORDEAUX ,



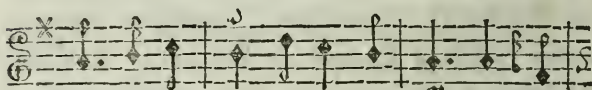
la Paix : Ce jour est le jour des bien-faits.



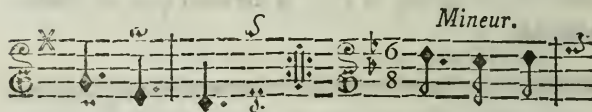
Nos maux fi- nissent , Nos cœurs s'u- nissent ,



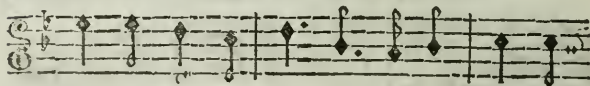
Vivons en freres : Ja- mais de guerres :



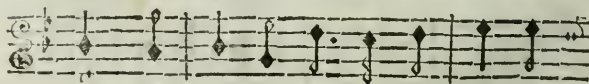
Que le Fran-çois devienne Anglois ; Et l'An-



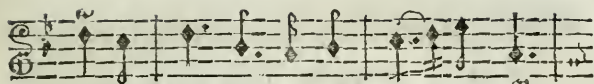
glois, Fran-çois. *Au Chœur.* Par nos ac-



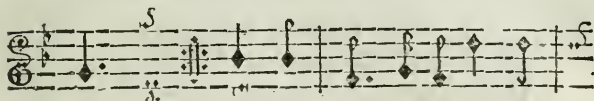
cords , Par nos transports , Nous donnons un é-



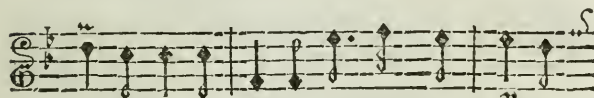
xemple au Monde : Peuples di- vers : De



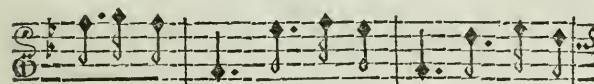
l'U-ni- vers, Ve-nez dan- fer en Ron-



de. *Au Chœur.* Nous a- vous é-touffé la



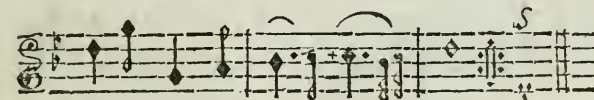
haine ; une é- gale ardeur nous en- traîne.



Embrassons-nous ; Embrassons- nous ; Le même



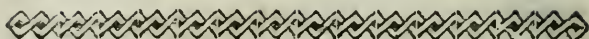
nœud nous u- nit tous. Formons u- ne



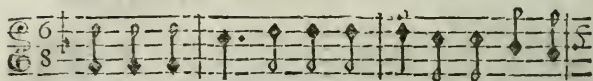
chaîne Qui dure à ja- mais. *Au Chœur.*







V A U D E V I L L E.



Voici le jour de l'alle- greffe, Le plus beau



de nos jours ; Plus de sou- cis , plus de trif-



teffe : Regnez , Plai- sirs , A- mours ; Chacun ré-



pete a-vec i- vresse Ce mot si cher, si



plein d'at-traits : La Paix , la Paix ; La



Paix , la Paix.



Gens à Manteau , Gens de Finance ;  
Nous gémissons pour vous ;  
Nos Officiers par leur présence  
Vont vous éloigner tous :  
Le mal n'est pas si grand qu'on pense :  
Si vous voulez être discrets ,  
Eh ! Paix , Paix , Paix !  
La Paix , la Paix.

Ne foyez plus , Sageſſe auctere ;  
En guerre avec l'Amour ,  
C'est un enfant , laissez-le faire :  
Paſſons-lui quelque tour.  
Eſt-ce le tems d'être ſévère ,  
S'il lance en cachette ſes traits ?  
Eh ! Paix , &c.

Accourez tous près de vos Belles ,  
Volez , Guerriers , Amans ,  
Elles vous ſont toujours fidelles ,  
Croyez-en leurs ſermens :  
Conſolez donc vos Tourterelles ,  
Mais ſans demander leurs ſecrets.  
Eh ! Paix , &c.

70 L'ANGLAIS A BORDEAUX ;

Laiſſons la fraude & l'artifice ;  
Terminons tous procès ;  
Venez ici Gens de Juſtice ,  
Et ſuſpendez vos frais.  
Pour que chacun ſe réjouiſſe ;  
Avocats , laiſſez le Palais :  
Eh ! Paix , &c.

Pourquoi toujours ſ'entredétruire ;  
Sçavans & beaux eſprits ,  
Tout céderoit à votre empire ,  
Si vous étiez unis :  
Vous vous livrez à la ſatyre ,  
N'avez-vous pas d'autres objets ?  
Chantez la Paix ,  
Chantez la Paix.

Un mari , pour une grifette ;  
Néglige ſa moitié :  
Sa femme , tant ſoit peu coquette ,  
A fait une amitié.  
De part & d'autre l'on ſe prête ,  
On n'approfondit point les faits.  
Eh ! Paix , &c.

## COMÉDIE.

71

LE MYLORD , à *la Marquise*.

Plus entre nous d'antipathie :  
Vous avez trop d'attraits.  
Toute raison n'est que folie ,  
Quand elle est dans l'excès.  
Femme d'esprit , femme jolie  
Ramene à des principes vrais.  
Allons , la Paix , &c.

Faisons revivre l'harmonie  
Du commerce & des arts ;  
Et que la paix toujours chérie  
Regne de toutes parts.  
Ne faites plus qu'une patrie ;  
Espagnols , Anglois & François.  
Eh ! Paix , &c.

S U D M E R.

Galans barbons qu'Amour inspire ,  
Ne tentez point le fort ;  
Le vent nous manque , & le navire  
N'ira pas à bon port.  
Je sens qu'Amour voudroit me dire  
Que Clarice a beaucoup d'attraits.  
Hein ... quoi ? ... oui ... mais...  
Allons , mon cœur , la Paix , la Paix.

72 L'ANGLOIS A BORDEAUX.

Jugez de cette bagatelle  
Seulement par le cœur,  
Et ne nous faites point querelle.  
Partagez notre ardeur.  
Vous le sentez ; c'est notre zèle  
Qui peint l'amour de tout François.  
Et Paix , Paix !  
Messieurs , la Paix.

*F I N.*

---

Théâtre & Œuvres de M Favart , avec figures, & Musiques  
à chaque Piece , 8 vol. in 8°, 1763. reliés, 40 liv.

Recueil de la Musique des Œuvres du même Auteur , en  
deux volumes , se vend séparément, 20 liv.

---

A P P R O B A T I O N.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Chancelier ,  
*l'Anglois à Bordeaux* , & je crois que cette  
Comédie écrite avec esprit & avec facilité , mérite  
le succès dont elle jouit. A Paris ce 15 Mars 1763.

M A R I N.

*Le Privilège général des Œuvres de M. Favart , enregistré à la Chambre Syndicale , N°. 521. fol. 356. se trouve aux Œuvres de l'Auteur en 8 vol. in-8°.*

# LES FESTES DE LA PAIX,

DIVERTISSEMENT  
EN UN ACTE;

A l'occasion de l'Inauguration de la Statue  
du ROI, & de la Publication de la Paix;

*Représenté pour la première fois par les Comédiens  
Italiens Ordinaires du Roi le 4 Juillet 1763.*

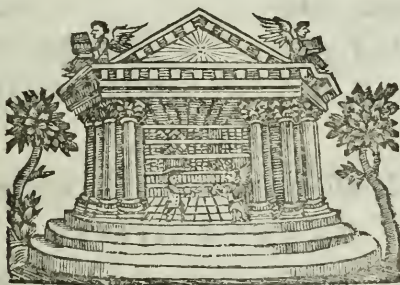
NOUVELLE ÉDITION,

*Augmentée de plusieurs Scènes nouvelles.*

---

Prix 24 sols , avec la Musique.

---



A PARIS,  
Chez DUCHESNE, Libraire, rue Saint Jacques;  
au-dessous de la Fontaine S. Benoît,  
au Temple du Goût.

---

M. DCC. LXIII.

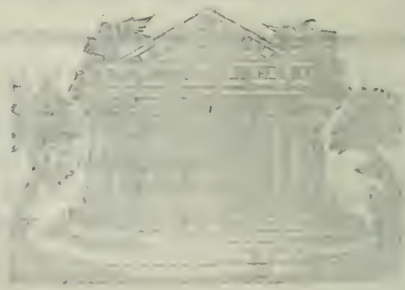
*Avec Approbation & Privilège du Roi.*

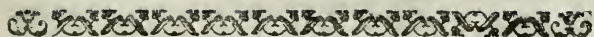
LES FÊTES  
D'ÉTÉ  
D'ÉTÉ  
D'ÉTÉ



Les Paroles sont de M. *Favart*.

La Musique, de M. *Philidor*.





## A C T E U R S.

**P**REMIER CENT-SUISSE, M. Lobreau;  
SECOND CENT-SUISSE, M. Chanville;  
LE ROI D'ARMES, M. Caillot.

## BOUQUETIÈRES.

Mde. Favart, Mde. La Ruette, Mlle. Collet.

## JARDINIERS.

Messieurs Chanville & Lobreau.

COLAS,	Mde. Riviere,
BABET,	Mde. La Ruette,
UN FAUX ABBÉ,	M. Clairval.
UNE PETITE BOURGEOISE <i>précieuse</i> ,	Mde. Bognolli.
UN GRENADIER,	Mr. La Ruette.
UN PRÉCEPTEUR,	M. Rochard.

## PASTRES.

Mrs. Balletti, La Ruette, Chanville, Le Clerc,

## PASTOURELLES.

Mesdemoiselles Collet, Ursule, &c.

GOMBAUT,	Mr. Caillot.
MACÉ,	Madame Favart.
NICETTE,	La petite Lonore.



ACTEURS.

L'OFFICIER DES GRENA-  
DIERS,

M. Lobreau.

GRENADIERS.

Mrs. Chanville, Clairval, Desbrosses, de Hesse.

LE CARILLONNEUR, M. La Ruette.

LA CARILLONNEUSE, Mlle. Desglands.

L'ARTIFICIER, Mr. Caillot.

UNE FEMME DU PEUPLE. Mde. La Ruette.

UNE AUTRE FEMME

DU PEUPLE, Madame Favart.

UN MARINIER, Mr. Lobreau.

Comparses des Cent-Suisses, deux Hé-  
rauts d'Armes, des Écoliers & des  
Personnages du Peuple de tous les  
états.

*La Scène est à la Place de LOUIS XV.*



# LES FESTES DE LA PAIX,

DIVERTISSEMENT  
EN UN ACTE.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

*Le Théâtre représente la Place Publique de  
LOUIS XV\*. On y voit la Statue équestre;  
une foule de Peuple l'environne : des Cent-  
Suisses font ranger tout le monde avec  
leurs hallebardes.*

---

## SCENE PREMIERE.

CHŒUR des Cent-Suisses.

**A**LLONS , garre , garre , garre ,  
Range-vous , range-vous tous.

CHŒUR du Peuple.

Mais la Fête qu'on prépare  
Est pour nous , est pour nous tous.

---

\* La Décoration est de M. Louis , Architecte.

6 LES FESTES DE LA PAIX,

CHŒUR *des Cent-suiſſes.* CHŒUR *du Peuple.*

Que chacun ſe ſépare ,	Mais la Fête qu'on pré-
	pare ,
Faites de l'eſcarre ,	Eſt pour nous , eſt pour
	nous tous.
Ränge-vous , ränge-vous	Quel tintamarre !
tous ,	
Garre , garre.	Quelle bagarre !

CHŒUR *des Cent-Suiſſes.*

Allons , garre , garre , garre , &c.

S C E N E I I.

LE ROI D'ARMES *avec deux*  
HÉRAULTS & *leur Suite ; les Tam-*  
*bours & les Trompettes l'annoncent.*

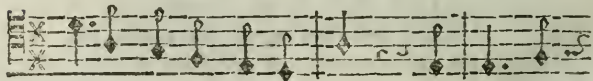
LE ROI D'ARMES.

A R I E T T E.

*Majeſtueſement.*



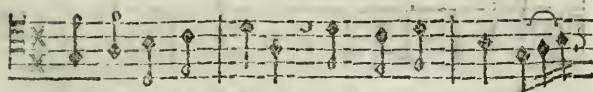
B R u y a n s o r - g a - n e s d e l a g u e r r e , T r o m -



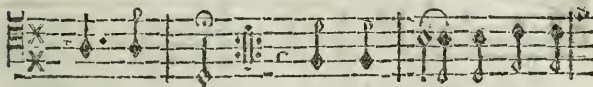
p e t t e s , F i f r e s & T a m b o u r s , C e ſ - ſ e z d ' é -

# DIVERTISSEMENT.

7



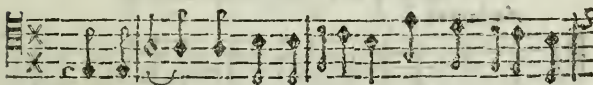
pouvant la Terre, Nous n'avons plus que



de beaux jours. Les Ton- nerres de Bel-



lonne Sont é- teints par les A- mours;



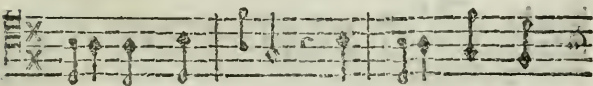
Si le bronze encor ré- sonne, C'est pour annon-



cer les beaux jours : *Da capo.* Jouis- sez



tous d'un fort tran- quil- le, Ma voix vous an-



non- ce la Paix. La Paix regne

A iv

# 8 LES FESTES DE LA PAIX,



dans cet a-- sy- le. D'un Roi qui vous la



donne Hono- rez les bien- faits. *Da capo.*

CHŒUR des Cent-  
Suiſſes.

CHŒUR du Peuple.

Allons, garre, garre, &c.

Mais la Fête qu'on pré-  
pare, &c.

## LE ROI D'ARMES.

*Andante.*



DAns ce grand jour où tout prospe- re,



Il n'est point d'états dif- fé- rents. Laissez

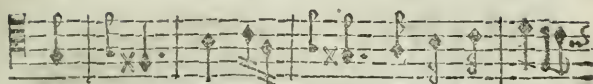


en- trer pe- tits & grands, Laissez les

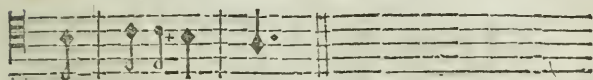


cœurs se sa- tis- fai- re. . Doit- on em-





pé- cher des en- fans De venir voir



leur Pe- re?

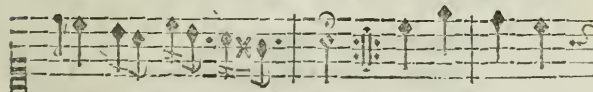
( Il sort , & tout le Peuple reparoit  
dans la Place. )

# SCENE III.

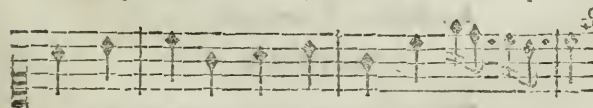
DES BOUQUETIERES *apportent des  
bouquets & chantent les Couplets suivans.*



O ffrons tou- tes nos bou- quets , C'est l'A-

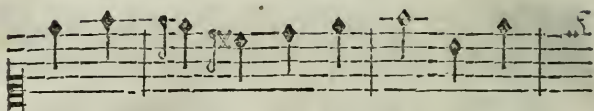


mour qui les a faits. De mê-me que



nos of- frandes , Nos cœurs sont é- pa- nou- is.

10 LES FESTES DE LA PAIX,



Pour no- tre bon Roi Lou- is , L'Amour



en fait des guir- landes. *Da capo.*

CHŒUR.

Offrons toutes nos bouquets ,  
C'est l'Amour qui les a faits.

SECOND COUPLET.

Voici la saison des roses ,  
Voici la saison des fleurs ,  
Nos jardins , moins que nos cœurs ,  
En présenteront d'éclofes.

CHŒUR.

Offrons toutes nos bouquets , &c.

TROISIÈME COUPLET.

Souvent la bise cruelle  
Détruit l'éclat de nos fleurs ;  
Mais des roses de nos cœurs  
La durée est éternelle.

CHŒUR.

Offrons toutes nos bouquets , &c.



QUATRIÈME COUPLET.

Les garçons , ces malins drilles ,  
S'étoient levés avant nous ,  
Entr'eux ils se disoient tous ;  
Il faut prévenir les filles.

CHŒUR.

Allons offrir nos bouquets , &c.

CINQUIÈME COUPLET.

Mais nous autres , dès la veille ,  
Nous avons fait nos apprêts ;  
L'Amour est de nos secrets ,  
Il met la puce à l'oreille.

CHŒUR.

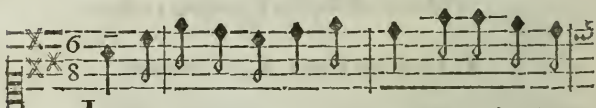
Offrons toutes nos bouquets ,  
C'est l'Amour qui les a faits.



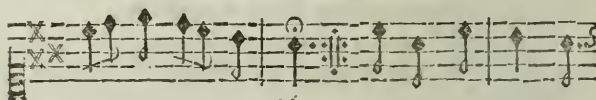
# SCENE IV.

*Entrée des Jardiniers portans de petits oliviers en forme de Mais.*

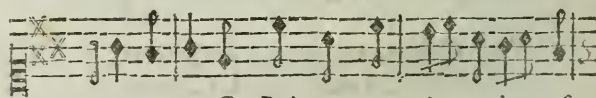
## COUPLETS DES JARDINIERS.



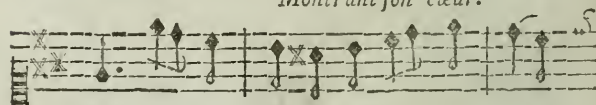
JAr-nigué, J'avons le cœur gai ; Ce mois est pour



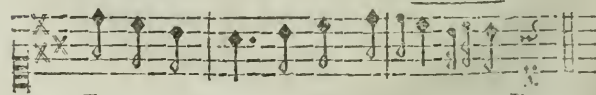
nous le mois de Mai. Voyez comme de bon-



ne grace Ce Roi s'montre à tous les pas-  
*Montrant son cœur.*



fans, Je l'por-tons encor là de- dans,  
*En mettant la main sur son cœur.*



Et voi-là fa meilleur pla-ce. *Da capo.*

## DIVERTISSEMENT.

13

### SECOND COUPLET.

Il faut greffer , faire une bouture  
Souvent pour avoir un bon fruit ;  
Mais stila que not' Roi produit  
Vient tout fin seul & par nature  
Jarnigué , &c.

### TROISIÈME COUPLET.

Ne faites point ici les fieres ;  
Nous voulons être les premiers  
Sans nous autres bons Jardiniers  
On n'auroit point de Bouquetieres.  
Jarnigué , &c.

*Air : Du Vaudeville des Bouquetieres.*

*( Une Bouquetiere aux Jardiniers. )*

Entremêlons nos bouquets ,  
C'est l'Amour qui les a faits.  
Comperes , point de querelle ;  
Voici le jour de la Paix ,  
Chantais l'Roï tant qu'vous voudrais ;  
J'applaudissons votre zèle.

### CHŒUR.

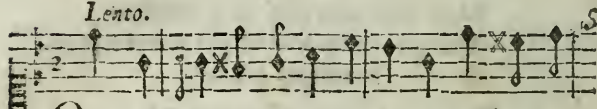
Entremêlons nos bouquets ,  
C'est l'Amour qui les a faits.



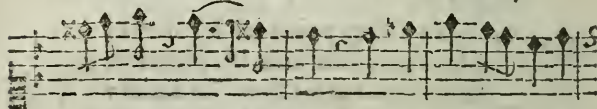
SCENE V.

BABET.

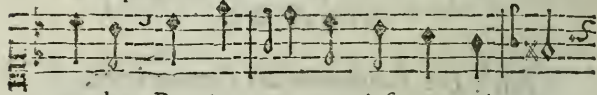
*Lento.*



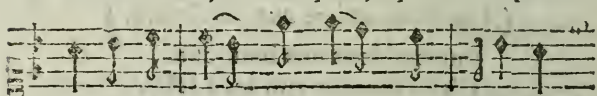
Où, Co-las doit i- ci se rendre ; Mais je ne



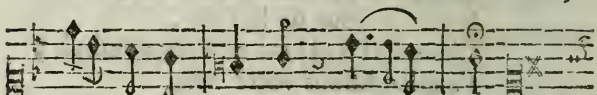
vois pas Co- las. Il de-voit i- ci se



rendre, Pour ju- rer que jusqu'au ré- pas

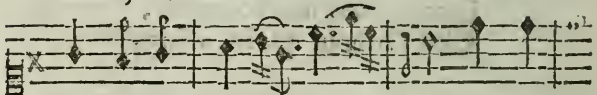


Je le ver- rois fi- dele & ren- dre ;

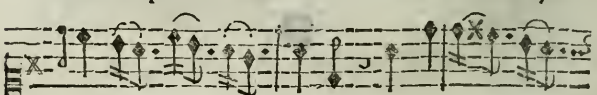


Mais je ne vois pas Co- las.

*Majeur.*



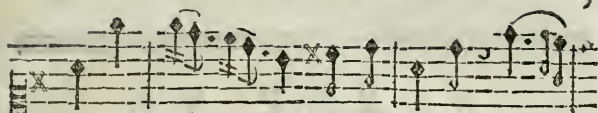
Mais s'il pa- roif- soit hé- las ! Pourrais-je



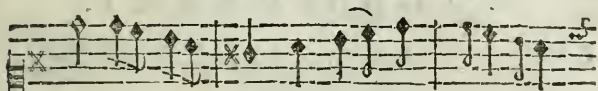
en- cor me dé- fendre De l'enten- dre,

# DIVERTISSEMENT.

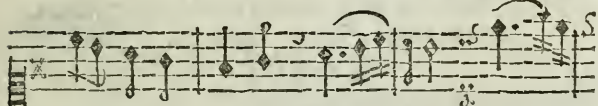
15



De me ren- dre ? Mais je ne vois pas Co-



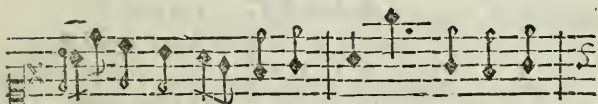
las. S'il se fait en- cor at- ten- dre,  
*Petite Reprise.*



Je n'aime- rai pas Co- las. Non,



non, mon cher Co- las, Je ne t'ai-me-rai



pas, Je ne t'ai- merai pas, Non, je n'aime-



rai pas Co- las.

Je l'appерçois , oui c'est lui-même.

En ce jour où chacun se livre au sentiment ,

Si Colas me jure qu'il m'aime ,

Pourrai-je encor douter de son serment ?

SCENE VI.

COLAS, BABET.

COLAS *cachant sous son chapeau des oiseaux dans une cage.*

AH ! te voic : mon plaisir est extrême.  
Babet , chere Babet viens çà.

BABET.

Qu'est-ce donc , Colas ?

COLAS.

Oh ! j'ai là....

Tiens , tantôt en faisant ma ronde  
Au bois de Boulogne.

BABET.

Eh ? bien quoi ?

COLAS.

C'est aujourd'hui la fête à tout le monde ,  
Et pour peu qu'à mes vœux , Babet , ton cœur  
réponde ,

C'est encor plus la fête à moi.  
Que je ferai content si c'est la fête à toi !

BABET.

Oh ! vraiment mon cœur te seconde ;  
Tu n'en peux pas douter ; c'est celle du bon Roi.  
Par ainsi c'est la fête à nous tous.

COLAS.

Ma petite ,

Tu



Tu vas m'aimer ; car tiens ... mon cœur palpite :  
J'ai là , te dis-je. ...

B A B E T.

Eh ! bien ?

C O L A S.

Glisse sous mon chapeau

Ta gentille menotte.

B A B E T.

Oh ! non , Colas , tout beau !

C O L A S.

As-tu peur ?

B A B E T.

Oui , j'ai peur ; c'est peut-être une attrappe.

C O L A S.

Voilà ma joue ; oui , tiens , tout net ,

Applique-nous un bon soufflet ,

Si je te trompe , aussi-tôt frappe.

B A B E T , *passant la main sous le chapeau  
de Colas.*

Oh ! ça mord , ça pince , Colas !

C O L A S.

Ça t'a-t-il fait du mal ?

B A B E T.

Est-ce que je te bats ?

C'est un oiseau , je crois.

C O L A S.

Une demi-douzaine ,

Vois donc , vois donc comme ils sont drus !

B



J'ai jetté mon chapeau dessus :  
Ils alloient s'envoler.

B A B E T.

Ils me font de la peine.  
Ah ! les pauvres petits oiseaux !

C O L A S.

Pour toi je les ai pris.

B A B E T.

Colas , j'en suis fâchée ;  
Que leur mere à présent doit être effarouchée !  
Elle va les chercher de rameaux en rameaux.  
Ainsi ma mere désolée ,  
Quand on parloit de milice au pays ,  
Étoit tout comme une troublée ;  
Notre bon Roi lui conserva ses fils :  
De même , par pitié pour ces pauvres petits ,  
Rendons-les à leur mere , & qu'ils aient la volée.

C O L A S.

Oui , Babet ; mais je veux un prix.

B A B E T.

Quoi ?

C O L A S.

Pour leur liberté , je veux avoir la tienne.

B A B E T.

Ah ! Colas , qu'à cela né tienne.

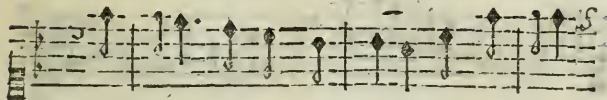
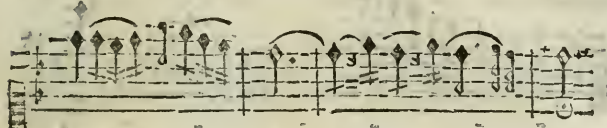
# DIVERTISSEMENT.

19

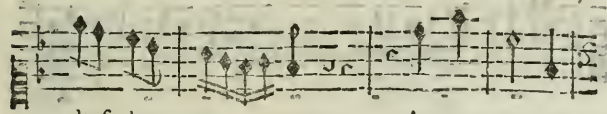
*Andante.*



VO-lez,



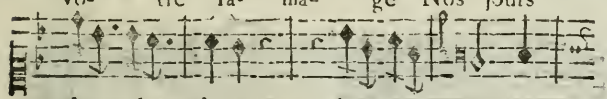
Vo-lez, petits oi-seaux, Et for-tez



d'es-cla-va-ge; Annon-chez par



vo-tre ra-ma-ge Nos jours



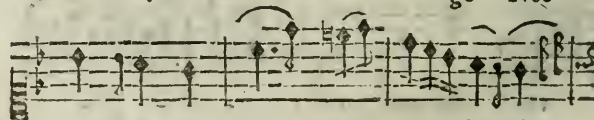
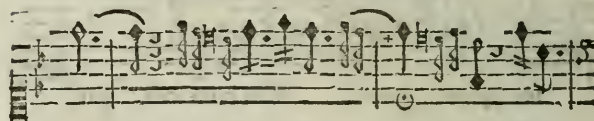
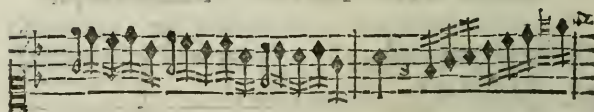
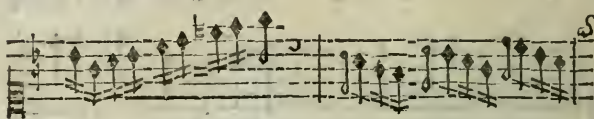
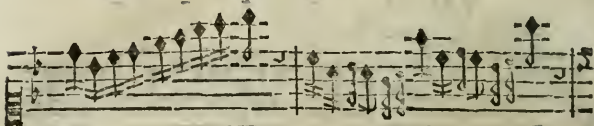
les plus beaux. An-non-chez par



vo-tre ra-ma-

Bij

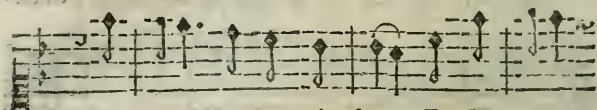
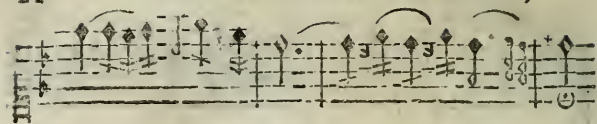
20. LES FESTES DE LA PAIX;



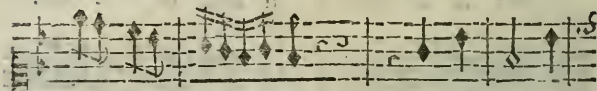
- ge Nos  
jours les plus beaux , Nos jours les plus



22 LES FESTES DE LA PAIX;



Vo- lez, pe-tits oi- seaux, Et for- tez



d'es- cla- va- ge. Annon- cez par



vo- tre ra- ma- - - -



# DIVERTISSEMENT.

23



- - ge Nos jours les plus



beaux, Nos jours les plus beaux.



B iv



## SCENE VII.

### UN PRÉCEPTEUR ET SES ÉCOLIERS.

LE PRÉCEPTEUR.

**O** *Pueri , pueri , venite ;*  
 Levez les yeux , & *plaudite.*  
 Qu'à jamais dans votre mémoire ,  
 Plus encor dans vos cœurs , soient imprimés les  
 traits  
 D'un Roi qui nous donne la paix.  
 La vaste ambition , l'orgueil de la victoire ,  
 Ne rendent point un Monarque plus grand.  
 Un Prince pacifique efface un Conquérant.  
 Le Temple de la Paix est celui de la gloire.  
 Voyez encor ces hommes révéérés  
 Qu'ici le marbre a consacrés.  
 O mes enfans , que votre œil les contemple ;  
 Les leçons n'ont jamais la force de l'exemple.  
 Vous voyez Cassini , Destouches , Crébillon , \*  
 Ils reprennent un nouvel être.  
 Montesquieu , Daguesseau , Lemoyne , Bouchar-  
 don \*\*,

---

\* Le Roi vient d'ordonner que l'on élevât un monument pour conserver la mémoire de ce Poète Tragique.

\*\* Bouchardon , un des plus célèbres Sculpteurs de notre siècle , Auteur de la Statue du Roi.



DIVERTISSEMENT. 25

Bouchardon qui revit dans les traits de son maître,  
Tant d'autres dont la gloire assure le renom ,  
Chacun d'eux , en tout genre , est pour vous un  
    modele ;

Ces objets sont pour vous la meilleure leçon :

    Que leur aspect enflamme votre zele.

De LOUIS, ainsi qu'eux , méritez les regards :

Il honore son regne en honorant les arts :

Que les arts à leur tour lui rendent ce qu'il donne.

    Que vos talens , votre ardeur , votre amour ,

    De lui vous approchant un jour ,

Soient de nouveaux fleurons pour orner sa cou-  
    ronne.

Regardez , admirez , travaillez , méritez.

*Uno verbo dixi , partez.*

A R I E T T E.

O mes enfans , animez-vous :

    Que la gloire au fond de vos ames

    Lance , lance toutes ses flammes.

De ses faveurs soyez jaloux ;

C'est congé trois jours au Collége ,

*Deus nobis hæc otia fecit.*

N'abusez point du privilége.

Que ce repos tourne à votre profit.

    Ah ! si la gloire dans vos ames

    Lance , lance toutes ses flammes ,

Et vous anime pour l'Etat ,

Avec vous je crierai *Vivat.*

LES ÉCOLIERS *crient.*

*Vivat , vivat , vivat , vivat.*

## SCENE VIII.

### JACOT ET JAVOTTE.

J A C O T.

J A V O T T E.

<p><b>P</b> Aix, paix, ma femme, paix,          Queu chien de train tu fais !          Ne sois plus en grogne,          Je bois en l'honneur de la              paix,          C'est aujourd'hui ma besogne.          D'ufer &amp; boire en l'honneur              de la paix,          C'est aujourd'hui ma besogne.</p>	<p>Ne finiras-tu jamais,          Ivrogne, ivrogne,          De boire à longs traits ?          Peux-tu, sans vergogne,          Te rougir la trogne ?          Est-ce là ta besogne ?          Ne cesseras-tu jamais,          Ivrogne, ivrogne,          De boire à longs traits ?          Est-ce là ta besogne ?          Tu passes fort bien ton tems !</p>
---	--

<p>Ce n'est pas à tes dépens ;          Monsieur le Prevôt des Mar-              chands,          Qui ne se moque pas des gens,          Veut qu'on boive &amp; qu'on              danse ;          Il nous baille du vin pour ça,          Et des violons de l'Opera.          La, 'a, la, la, la, la, la, la,          Je suis l'ordonnance.</p>	<p>Il nous baille du vin pour ça ?          Et des violons de l'Opera ?          C'est une autre chance.          Il veut qu'on boive &amp; qu'on              danse,          Pis qu'c'est com' ça,          Baille-moi donc ça,          Faut suivre l'ordonnance.          La, la, la, la, la, la, la, la.</p>
--	---

J A C O T.

Tu ne feras plus le train ?

J A V O T T E.

Non, non, tant que j'aurons du vin.

J A C O T.

Le doux jus de la bouteille

Dans le ménage fait merveille.

JAVOTTE.

Oui , pourvu qu'ça , qu'ça te réveille.

Quel heureux jour !

JACOT.

Oui-dà , m'amour.

JAVOTTE.

Le doux jus de la bouteille

Dans le ménage fait merveille.

L'heureux jour , l'heureux jour !

JACOT.

Ah ! je sens qu'ça , qu'ça me réveille.

JAVOTTE.

Ah ! je vois qu'ça , qu'ça te réveille.

JACOT.

J'ons d'quoi nous divertir pour plus d'une semaine :

Tiens , tiens , j'ons ramassé , Javotte , tant & plus

De gros & de petits écus ,

Que des Messieurs dorés jettoient à la douzaine.

Entends-tu ça ? Ça sonne , & ma poche en est pleine :

Jamais je n'en avons tant zeus.

Flin , flon , d'une manière honnête ,

On nous en a flanqués au visage , à la tête ,

Par-tout. Moi , j'ai sauté dessus ;

J'en aurois pris une centaine

Oh ! sarpegué , c'est un présent du Roi :

Je me ferois tuer pour en avoir.

JAVOTTE.

Et moi ;

Car c'en mérite bien la peine.

Le portrait de ç'qu'on aime est ben cher.

JACOT.

Jarnigoi !

J'ons pu d' cent francs.

JAVOTTE.

La bonne somme !

Que j' t'aimerai mon pauv' cher homme !

Tu m' donneras un fin corset.

JACOT.

Hain ?

JAVOTTE.

Un casaquin des Dimanches.

JACOT.

Mais. . .

JAVOTTE.

Des rubans pour des nœuds d'manches.

JACOT.

Si. . .

JAVOTTE.

Par dessus le mantelet,

Des pans d'oreille & pis. . .

JACOT.

Com' t'y vas ! comment diable !

Et moi , qu'aurai-je donc ?

JAVOTTE.

Eh ! bien !

N'm'as-tu pas ? Un mari qui a zune femme aimable

Ne peut jamais s'plaindre de rien.

JACOT.

Quien , n'va pas nous chercher des noïses.

JAVOTTE.

C'est d'l'argent ben placé ; demande à nos bourgeois.

Tu sçais , Jacot , qu'il faut être brave à Paris.

Femmes sur le bon pied font honneur aux maris.

JACOT.

Pas toujours , pas toujours ; mais laissons ça , Javotte.

Après avoir fait la ribotte ,  
Je compterons ç'que j'aurons dépensé  
Pour nous réjouir ensemble à la guinguette.

JAVOTTE.

Oui , mon p'tit chou , c'est ben pensé.

JACOT.

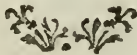
J'ai le cœur libéral quand je suis en goguette.

(*A part.*)

Au diable s'il en reste. Ah ! v'là Monsieur Crincrin.

JAVOTTE.

Écoutons ses chansons ; ça va nous mettre en train.



SCENE IX.

*Les précédens*, UN. CHANSONNIER:

LE CHANSONNIER.

AIR.

**V**EENEZ fillettes & garçons,  
Venez acheter mes chansons.  
Remarquez sur ces dépeintures,  
Financiers, Robins & Marquis :  
V'là l'aventures,  
Ture, lure, lure, lure,  
V'là l'aventures  
De Paris.

Voyez sur ce cabriolet  
Ce petit fringant à plumet,  
Qui roule sans dire garre, garre,  
En faisant clic, clac, claquer son fouet  
Au milieu d'une bagarre.

Il perce,  
Traverse,  
Renverse  
La foule.  
Il roule,  
Il passe,  
Casse,  
Fracasse  
La glace

# DIVERTISSEMENT.

31

D'un vis-à-vis.  
Arrête , arrête , Monsieur le Marquis ,  
Marchand du quartier saint Denis.  
Vlà l'zaventures , &c.

## TRIO.

JAVOTTE.	JACOT.	LE CHANSON- NIER.
Vos chansons me sem- blent drôles : Combien ? Ça n'est pas cher.	Vos chansons me sem- blent drôles : Combien ? Ça n'est pas cher.	Un sol , Ça n'est pas cher ?
Mais il faut m'appren- dre l'air ;	Faut m'apprendre les paroles.	Comment , n'y vois- tu pas clair ?
Mais il faut m'appren- dre l'air.	(Pendant ce tems Jacot épelle.)	Je vais vous appren- dre l'air.
- Vlà l'zaventures.	Bé a ba ;	Vlà l'zaventures ;
J'y suis , j'y suis.	Ce n'est pas ça :	Ce n'est pas ça.
	Pé à pa ,	Vlà l'zaventures :
	Paris , Paris.	
	J'y suis , j'y suis :	

## TOUS.

Vlà l'zaventures ,  
Ture lure , lure , lure ;  
Vlà l'zaventures  
De Paris.





SCENE X.

*Les précédens* , UN PROCUREUR ;  
UNE FEMME ET UNE PETITE  
LOUEUSE DE CHAISES.

LE PROCUREUR.

**V**OICI de ce côté , Madame , un échaffaud.

LA FEMME.

Oui, Monsieur, nous pourrons aisément de là-haut  
Voir tout le coup d'œil de la place.

LA LOUEUSE DE CHAISES.

Monsieur , Monsieur , venez à nous ;  
Nous louons les chaises vingt sols.  
Rangez-vous , rangez-vous qu'on passe.

JAVOTTE.

Je sommes ben ici ; qu'ils prennent le grand tour.

LA LOUEUSE DE CHAISES.

J'allons chercher not' Suisse à çal fin qu'il vous  
chasse.

JAVOTTE.

Nous chasser ! nous ? Ç'n'est pas encor son tour.  
Je l'attendons. Est-ce un Monsieur de guerre ?  
Mais voyez donc ce p'tit crapiaud volant !

LE PROCUREUR.

Allons , laissez-nous , mon enfant.

JAVOTTE.

JAVOTTE.

Son enfant ! Plaît-il , mon cher pere ?

LA FEMME.

Mais , Monsieur , faites-la donc taire.

Interposez l'autorité.

JAVOTTE.

Écoutez donc , Madame chose ;

Elle est gentille , en vérité.

Qu'est-ç'qu'al' veut dire avec son intrepose ?

C'est bon pour vous , Madame Tortillon ;

Elle a bon air avec son parpillon.

LE PROCUREUR.

Comment , comment , impertinente !

JAVOTTE.

Finissez-donc. Mon guieu ! j'ai peur.

LA FEMME.

Vengez-moi de cette insolente ,

Monsieur , vous êtes Procureur.

LE CHANSONNIER.

Un Procureur : déralons au plus vite.

JAVOTTE.

Mon homme , prends aussi la fuite.

Sauv' nos écus , je crains pour eux.

N faut pas s'jouer aux Procureux.

N'te mêle pas de cette affaire ;

Va-t'en au cabaret m'attendre avec l'copere.

Va , j'avons l'caquet bon pour deux.

LE PROCUREUR.

Tu vas apprendre à nous connoître.

34 *LES FESTES DE LA PAIX ;*  
*JAVOTTE.*

Oui-dà ; j'vous valons ben , peut-être.

*LA FEMME.*

Tu nous vaux bien ; apprends , apprends  
Que mes ayeux étoient Sergens ,  
Que mon cousin est Clerc de la Bazoche ,  
Et que mon époux , sans reproche ,  
Est honnête Huissier à Cheval.

Va , va , nous allons faire un bon pro ès-verbal.

Ecrivez , Monsieur de la Roche ;  
Et quand nous n'aurions pas ici plus d'un témoin ;  
Nous sçaurions bien toujours en trouver au besoin.

*LE PROCUREUR.*

Oui , je vous vengerai , Madame ,  
J'en fais serment sur mon honneur.

*JAVOTTE.*

Ah ! vous me rassurez , Monsieur.

*LA FEMME.*

Insulter une honnête femme !

*LE PROCUREUR.*

Oh ! patience , tu verras.

*JAVOTTE.*

Eh ! mon guieu ! comme il parle gras !  
Mais c'est qu'il n'a pas fait carême.  
Ses Clercs l'ont fait pour lui , n'est-ç' pas ?  
Voyez donc ç'visage à la crème ,  
Piqué d'citrons confits.

*LE PROCUREUR.*

Fort bien.

DIVERTISSEMENT.

35

JAVOTTE.

Je crais que v'là le Suiss' qui vient.

LE SUISSÉ.

Allons, hors de là, jarnidiable.

JAVOTTE.

Fi, qu'c'est vilain de r'nier ses parens !

LE PROCUREUR.

Chassez.

LA FEMME.

Chassez, chassez.

JAVOTTE.

Attends, attends...

Doucement, Monsieur l'effroyable.

Mesdames, cachez vos enfans.

LE SUISSÉ.

Terdondre.

JAVOTTE.

Mais je crais qu'i s'fâche.

*(Elle lui arrache la moustache.)*

Combien li coûte sa n oustache ?

Eh ! qu'ment donc ! c'est cadet Taquin,

Le Passeux de la Grenouillere.

Tiens, v'là ton estafé.

*( Elle lui donne un soufflet.)*

LE SUISSÉ.

Ma mere !

JAVOTTE bat le Procureur.

Cà, tandis que je fons en train.

C ij

36 LES FESTES DE LA PAIX;  
LE PROCUREUR.

Au guet, au guet !

LA FEMME.

A la garde, à la garde !

LE PROCUREUR.

Sauvons-nous de cette poissarde.

LA FEMME.

Je ne puis plus me soutenir.

Je retourne chez moi ; je vais m'évanouir !

JAVOTTE.

Adieu donc, Monsieur d'la ganache ;

Avec sa perruque à panache ;

Mais vraiment, c'est qu'ça li convient.

On se doute de ce qu'ell' cache ;

Et sa femme le diroit bien.

Il n'paroit pas pour la dépense ;

Mais il a de quoi zy fournir.

Son habir est une sentence,

Son haut de chauffe un avenir ;

Et sa figure un arrêt de défense.

Tiens, tiens ; vois donc comme il s'tient dret !

N'diroit-on pas d'un' maison en décret ?



SCENE XI.

UN FAUX ABBÉ , UNE BOURGEOISE  
*précieuse.*

LA BOURGEOISE.

**M**onsieur l'Abbé , quittez moi donc.  
En vérité, vous n'y prenez pas garde ;  
Vous voyez bien que chacun nous regarde.

L'ABBÉ.

Bon ! c'est nous qui donnons le ton.

ARIETTE EN DUO.

LA BOURGEOISE.

Mais , mais j'ai du scrupule.

L'ABBÉ.

Mais , mais c'est ridicule.

L'ABBÉ.

Quoi ! vous n'osez pas  
Me donner le bras !  
C'est un ridicule.  
Mais un petit colet ,  
Décent comme un plumet ,  
Sans embarras se met  
Au-dessus du caquet.  
C'est ridicule.

Quoi ! vous n'osez pas  
Me donner le bras !

LA BOURGEOISE.

Non , je n'ose pas  
Vous donner le bras.  
Non , j'ai du scrupule ;  
Mais un petit colet ,  
Qui porte un gros bouquet ;  
Et qui fait le coquet ,  
Donne prise au caquet.  
J'ai du scrupule :  
Non , je n'ose pas  
Vous donner le bras.

38 LES FESTES DE LA PAIX,  
L'ABBÉ.

Ne craignez pas qu'on en médise ,  
Aujourd'hui chacun s'humanise ,  
Se civilise ,  
Se civilise ;  
On ne gêne plus son goût ,  
Et l'exemple excuse tout.

LA BOURGEOISE.

Mais on dira que vous m'aimez.

L'ABBÉ.

Madame ;

On dira vrai.

LA BOURGEOISE.

Je crains trop l'Epigramme.

L'ABBÉ.

Et qu'importe après tout quand on fait son bon-  
heur ?

Ah ! cédez à mes vœux.

LA BOURGEOISE.

Monsieur. . .

Je n'ai jamais cédé , je suis honnête femme,

L'ABBÉ.

Je suis homme à vous épouser.  
Je n'ai pas le dessein de vous en imposer.



Je puis exécuter ce que je vous propose.

LA BOURGEOISE.

Vous ?

L' ABBÉ.

Je suis libre , j'ai du bien.

Cet habit là , Madame , & rien ,

C'est à peu près pour moi la même chose.

On le prend pour tromper les yeux.

Plus d'un , ainsi que moi , par ce dehors impose  
Sans engagement sérieux.

LA BOURGEOISE.

Vous n'en avez aucun ?

L' ABBÉ.

Aucun , s'il faut vous dire.

Jé me confie à vous , à peine fais-je lire.

J'ai pris cet attirail par prudence , par goût ,

Enfin comme un passe-partout ;

Car on en tire un très-grand avantage.

C'est moins pour moi , Madame , un état qu'un  
maintien.

Heureux qui fait en faire usage !

Par-là je tiens à tout en ne tenant à rien.

On nous reçoit sans conséquence ,

Insensiblement on s'avance.

On nous goûte en faveur de la frivolité ,

C'est en elle aujourd'hui que mon état consiste ;

Avec quatre doigts de bariste

40 *LES FESTES DE LA PAIX,*  
Nous acquérons le droit de l'inutilité,  
Et pouvons être oisifs en toute liberté.

*LA BOURGEOISE.*

Mais tous ces oisifs-là demandent de l'ouvra  
*L'ABBÉ.*

Notre regne n'est pas tombé,  
Nous nous insinuons toujours dans le ménage.  
Chaque maison a son Abbé.  
Il y donne le ton, y joue un personnage :  
Pour les valets, il est Monsieur l'Abbé,  
Pour le mari, mon cher Abbé,  
Pour la femme, l'Abbé.

*LA BOURGEOISE.*

Vous connoissez l'usage :  
C'est un moyen de parvenir.

*L'ABBÉ.*

Son suprême talent est de circonvenir  
Tous les esprits d'une famille :  
Galant près de la belle-fille ;  
Près de la belle-mère, austère & tracassier ;  
Il l'entretient de choses sérieuses :  
Au gendre il parle de danseuses :  
Il possède le don de se multiplier.  
Tantôt prodigue, & tantôt économe ;  
De la souplesse il passe à la hauteur,  
Change selon l'instant, n'est jamais le même homme,  
De la maison se rend législateur,  
Nomme aux emplois, donne le précepteur,  
Choisit les ouvriers, se charge des emplettes,  
Se connoît en chevaux, en bijoux, en pompons,

DIVERTISSEMENT.

41

Caresse les enfans , leur donne des bonbons ,  
Et pour le petit chien apporte des gimblettes.

LA BOURGEOISE.

Mais avec vous , on n'est pas assuré.  
Vous dévoilez tous les mysteres.

L' ABBÉ.

Vous devez m'en savoir bon gré.  
Vous me faites porter envie aux Militaires.  
Que voulez-vous ? Vos appas m'ont surpris.  
J'ai le cœur tendre , & vous êtes jolie.  
Parlez , & je vous sacrifie  
Tous les revenans bons de l'état que j'ai pris.

LA BOURGEOISE.

Je deviens avec vous plus sensible que prude.  
Ah ! si l'on m'assuroit que mon mari fût mort !

L' ABBÉ.

Vous voulez par bon cœur être au fait de son sort.

LA BOURGEOISE.

Quel tourment que l'incertitude !



S C E N E X I I.

UN GRENADIER , LA BOURGEOISE;  
L' A B B É.

LE GRENADIER , *un peu gris.*

A H ! quel plaisir de boire à la santé du Roi !

LA BOURGEOISE.

Que vois-je ? mon mari !

L' A B B É.

Votre mari !

LA BOURGEOISE.

Lui-même.

L' A B B É.

Ah ! puisqu'il n'est pas mort , je vais donc l'être , moi.

LE GRENADIER.

Je crois que c'est ma femme. Ah ! je vois qu'elle  
m'aime.

Elle est , en me voyant , prête à se trouver mal.

L' A B B É.

Et oui , c'est un effet de l'amour conjugal.

LA BOURGEOISE.

Je n'ai pas eu de vos nouvelles ;  
Ma surprise est des plus cruelles ,  
Vous deviez m'avertir.

*DIVERTISSEMENT.*

43

L' A B B É.

Il eût fait prudemment.

LE GRENADIER.

Je ne suis arrivé que d'hier seulement.

LA BOURGEOISE.

D'hier ! je sens que le courroux m'enflamme.

LE GRENADIER.

Tu vas déjà me chanter gamme !

LA BOURGEOISE.

Est-ce là ton empressement ?

Inquiéter sa pauvre femme !

Ah ! c'est une conduite infâme.

L' A B B É.

Sans nous , Madame eût péri de langueur.

LE GRENADIER.

Plaît-il ?

L' A B B É.

Je vous le dis , d'honneur.

Si vous aviez vû sa tristesse !

LA BOURGEOISE.

Je ne pensois à lui qu'avec douleur.

LE GRENADIER.

J'ai pour toi la même tendresse.

LA BOURGEOISE.

Le voilà déjà gris.

LE GRENADIER.

Ma femme , doucement ;

Parbleu c'est la paix générale :

Mon zele aujourd'hui se signale ,

44 *LES FESTES DE LA PAIX,*

Er je suis gris par sentiment.  
Je viens d'avec mes camarades ;  
Nous avons bû maintes rasades ;  
[A la santé, la . . . vous m'entendez bien ?  
De bien du monde.

LA BOURGEOISE.

Ah ! vraiment, il n'est rien  
Qui n'y paroisse.

LE GRENADIER.

On a fini la guerre ;  
Comme vous savez.

LA BOURGEOISE.

Oui.

LE GRENADIER.

Oui ; par civilité,  
Nous avons bu , te dis-je , à la santé  
De tous les peuples de la terre ,  
Enfin de tous nos bons amis.

L'ABBÉ.

La santé d'une femme est encor préférable ;  
Surtout pour un époux amoureux & soumis.

LE GRENADIER.

Amoureux & soumis ! je vous trouve admirable  
Ma femme , quel est donc cet original-là ?

LA BOURGEOISE.

C'est un de vos amis.

LE GRENADIER.

Oui , je vois bien cela.

*DIVERTISSEMENT.*

45

L' A B B É.

Vous avez pris sur vous le soin de la recrue ;  
Moi , je me chargerai du soin de la revue.

LE GRENADIER.

Quel nom porte son régiment ?

L' A B B É.

Je fers dans les troupes légères.

LE GRENADIER.

Je reconnois l'habillement ,  
Et vous ne vous battez , la...qu'avec les Bergeres.  
Mon ami , décampez , & très-légerement.

L' A B B É.

Ma science toujours fut celle des retraites :

LE GRENADIER.

Eh ! bien , je vous ferai briller.

L' A B B É.

Je vois que Monsieur veut railler ;  
Mais songez à ce que vous faites.

Quand je veux , je change d'état ,  
Dès demain , s'il me plaît , je serai militaire :

LE GRENADIER.

Qui , gageons qu'à présent que l'on n'est plus en  
guerre ,

Vous allez vous faire soldat.

L' A B B É.

Nous nous verrons.

LA BOURGEOISE.

La paix.



46 LES FESTES DE LA PAIX;

L'ABBÉ, *en baissant la main de la Bourgeoise.*

Oui, la paix.

(*Il sort.*)

LE GRENADIER.

Comment, diable!

Il prend un habit respectable,  
Pour être un mauvais citoyen,  
Etre à charge au Public, en un mot bon à rien.

LA BOURGEOISE.

Et c'est-là ce qui m'a trompée;  
Je l'ai cru distingué parmi ces beaux esprits  
Qui font, par leurs talens, honneur à leur pays;  
Et sont considérés même des gens d'épée.

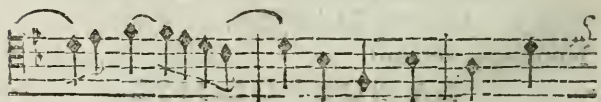
LE GRENADIER.

Ce portrait ressemblant apaise mon courroux;  
Ma chere femme, allons, réconcilions-nous.

ARIETTE.



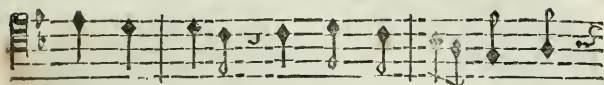
Que la paix ré-pan-



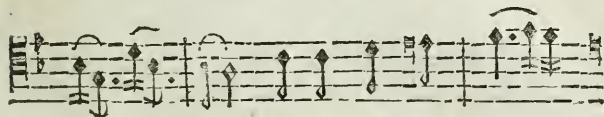
de Ses douceurs jus-

# DIVERTISSEMENT.

47



ques sur nous ; Que l'on en- ten- de Ces



mots si doux : Il faut que la paix



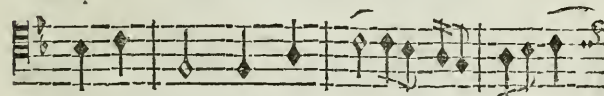
soit bien grande ; Elle re-gne entre les é-



poux , El- le re-



gne entre les é-poux , entre

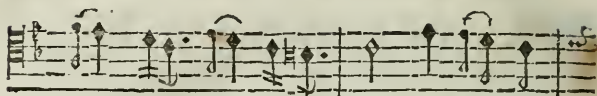


les é- poux. Que la paix ré- pan-

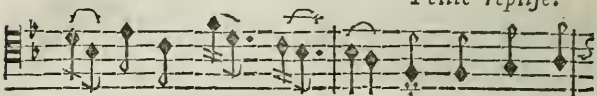


de Ses doux

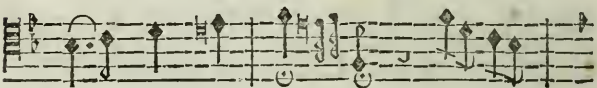
48 LES FESTES DE LA PAIX,



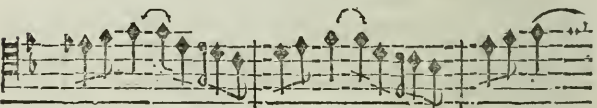
ceurs jus- ques sur nous ; Que l'on en-  
*Petite reprise.*



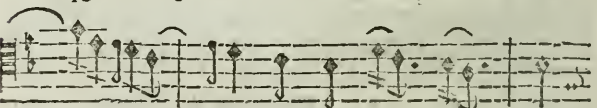
ten-de ces mots si doux : Il faut que la



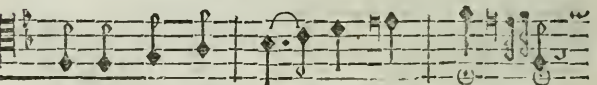
paix soit bien gran- de ; El- le



re- . . . .



- - gne entre les é- poux.



Il faut que la paix soit bien gran- de ;

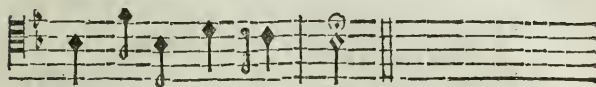


El- le re- . . . .

re-



re- - - gne en- tre les é-



poux, entre les é- poux.

*(Il se retire avec sa femme.)*

## SCENE XIII.

### PASTRES ET PASTOURELLES:

#### CHŒUR.

**F**AISONS ici résonner nos mufettes,  
 Nos cornemuses, nos pipiaux;  
 Faisons claquer, en sautant, nos sabiaux;  
 Et disons des chansonnettes.  
 Chanter le Roi, ce bon Seigneur,  
 C'est chanter le commun bonheur.  
 Faisons ici, &c.

Je quittons notre village  
 Pour voir l'image du bon Roi:  
 Quand tout chacun li rend hommage,  
 Tout chacun agit pour soi.  
 Faisons ici, &c.

D

§ 6 LES FESTES DE LA PAIX,

Ce s'ra fête toute la semaine  
Dans nos hameaux & dans nos bourgs :  
Mais dans nos cœurs , par la morguene ,  
Ce s'ra fête tous les jours.

Faisons ici résonner nos musettes ,  
Nos cornemuses , nos pipiaux ;  
Faisons claquer , en sautant , nos sabiaux ,  
Et disons des chanfonnettes.

---

S C E N E X I V.

GOMBAUT , MACÉ , NICETTE ,

*& les Acteurs précédens.*

A R I E T T E E N D U O.

O L'heureux tems ! ah ! le bon tems !  
Dure , dure , dure longtems ;  
Bon tems , tant , tant , dure longtems ,  
Bon tems.

D'une nouvelle aurore  
Les Cieux sont embellis.  
Nos champs sont rajeunis ,  
Des dons qu'on voit éclore :  
Je rajeunis comme nos champs ,  
Quand je vous vois contens ,  
Mes enfans.

O l'heureux tems ! &c.

## DIVERTISSEMENT.

GUILLOT.

Écoutez-nous , pere Gombaut ,  
Et baillez-nous conseil pour agir comme il faut.  
En regardant cette belle Éstatue  
Qui fait un plaisir général ,  
Morgué , notre ame s'évartue.  
J'voudrions voir le Prince en propre original ,  
Vous l' connoissais ? J'vous l'avons ouï dire ,  
Et vous pourrais nous y conduire.

G O M B A U T.

Oui , je l'ai vû de près ainsi que je vous voi ,  
Quand j'étois Grenadier du tems de Fontenoi.  
A Furne , Ypres , Menin , Lawfeld , quand nos  
brigades  
Combattoient pour sa gloire , il marchoit avec  
nous ;  
Il nous appelloit camarades.  
Ah ! ce mot suffisoit pour nous enflammer tous.

M A C É.

Oui , Gombaut a passé vingt ans à son service.

G O M B A U T.

Vingt ans d'honneur ; je me suis avancé.  
On me verroit encor dans ce noble exercice ,  
Mais sous le poids des ans je m'étois affailli.

M A C É.

Avec distinction , il revient au village.

Dij



52 *LES FESTES DE LA PAIX,*

Rien ne l'a consolé d'avoir quitté les camps ,  
Que le bonheur d'embrasser ses enfans.

G O M B A U T.

Et toi , ma femme , aussi , dont l'exemple si sage  
Soutenoit la vertu dans leurs cœurs innocens.

M A C É.

Je faisois mon devoir , mon fils , pas davantage.

G O M B A U T.

Mais quel plaisir encor ! ô nos chers habitans ,  
Quand , l'été , chaque soir , sous un berceau cham-  
pêtre ,  
Ou , l'hyver , tous en cercle autour de mon foyer ,  
Vous m'écoutiez parler de notre Maître.

L U C A S.

Palsanguenne , le tems n' pouvoit mieux s'employer.

N I C E T T E.

Mais lorsque vous parliez de guerre , de gens  
d'armes ,  
D'abord on me faisoit coucher.

M A C É.

Cela t'auroit fait peur.

G O M B A U T.

Nous devons t'empêcher ,  
Si jeune encor , d'éprouver des allarmes.



NICETTE.

Des allarmes ! quoi donc ?

MACÉ.

Tais-toi.

Laissez parler votre grand-pere & moi.

GOMBAUT.

Vous connoissiez mon fils ; il a suivi mes traces ;  
Il est soldat.

MACÉ.

Mon fils a part aux graces  
Qui récompensent la valeur.  
François est parvenu sans brigue , sans faveur.

GOMBAUT.

Nous le verrons bientôt , j'espere.

NICETTE.

Pour nous quel plaisir !

MACÉ.

Quel bonheur !

GOMBAUT.

Ah ! quelle douceur pour un pere !

NICETTE.

Mais dites-moi , mon grand papa ,

D.iiij

## LES FÊTES DE LA PAIX;

N'étions-nous pas en paix ?

MACÉ.

Non vraiment.

NICETTE.

Comment ça ?

BLAISE.

Mais Nicette a raison ; comme à notre ordinaire ,  
J'ons chanté , j'ons dansé , j'ons toujours cultivé.

GUILLOT.

J'n'avons pas eu d' Milice \* , on n'a point enlevé  
Les garçons travailleurs , fouriens de leux familles.

COLETTE.

Non plus qu' les amoureux aux filles.

MACÉ.

Si nous avons chez nous ignoré ces malheurs ,

*(Montrant la Statue.)*

Vers ce Prince élevons nos cœurs.

BLAISE.

Mais voyons : queuq'c'est donc que la paix ou la  
guerre ?

NICETTE.

Papa , dites-le nous.

BLAISE.

Dites-le nous aussi ;

Car je suis d'un village où je n'entendions guere

Parler de tout ça , Dieu merci.

GOMBAUT.

Eh ! bien , écoutez-moi ; je vais vous satisfaire.

---

\* La sagesse du ministère a supprimé entièrement la levée  
de la Milice dans tout le Royaume.

ARIETTE

Vous souvient-il de ce cruel orage  
Qui saccagea tous les biens du village ?

Nicette à peine avoit six ans ,  
Nos moissonneurs étoient à leur ouvrage ,  
Tout à coup un sombre nuage ,  
Epais & noir , couvre le tems ,  
En roulant , roulant dans ses flancs  
Et l'épouvante & le ravage.

Nos épis dispersés par le souffle des vents ,  
Avec des tourbillons de feuilles , de poussière ,  
S'élèvent dans les airs & cachent la lumière.

(*A sa petite fille.*)

Nous te ferons entre nos bras tremblans ,  
Nous cherchons un asyle au creux d'une montagne ;  
De-là nous voyons des torrens  
Précipiter leurs eaux , inonder les campagnes ,  
Entraîner des troupeaux & des berceaux d'enfans ,  
La terre retentit sous leurs flots écumans.

De toutes parts les tonnerres qui grondent ,  
Se répondent ,  
Se confondent ,

Et font pâlir nos habitans.

En vain chacun au Ciel adresse ses prières ,  
La foudre éclate, tombe, embrâse nos chaumières ,  
Et les toits du Château sont des débris fumans ,  
La grêle , les torrens , les vents & le tonnerre ,  
Tous les fléaux qui désolent nos champs :

Voilà l'image de la guerre.

56 LES FESTES DE LA PAIX,

NICETTE.

Je tremble.

GOMBAUT.

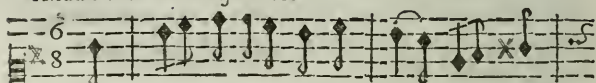
J'ai bien dit ; tu ressens de l'effroi.

MACÉ.

Viens ; pour te rassurer , ma fille , écoute-moi.

A R I E T T E.

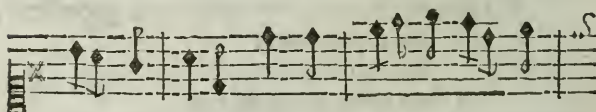
*Andantino. Pastorale.*



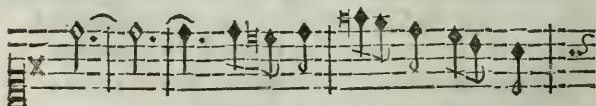
Q U i veut con-noître la Paix , N'a qu'à



voir, dans nos a- fyles, Nos prés, nos ver-



gers fer- tiles, Et nos a- bondans gué-



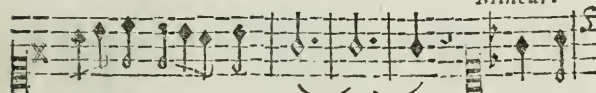
rets ; - - N'a qu'à voir, le soir, au



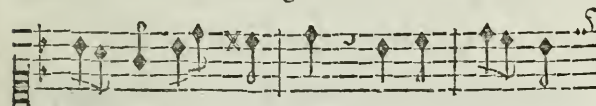
frais , Fo- là- trer sur nos fou- ge- res



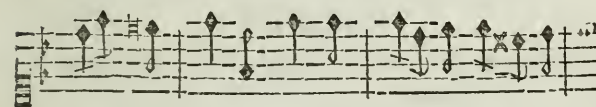
Nos Ber- gers & nos Ber- geres , Sans de-  
*Mineur.*



firs & sans re- grets. L'ami-



tié qui pour ja- mais Est le nœud d'u-



ne fa- mille ; L'inno- cen- ce d'u- ne



fil- le , Dont les sen- ti- mens sont vrais ;



Des cœurs purs & fa- tis- faits ;

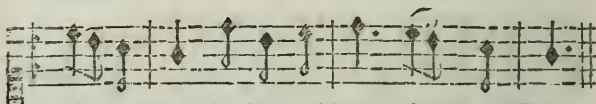
58 LES FESTES DE LA PAIX;



Le tant doux bai-fer d'un pe-re , Les ca-



ref-fes d'u- ne mere : C'est le ta- bleau



de la Paix, C'est le tableau de la Paix.

GOMBAUT, *aux Pères.*

Continuez vos jeux : demain , avant le jour ,  
Nous partirons pour voir la Cour.

NICETTE.

Pourquoi pas tout à l'heure ? Ah ! mon papa , de  
grace ,  
Partons.

GOMBAUT.

C'est trop loin d'ici là ;  
Le chemin te fatiguera.

NICETTE.

Bon ! bon ! maman m'a dit que le plaisir délasse.

LUCAS,

Eh ! bien , morguenne , en attendant demain ?

*DIVERTISSEMENT.* 59

Chantons, dansons & mettons-nous en train.  
(*On entend un bruit de tambour ;  
les Paysans fuyent.*)

N I C E T T E.

Ah ! mon Dieu ! . . J'entends le tonnerre !

G O M B A U T.

Rassure-toi ; c'est le tambour :  
Il n'a plus rien d'effrayant en ce jour.

M A C É.

Le cœur me bat...je crains...j'espere,  
Je vois des soldats de retour.  
Demande s'ils ont vû notre fils à la guerre ;  
Mais c'est lui-même que je vois ;  
C'est lui.

N I C E T T E.

C'est mon papa !

G O M B A U T.

C'est toi , mon cher François !





S C E N E X V.

GOMBAUT , MACÉ , NICETTE , UN  
OFFICIER *à la tête d'une Compagnie  
de Grenadiers.*

T R I O.

AH ! quel plaisir ! ah ! quelle ivresse !  
Mon fils , je te tiens dans mes bras.

L'OFFICIER.

Enfin , je vous tiens dans mes bras. ...

M A C É.

Vois cet enfant.

L'OFFICIER.

Hélas ! hélas !  
Puis-je suffire à ma tendresse ?

M A C É.

Nicette , le voilà ,  
Ton cher ami , ton cher papa.  
Embrasse , caresse , caresse  
Ton cher ami , ton cher papa ;  
Nicette , le voilà.

L'OFFICIER.

Nicette , me voilà.

DIVERTISSEMENT.

61

ENSEMBLE.

La paix , en ce jour d'allégresse ,  
Te rend à nous , à ton | Me rend à vous , à mon  
enfant. | enfant.

Par les charmes du sentiment ,  
Soyons tous quatre unis sans cesse.

L'OFFICIER.

Comment vous va ? Vous tirez-vous d'affaire ?

GOMBAUT.

J'ai repris de la force en cultivant la terre.

MACÉ.

Par son travail & par mes soins ,  
La terre ne nous est pas chiche :  
Faut-il du bien pour être riche ?  
Nous suffisons à nos besoins.

L'OFFICIER , *regardant sa petite fille.*

Mais comme elle est grandie !

MACÉ.

Eh ! oui , cela nous chaste.

NICETTE.

Grand'maman , ne dites pas ça ;  
Car je ne voudrois plus grandir.

L'OFFICIER.

Pour ce mot-là ,  
Il faut encor que je t'embrasse.  
Mais es-tu bonne fille , & fais-tu ton devoir ?

62 *LES FESTES DE LA PAIX,*

N I C E T T E.

Maman me baise chaque soir.

L'OFFICIER.

Toutte mon attente est remplie ,  
Et voilà le moment le plus doux de ma vie !

N I C E T T E.

Que vous avez un bel habit !

L'OFFICIER.

C'est celui d'Officier, Nicette, il m'annoblit.

M A C É.

J'aime à te voir au rang des gentilshommes ;  
Mais tu ne voudrois plus être ce que nous sommes ?  
Tu serois bien ingrat.

L'OFFICIER.

Qui ? moi , le devenir !

Quoi ! vous pensez que je m'oublie !

Vous imiter , ce n'est point m'avilir.

Partager vos travaux , c'est servir la patrie ;

C'est un moyen de plus pour m'annoblir.

G O M B A U T.

Je reconnois mon fils !

M A C É.

Bon sang ne peut mentir.

G O M B A U T.

C'est par les sentimens qu'on s'abaisse ou s'élève.  
Le vrai titre du noble est un cœur bien placé ,

*DIVERTISSEMENT.* 63

Et la faveur du Prince acheve  
Ce que l'honneur en nous a commencé.

L'OFFICIER.

La pension dont on me récompense ,  
Chez nous répandra plus d'aisance.

MACÉ.

Non ; mais dans nos hameaux s'il est des malheureux ,  
Mon fils , garde ton bien pour eux.

L'OFFICIER.

Après vous , leur bonheur fera toute ma gloire.

MACÉ.

Et cela vaudra bien un titre de victoire.

L'OFFICIER , *aux Grenadiers qu'il  
fait approcher.*

Amis , je suis le fils de ces bons payfans.  
Que je les vois avec tendresse !  
Je ne dois qu'à leurs sentimens  
Mes premiers degrés de noblesse.

GOMBAUT.

C'est la Tulipe , c'est la Fleur.

UN GRENADIER.

C'est vous , pere Gombaut , qu'on nommoit Va-d'-  
bon cœur ;

Vous étiez mon Sergent au siège de Bruxelles.

Avec plaisir je me rappelle....

UN AUTRE GRENADIER , *à l'Officier.*  
N'est-ce pas votre fille aussi ?

64 LES FESTES DE LA PAIX,  
M A C É.

C'est le jour du bonheur qui nous rassemble ici.

UN GRENADIER.

Nor' Officier , elle est , parbleu , gentille !  
Et quand ça grandira...

L'OFFICIER.

Pardon , si ma famille ,

En ce moment , occupe tous mes sens ;

Mais on m'excusera , j'espère.

Le Roi lui-même , embrassant ses enfans ,

Res sent , ainsi que moi , qu'il est doux d'être pere.

UN GRENADIER.

Ah ! portons-la dans nos bras tour à tour.

UN AUTRE GRENADIER.

Non , mettons-la sur le tambour ;

Car c'est un enfant de la balle.

GOMBAUT.

Ah ! ma chere femme , m'amour !

Quel plaisir !

M A C É.

Oui , rien ne l'égale.

NICETTE.

De ce côté-là portez-moi ,

Pour voir de près notre bon Roi.

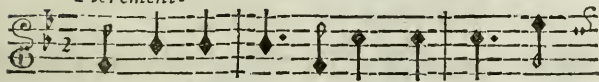


SCENE

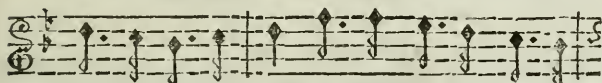
SCENE XVI.

LES GRENADIERS *chantent les couplets  
suivans.*

*Fierement.*



Tous, en ce jour, Servons l'A-mour : C'est



un bon comman-dant ; Bacchus est son lieute-



nant. Puis qu'en ce jour nous n'avons plus de



guerre, Je m'enrôle à Cythere Dans ton Ré-giment.

Nous combattons ,  
Nous attaquerons  
Vos cœurs , ieunes rendrons ,  
Comme de braves lurons.

E

66 LES FESTES DE LA PAIX,

Pour votre honneur ,  
Faut un peu vous défendre ;  
Mais songez à vous rendre  
Pour votre bonheur.

Tambour battant ,  
L'amant ardent ,  
Poursuit un jeune objet ;  
Son amour est indiscret :  
Mais dès le jour  
Qu'il obtient la victoire ,  
Il doit cacher sa gloire :  
Taisez-vous , tambour.

Qu'on soit actif ;  
L'Amour est vif ,  
Et c'est un Officier  
Qui ne fait point de quartier :  
Aux maraudeurs  
S'il accorde la grace ,  
Du Régiment il casse  
Les soldats traîneurs.

Souvent le bruit  
En amour nuit ,  
Et souvent du fracas ,  
Une coquette fait cas.  
La nuit , le jour ,  
Battons pour ces coquettes ;  
Pour les prudes discrètes ,  
Marchons sans tambour.



Dans les combats ,  
 Les vieux soldats  
 Sont toujours les premiers ;  
 A Cythere , les derniers.  
 Un vétéran  
 Doit quitter le service ;  
 En amour la Milice  
 Marche au premier rang.

SCENE DERNIERE.

QUINQUE.

UN CARILLONNEUR  
 ET SA FEMME.

*Le Carillonneur.*

**J**E suis le Carillon-  
 neur Simon ,  
 Din, digue, digue, di-  
 gue , don ,  
 Don , digue , digue ,  
 digue , don ,  
 Dondaine.

**LA FEMME.**

Et moi , je suis Mag-  
 delaine ,  
 Digue, digue, digue ,  
 don ,  
 Digue, digue, digue ,  
 don ,  
 Dondaine ,  
 La femme du Caril-  
 lonneur Simon ,  
 Digue , &c.

**ENSEMBLE.**

Nous venons prendre  
 le ton ,  
 Digue , digue , &c.

UN ARTIFICIER.

Je suis un bon Arti-  
 ficier ,  
 Ah ! le bon tems pour  
 mon métier !  
 Je ferai petter le fal-  
 pêtre ,  
 Cla , cla , cla , cla ,  
 Pata, pata, pôn, pôn ,  
 pon , pon ,  
 Mais mon cœur est en-  
 cor plus prompt  
 Qu'à la fusée & le ca-  
 non ,  
 A prendre feu, feu, feu  
 pour notre Maître :  
 Pata , pata, pon, pon ,  
 pon , pon .

D'un beau soleil la lu-  
 mière éclatante  
 Sera l'image intéréf-  
 sante

PAYSANS ET PAY-  
 SANNES.

Mettons-nous en ré-  
 jouissance ,  
 Et prenons tretsous  
 nos ébats.  
 Voyez ici, voyez li-  
 bas ,  
 Les saucissons , les  
 cervelars  
 Qu'on fait pleuvoir  
 en abondance.  
 Haut les bras , haut  
 les bras.  
 De toutes parts le  
 vin coule ;  
 L'argent vole , l'ar-  
 gent roule.

**ENSEMBLE.**

Coule , coule ,  
 Vole , roule ,  
 C'est à toi.

E ij

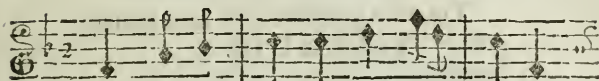
## 68 LES FÊTES DE LA PAIX,

De la Samaritaine.	D'un Roi chéri de ses	C'est à moi ;
Digue , &c.	Sujets ,	C'est à toi ,
LE CARILLONNEUR.	Et la gerbe étincelante ,	C'est à moi ;
Quand le Carillon	Qui peint l'amour des	Vive le Roi.
Carillonne pour un	François ,	
LOUREON ,	Sera la source abondante	
Bin , bin , bon , bon , bon ,	Des étoiles de la paix.	
Je ne plains point ma peine.	C'est la grande	
LA FEMME.	Girande.	
Je fais aller le carillon ,	Ah ! la belle , ah !	
Quand Simon reprend haleine ,	Ah ! Jérôme , hausse-moi ,	
Digue , digue , &c.	Pour voir le bouquet du Roi.	
ENSEMBLE.		
Au son des cloches ,		
des clochettes ,		
Tous les garçons & les fillettes		
Dansent , dansent le rigaudon ,	ENSEMBLE.	ENSEMBLE.
Digue , &c.		
LE CARILLONNEUR.	Cla , cla , cla , cla ,	Eh ! allons donc ,
Quand le Carillon	Pata , pata , pon , pon ,	Remuons le co-
Carillonne pour un	pon , pon ,	tillon ,
BOURLON ,	Mon cœur est encor	Jouez , violon ;
Tous les cœurs sont à l'unisson ,	plus prompt	Zigue , zigue , zigue ,
Digue , &c.	Que la fusée & le canon.	zigue , zon , zon .
ENSEMBLE.		
Quand le Carillon ,	Cla , cla , cla , cla ,	
&c.	Pata , pata , pon , pon ,	
	pon , pon .	

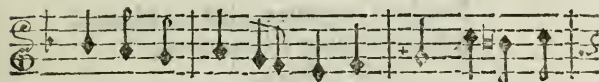
## BALLET GÉNÉRAL,

*Composé de tous les états du peuple.*

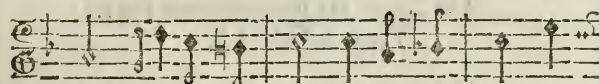
VAUDEVILLE.



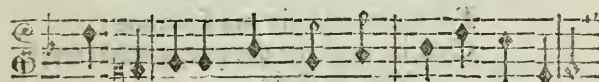
EN ce jour, on n'a plus d'al- larmes ;



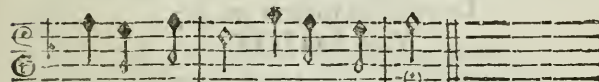
Et nos de- sirs font fa- tis- faits : Vive la



Paix, vi- ve la Paix. Les amours seuls pren-



dront les armes ; C'est pour nous rendre tous a- mis ;



Vive Lou- is, vive Lou- is.

UNE FEMME DU PEUPLE.

Que ce jour de réjouissance  
Augmente du Roi les Sujets ;

Vive la Paix.

L'Amour s'intéresse à la France,  
Il tiendra sa Cour à Paris ;

Vive LOUIS.

70 LES FESTES DE LA PAIX,

Que la guerre m'a fait de peine !  
Qu'elle m'a causé de regrets !

Vive la Paix.

J'ai toujours été fort humaine.  
Tous les peuples sont mes amis ;

Vive LOUIS.

UN FIACRE.

Pendant la guerre , sur les places ,  
Assez rarement j'étrennois ;

Vive la Paix.

Mais je roule aujourd'hui les Graces ,  
Les Jeux , les Ris dans tout Paris ;

Vive LOUIS.

UN MARCHAND DE PTISANNE.

J'ai rempli de vin ma fontaine :  
C'est le meilleur des petits cabarets ;

Vive la Paix.

Venez-y boire à tasse pleine ,  
Le robinet tourne *gratis* ;

Vive LOUIS.

UNE VENDEUSE DE PLAISIR.

V'là l'plaisir , l'plaisir des Dames :  
De retour on voit les plumets ;

Vive la Paix.

Que l'Amour va lancer de flâmes ,  
Et que de cœurs vont être pris !

Vive LOUIS.

UNE MARCHANDE.

Mon mari part pour la Cayenne :  
C'est pour nos communs intérêts ;  
Vive la Paix.

En attendant qu'il en revienne ,  
Il laisse chez nous un Commis ;  
Vive LOUIS.

Pour recrûter la Colonie ,  
Embarquez-vous , galans objets ;  
Vive la Paix.

A peu de frais on s'y marie :  
Tout d'un coup les cœurs sont unis ;  
Vive LOUIS.

Voltigez , oiseaux de Cythere ,  
Et chantez tous dans nos bosquets ; |  
Vive la Paix.

Aujourd'hui qu'on n'a plus de guerre ,  
Partout les Amours font leurs nids ;  
Vive LOUIS.

A présent on voit les coquettes  
Comme des chasseurs aux aguets ;  
Vive la Paix.

Tendez vos rets , jeunes grifettes ;  
Les Sanfonnets y seront pris ;  
Vive LOUIS.

Filles qui travaillez en mode ,  
Préparez vos colifichets ;  
Vive la Paix.

## LES FESTES DE LA PAIX.

L'Étranger de tout s'accommode :  
 Les bijoux seront à haut prix ;  
 Vive LOUIS.

## A U P U B L I C.

Voici le jour de l'indulgence :  
 Censeurs , ne lancez point vos traits ;  
 Vive la Paix.  
 Qu'au défaut de notre éloquence ,  
 Nos sentimens soient applaudis :  
 Vive LOUIS.

F I N.

## A P P R O B A T I O N.

**J'**AI lû par ordre de Monseigneur le Chancelier , les *Fêtes de la Paix* , & je crois qu'on peut en permettre l'impression. A Paris ce 22 Juillet. 1763. M A R I N.

*Le Privilège & l'Enregistrement se trouvent aux Œuvres de l'Auteur.*

# ISABELLE ET GERTRUDE,

O U

LES SYLPHES SUPPOSÉS;

COMÉDIE

EN UN ACTE,

MESLÉE D'ARIETTES;

*Par M. FAVART.*

La Musique est de M. BLAISE:

*Représentée pour la première fois par les Comédiens  
Italiens, Ordinaires du Roi, le 14 Août 1765.*

---

Le prix est de 24 sols avec la Musique.

---



A P A R I S.

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques,  
au-dessous de la Fontaine Saint-Benoît,  
au Temple du Gour.

---

M. DCC. LXV.

*Avec Approbation & Privilège du Roi.*



THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

1000 UNIVERSITY AVENUE

CHICAGO, ILL.

60607

1950

1950

1950

1950

1950

1950

1950

1950

1950

1950

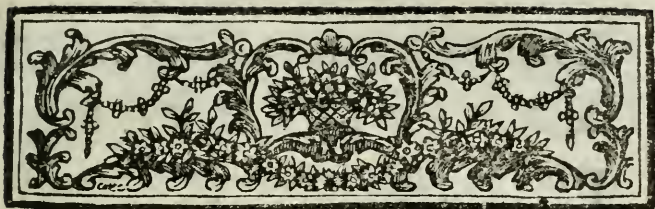
1950

1950

1950

1950

1950



A M O N S I E U R  
*DE VOISENON,*  
L'UN DES QUARANTE  
DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.



*Mon ami ! le meilleur des amis ! ce n'est point à l'ancienneté de votre famille , ni à vos distinctions que je rends hommage : c'est à vous-même ; c'est à votre cœur , supérieur encore à votre esprit ; c'est à cette amitié pure & solide qui fait mon bonheur , & que je préfère à tout , à la gloire même.*

F A V A R T.

A ij



## AVERTISSEMENT.

**J**E n'ai garde de m'attribuer le mérite de cet Ouvrage : je n'en dois le succès qu'à l'immortel Auteur\* qui m'en a fourni l'idée. Une seule étincelle de son génie suffit pour animer ; c'est le feu créateur.

J'ai la même obligation à M. de Marmontel. Tout ce qu'on a trouvé de plus piquant dans *Soliman* & dans *Annette*, n'appartient qu'à lui. *Il a fait naître les fleurs ; j'ai eu le bonheur de les cueillir.*

---

\* M. de Voltaire.

---

## ACTEURS.

**D**UPRÉ.

DORLIS.

Madame GÉRTRUDE.

ISABELLE.

Madame FURET.

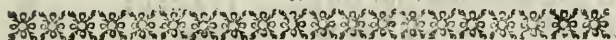
AMBROISE *Jardinier, qui ne paroît point.*

*La Scène est dans la Maison de Madame Gertrude.*



# ISABELLE ET GERTRUDE ,

## C O M É D I E .



*Le Théâtre représente un Jardin agréable ; mais qui a l'air d'une Solitude. On y voit de grands arbres touffus qui forment des allées. A droite, est un Pavillon d'Architecture sur une terrasse à laquelle on monte par cinq ou six degrés. Les portes sont vitrées , mais garnies de rideaux épais ; ces portes , qui comprennent toute la façade du Pavillon , laissent voir , lorsqu'elles sont ouvertes , l'intérieur du Salon meublé avec élégance ; on y découvre une Toilette & deux sièges. Il y a une porte secrète qui répond à un petit sentier couvert de Myrthes , de Jasmin & de Roses. Le Ciel est sans nuages , & la Lune , qui est dans son plein , paroît au-dessus des arbres , & éclaire tout le Jardin.*

---

### S C E N E   P R E M I E R E .

*On joue une ouverture , pendant laquelle on voit Dupré , couvert d'un manteau avec une lanterne sourde à la main , monter par le petit escalier dérobé , & entrer avec mystère dans le Pavillon , qui paroît éclairé un instant après.*

D O R L I S .

**L**E cœur me bat de crainte & de joie : de quel côté tourner ?.... Si je sçavois le réduit qu'elle

A iiij

## 6 ISABELLE ET GERTRUDE ;

habite . . . . si je sçavois . . . . je tremble d'être découvert. Il fait clair comme en plein jour. Rasurons-nous. Quoiqu'il soit encore de bonne heure, tout le monde doit être déjà retiré dans une maison aussi réglée que celle ci. Tout doit dormir, excepté un cœur sensible , agité d'une douce inquiétude.

### ARIETTE: N<sup>o</sup>. I.

O nuit, charmante nuit ! sois propice à l'Amour ;  
Et tu feras, pour moi, plus belle qu'un beau jour.

Dormez, dormez, cœurs insensibles,  
Et laissez-nous jouir des plus heureux momens,

O nuit ! sous tes ombres paisibles,  
Assoupis les Jaloux, éveille les Amans ;

Attire en ce lieu solitaire  
L'objet de mes plus chers desirs ;

Cache l'Amour & ses plaisirs  
Sous le voile épais du mystère.

Mon cœur languit dans la souffrance,

Quels maux on éprouve en aimant !

Mais je préfère mon tourment

Au néant de l'indifférence.

O nuit ! &c.

Examinons d'abord le local. Voici un arbre plus haut que les autres : si j'y montois pour découvrir, . . .

*(Il monte sur un arbre.)*



## SCÈNE II.

DORLIS, DUPRÉ.

DUPRÉ, *dans le Pavillon, ouvre les portes, regarde une Pendule, & dit :*

**I**L n'est que neuf heures & demie. Il n'est pas si tard que je pensois.

DORLIS, *sur l'arbre.*

Voilà d'autres arbres qui m'empêchent de voir.

DUPRÉ.

Elle ne viendra pas d'une demi-heure : à quoi m'occuper en l'attendant ? Voilà un livre à côté de ce pot de rouge : *les Pensées de Sénèque*. La morale s'accorde toujours avec le desir de plaire.

DORLIS.

Descendons.

DUPRÉ.

Quel est cet autre ouvert & marqué par une mouche de velours ? *l'Androgyne de Platon, ou maximes intellectuelles qui prouvent que le véritable amour consiste simplement dans l'union des ames. Au diable soit l'ouvrage ; il n'a rien de solide. Notes sur le Comte de Gabalis, où l'on traite de la réalité & de l'apparition des substances Aériennes. On reconnoît toujours les gens au choix de leurs Livres.*

DORLIS, *à part.*

Je vois ici de la lumière.

DUPRÉ, *à part.*

J'entends du bruit.

A iv



8 ISABELLE ET GERTRUDE ,

DORLIS, *à part.*

C'est un homme.

DUPRÉ.

C'est-elle : venez, venez donc, Madame Gertrude.

DORLIS.

Madame Gertrude !

*(Dorlis, en voulant se sauver, renverse une chaise de jardin.)*

DUPRÉ.

Qui va là ? Que vois-je ? c'est Dorlis.

DORLIS.

C'est vous, mon oncle Dupré ?

DUPRÉ.

Que viens-tu faire ici ?

DORLIS.

Et vous-même, mon oncle ?

DUPRÉ.

Commence par me répondre. *(A part.)* Vient-il pour m'espionner ?

DORLIS.

Madame Gertrude est-elle là ?

DUPRÉ, *avec émotion.*

Non ; pourquoi ?

DORLIS.

Ah ! mon cher oncle, je me confie à vous ; ne lui dites pas que j'aime sa fille.

DUPRÉ, *à part.*

Il me rassure, *(Haut.)* Tu aimes sa fille ? Ah ! je sçavois, je sçavois bien ; & c'est pour te surprendre que je viens ici tous les soirs,

DORLIS.

Tous les soirs ? pour me surprendre ? Allons, allons



# COMÉDIE. 69

mon oncle, cela ne se peut pas; Je n'ai point de confidens, vous n'êtes pas devin; & c'est la première fois que je me hasarde. ....

DUPRÉ.

Comment as-tu pu t'introduire?

DORLIS.

Après avoir essayé inutilement plusieurs clefs à la porte du jardin qui donne là du côté du bois, j'en ai heureusement trouvé une dans la ruelle de votre alcove qui s'est rencontrée toute juste, toute juste.

DUPRÉ.

C'est une des clefs de ma Bibliothèque; rends-la moi.

DORLIS, *d'un ton ironique.*

De votre bibliothèque?

DUPRÉ.

Rends-la moi tout-à-l'heure.

DORLIS.

La voilà, mon oncle; mais...

DUPRÉ.

Allons, allons, va-t-en; mais, non, non; reste.  
(*A part.*) J'ai encore le tems de l'interroger...  
(*Haut.*) Isabelle est-elle d'intelligence?

DORLIS.

Non. Je ne lui ai jamais parlé; vous sçavez qu'elle ne sort point sans sa mere, qui ne lui permet pas d'écouter un mot, ni de lever les yeux.

DUPRÉ.

Il est vrai.

DORLIS.

Mais cela n'a pas empêché qu'Isabelle ne m'ait remarqué. Elle m'a remarqué, mon oncle.

10 ISABELLE ET GERTRUDE;

DUPRÉ.

Tu n'es qu'un petit sot.

DORLIS.

Ménagez le terme. On n'est point sot à vingt ans.

DUPRÉ.

Et tu crois qu'Isabelle? . . . .

DORLIS.

AIR.

De sa modeste Mere

Elle a saisi le goût.

L'œil perçant du mystere

Ne voit rien , & voit tout.

Ses timides prunelles

Se glissant de côté ,

Lancent des étincelles

De pure volupté.

DUPRÉ.

Hon , hon.

DORLIS.

Doucement tourmentée

De ses quinze ou seize ans ,

Tendrement agitée

De ses transports naissans ;

Ne pensant point encore ,

Mais cherchant à penser ;

D'un desir qu'elle ignore

Elle se sent presser.

DUPRÉ.

Hé bien ?

DORLIS.

Lorsque je suis près d'elle ,

Je la vois qui rougit.

Son embarras décele

Que le penchant agit.

# COMÉDIE. 11

N'est-il donc pas possible  
Qu'elle approuve mon feu ?  
Pour une ame sensible,  
Rougir est un aveu.

DUPRÉ.

Oui-dà !

DORLIS.

Quand les yeux se répondent,  
Ce langage est bien sûr.  
Quand leurs traits se confondent,  
Il n'est plus rien d'obscur.  
Nos paupieres baissées,  
Nos regards n'en font qu'un ;  
Ames, cœurs & pensées,  
Alors tout est commun.

DUPRÉ.

Il a raison... (*Haut.*) Mais qu'esperes-tu ?

ARIETTE.

Téméraire !

Tu n'y penses pas.

Hélas ! hélas !

Que vas-tu faire ?

Respecte d'innocens appas.

Téméraire !

Tu n'y penses pas.

Hélas ! hélas !

Quel espoir te conduit ?

Tu vas affliger une Mere ,

Une Mere si chere !

De tous ses soins veux-tu ravir le fruit ?

Pourquoi troubler la paix d'une famille ?

Tu suis dans l'air

Un éclair

Qui brille ;

## 12 ISABELLE ET GERTRUDE,

Et tu ne vois pas,

Hélas!

Des abîmes sous tes pas,

Téméraire! tu n'y penses pas.

DORLIS.

Calmez-vous. Mes vues sont légitimes, & l'amour le plus sûr, le plus constant...

DUPRÉ.

A quoi ton amour te servira-t-il? Madame Gertrude destinée sa fille à une retraite perpétuelle.

DORLIS.

Ah! quel dommage! Et vous souffririez? ... Vous qui avez tant de pouvoir sur l'esprit de Madame Gertrude!

DUPRÉ.

Moi! que veux-tu dire?

DORLIS.

Eh! là, là. J'aime, & je me connois en Amans: vous n'êtes pas ici pour rien.

DUPRÉ.

Tu penses que l'honnête Madame Gertrude?...

DORLIS.

Les femmes honnêtes sont plus sensibles que les autres.

DUPRÉ.

Tu parles comme ces Libertins qui ne croient jamais à la vertu des femmes. Madame Gertrude a-t-elle dessein de plaire? Vois avec quelle simplicité elle est mise.

DORLIS.

ARIETTE. N<sup>o</sup>. 2.

Oui, oui; le fard de la beauté  
Est la décence & la simplicité.

## COMÉDIE.

13

L'art est de cacher l'art ; c'est le moyen de plaire ,

C'est le point nécessaire.

Il faut la voir

Cette Dame Gertrude ;

C'est un miroir

Pour une Prude.

Il faut la voir

Avec son grand mouchoir

Noir.

Il se plisse ou s'étend sous les mains vertueuses ;

S'ajuste , s'arrondit , prend des formes heureuses ,

Et ménage des jours , des jouts de volupté ,

Le blanc , le noir . . . l'œil en est enchanté.

Ainsi i'on voit , dans un bocage sombre ,

Les rayons du Soleil se jouer avec l'ombre.

Oui , oui ; le fard de la beauté

Est la décence & la simplicité.

### DUPRÉ.

Tais-toi , petit coquin ; tu en sçais trop , & je vois bien qu'il ne te faut plus rien cacher. Oui , j'aime , il est vrai , Madame Gertrude : je crois en être aimé de même , sans qu'elle le sçache. Mais tiens , je n'en suis pas plus heureux : c'est une espece de Philosophe femelle de trente-six à trente-sept ans , qui croit déjà qu'il n'est plus permis d'aimer à son âge ; une Prude qui n'est point médisante ; une Femme encore aimable , qui ne parle que morale & vertu , & qui a une aversion pour tous les hommes.

### DORLIS,

Je ne le crois pas , puisqu'elle n'en a point pour vous.

# 14 ISABELLE ET GERTRUDE, DUPRÉ.

Elle se borne aux plaisirs innocens de nos entretiens. Elle ne veut que l'union des ames.

DORLIS.

Voilà en effet une femme bien singulière ! ma foi , mon oncle ; si j'étois à votre place ...

DUPRÉ.

Laisse faire ; je ne désespere pas d'être bientôt son mari : va-t-en ; nos intérêts sont communs. Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai dessein de te faire épouser Isabelle ; c'est un parti qui te convient , tu lui conviens de même : mais laisse-moi agir ; ne te mêle de rien , & fois sage.

DORLIS.

Oh ! oui, sage, sage tant que vous voudrez, tant que je pourrai. Mais comment vous arrangez-vous pour votre compte avec Madame Furet ? On dit que...

DUPRÉ.

Tà tà , on dit ! je m'en embarrasse peu.

DORLIS.

Prenez-y garde , c'est l'espion du quartier : elle est de bonne guette cette femme-là.

## QUINQUE.

Me. FURET.	AMBROISE,	DUPRÉ.	DORLIS.	Me. GERTRUDE.
	<i>sans être vu.</i>	On frap-	On sonne.	
Holà, holà	Qui va là ?	pe.		N'ouvre à per-
	qui va là.			sonne.
Holà, holà !	On y va, on	Quelem-	Quelem-	N'ouvre donc
	y va.	barras !	barras !	pas.
Ne tardez pas,	Je suis là-bas.			

(Dupré fait retirer Dorlis, s'enferme dans le cabinet, tire les rideaux & cache la lumière.)



## SCÈNE III.

Me. GERTRUDE , Me. FURET.

Madame GERTRUDE.

**C'**EST vous , Madame Furet ! vous allarmez toute ma maison. Qui vous amène si tard ?

Madame FURET.

Si tard ! il n'est pas encore dix heures ; c'est le tems de la promenade , & nous avons jusqu'à minuit.

Madame GERTRUDE , *à part.*

Que vient-elle faire ici ? (*Haut.*) Je vous demande pardon ; mais nous nous retirons de très-bonne heure , & vous avez bien vu que mon vieux Jardinier a été obligé de se relever pour vous ouvrir la porte.

Madame FURET.

J'en suis bien fâchée pour votre vieux Jardinier ; mais il est des cas.,.

Madame GERTRUDE.

Quoi ? quelque nouvelle histoire scandaleuse ?

Madame FURET.

Très-scandaleuse , je vous en assure.

Madame GERTRUDE.

Eh ! Madame , pourquoi s'embarrasser des affaires d'autrui ? N'avons-nous pas assez des nôtres ?



# 16 ISABELLE ET GERTRUDE,

Madame FURET.

A R I E T T E.

Eh ! non , non , non , Dame Gertrude ,  
Vous ne pouvez , sans bien penser ,  
Vous ne pouvez vous dispenser  
De seconder l'exac'titude  
Dont j'ai toujours fait mon étude.  
Eh ! non , non , non Dame Gertrude ,  
Vous ne pouvez , sans bien penser ,  
De ce devoir vous dispenser.

Car c'est enfin  
Pour le bien du Prochain ,  
Que je vais , que je vien ,  
Que je cours , que j'agis , que je veille.  
Je viens d'apprendre , à l'instant ,  
Un secret important :  
Je vais vous le dire à l'oreille ,  
Tout bas , tout bas.  
N'en parlez pas.

R É C I T A T I F.

Pour suivre un Amant téméraire ,  
Une jeune Pensionnaire  
A sauté les murs du Couvent ;  
On l'a prise avec son Galant.

D U O.

Madame GERTRUDE.

J'entends , j'entends ; il faut se taire.

Madame FURET.

Fort bien , fort bien. Ne disons rien.

Quand nous sçaurons tout le mystère ,

Nous ferons éclater l'affaire.

Le scandale est toujours un bien.

Madame

# COMÉDIE.

17

Madame GERTRUDE.

Il faut toujours , toujours se taire :

Vous n'avez point d'humanité.

Madame FURET.

Nous ferons éclater l'affaire ;

Vous n'avez point de charité.

Madame GERTRUDE, *à part.*

Il va venir , il est peut-être déjà venu. Quel embarras !

Madame FURET.

Allons, allons, ranimez votre zèle ; on a amené ici tantôt devant Monsieur Dupré , Juge de la prévôté, le jeune homme & la jeune fille ; on dit qu'elle est du lieu. Courons nous informer....

Madame GERTRUDE.

Eh ! que vous importe ? ce n'est pas votre fille.

Madame FURET.

Ma fille ! non , Dieu merci ; je n'ai pas attendu qu'elle eût l'âge de raison pour la mettre en lieu sûr ; elle est élevée avec la plus grande sévérité ; il y a douze ans que je ne l'ai vue, mais je sçais qu'elle est bien.

Madame GERTRUDE.

Ce n'est pas ma fille non plus , je prends soin moi-même d'Isabelle, ainsi ... bon soir, Madame.

Madame FURET.

Comment ! bon soir....

Madame GERTRUDE.

Je ne m'inquiète que de ce qui me regarde.

Madame FURET.

Mais , depuis quelque tems, vous êtes bien indulgente , & si je ne vous connoissois pas, j'aurois

B

## 18 ISABELLE ET GERTRUDE,

des soupçons. Des femmes vertueuses comme nous ne sont jamais indulgentes , à moins qu'elles n'aient besoin d'indulgence pour elles-mêmes ; vous m'entendez ?

Madame GERTRUDE, *à part.*

Voilà une dangereuse créature ! (*Haut.*) & moi , si je ne vous connoissois pas , je croirois que vous n'êtes à l'affût des défauts d'autrui que pour trouver des excuses à vos propres foiblesses , mais à Dieu ne plaîse.

Madame FURET.

Je n'ai rien à me reprocher.

Madame GERTRUDE.

Ni moi non plus.

Madame FURET.

Vous êtes dans de faux principes , ce n'est pas de foi qu'il faut s'occuper ; il faut s'oublier , se sacrifier , pour le bien général. Eh ! tout seroit perverti , s'il n'y avoit pas des ames assez courageuses pour démasquer le vice. C'est par-là que l'on opère de bonnes actions.

Madame GERTRUDE, *à part.*

Je suis sur les épines.

Madame FURET.

Par exemple, Damon, ce jeune libertin ; c'est moi qui l'ai fait deshériter , pour lui ôter les moyens d'être vicieux ; & par mes conseils on a donné tous ses biens à d'honnêtes personnes qui ne cesseront de faire des vœux pour son amendement.

Madame GERTRUDE.

Ah ! quelle horreur !

Madame FURET.

Oui , c'étoit une horreur ; & cette Madame Dou :

cet, qui jouoit la prude, n'ai-je pas découvert qu'elle étoit....

Madame GERTRUDE.

C'en est assez, permettez que je vous quitte.

Madame FURET.

Je ne vous quitterai point que nous ne soyons au fait de l'aventure de la jeune Pensionnaire. Courons de ce pas chez Monsieur Dupré; il ne me cachera rien, car il doit m'épouser.

Madame GERTRUDE.

Vous épouser! (*A part.*) je suis anéantie!

Madame FURET.

D'où vient cette surprise? si vous avez juré de ne jamais vous marier, moi je n'ai juré de rien. Eh! croiez-moi, vous ne feriez peut-être pas si mal de vous remarier, car....

Madame GERTRUDE.

Que voulez-vous dire avec votre car? Une femme prudente ne se marie pas deux fois.

Madame FURET.

Une femme raisonnable se marie quand elle en trouve l'occasion; c'est ce que j'ai bien dessein de faire, quand ce ne seroit que pour corriger des maris. Allons, venez, venez.

Madame GERTRUDE.

Je ne puis. Un étourdissement.... une foiblesse....

Madame FURET.

Une foiblesse! je ne vous abandonne point, je passerai la nuit près de vous.

Madame GERTRUDE.

Cela... cela se passe; allons, je suis prête à vous suivre, puisque vous le voulez: (*A part.*) c'est le moyen de m'en défaire.

B ij

## 20 ISABELLE ET GERTRUDE ;

Madame F U R E T.

Mais non , ne vous risquez point ; c'est peut-être le ferein qui vous incommode. Entrons dans ce Pavillon.

Madame G E R T R U D E.

(*Madame Gertrude retient brusquement Madame Furet qui est prête à monter dans le Pavillon.*)

Eh ! non , non. Je me sens mieux. (*A part.*) Ah ! la maudite femme !

Madame F U R E T.

Que dites-vous ?

Madame G E R T R U D E.

Rien , rien : ma bonne amie , partons.

Madame F U R E T.

Prenons le plus court , passons par la fausse porte de votre jardin.

Madame G E R T R U D E.

Je n'ai garde. (*A part.*) C'est par-là qu'il vient ; elle le rencontreroit peut-être. (*Haut.*) Traversons plutôt la grande rue.

Madame F U R E T.

Pourquoi ?

Madame G E R T R U D E.

C'est que cette porte est voisine du bois. On dit qu'il rôde là toute la nuit des gens mal intentionnés.

Madame F U R E T.

Vous avez raison. J'oubliois de vous dire que l'on a vu plusieurs fois un homme essayer des clefs à cette porte-là.

Madame G E R T R U D E.

O Ciel ! sçait-on qui c'est ?

Madame F U R E T.

Je le sçaurai bientôt , j'ai mes espions : comme je

## COMÉDIE.

21

dois être dans peu la femme de Monsieur Dupré, je lui épargne déjà le soin de veiller sur les Habitans. Remerciez - moi de la peine que je prends pour vous. . . . embrassez-moi donc.

Madame GERTRUDE.

De tout mon cœur. (*A part.*) Ah ! si je pouvois , sans blesser ma conscience !

Madame FURET , *à part.*

Si je pouvois trouver l'occasion de l'humilier ! (*Haut.*) Allez soyez tranquille.

ARIETTE.

Rien n'échape à ma vigilance.

Vous devez calmer votre esprit.

Je sçais tout ce qu'on fait , tout ce qu'on dit ,

Tout ce qu'on pense.

Je pénétre tout les secrets :

J'aurai soin de vos intérêts.

Madame GERTRUDE.

Eh ! non , non ; je vous en dispense.

Madame FURET.

Vous êtes d'une nonchalance. . . .

Mais. . . .

Rien n'échape à ma vigilance , &c.

(*Elles sortent.*)

---

## SCENE IV.

DORLIS, DUPRÉ.

DORLIS.

**M**ON oncle, mon oncle, elles sont parties.

DUPRÉ.

Te voilà encore ?

DORLIS.

Elles sont parties.

B iij



## 22 ISABELLE ET GERTRUDE ;

DUPRÉ.

Elle en aura pour quatre heures avec cette babil-  
larde.

DORLIS.

Tant mieux , tant mieux : nous voilà maîtres de  
la maison ; je pourrai lui parler , n'est-il pas vrai ?

DUPRÉ.

Point du tout : Isabelle est enfermée ; & quand  
elle ne le feroit pas , crois-tu que sa mere.....

DORLIS.

Ah ! quelle cruelle mere !

DUPRÉ.

Elle a raison.

ARIETTE. N<sup>o</sup>. 3.

On ne peut jamais  
Veiller de trop près  
Gentille fillette  
Que l'Amour guette.

Un moment dès qu'on l'abandonne ,  
De petits Séducteurs un nombre l'environne ;  
Leur essain à l'entour bourdonne.

Ils n'attendent que l'instant  
De surprendre un cœur innocent :  
On les voit mépriser un bien qu'elle regrette ,  
Quand ils sont satisfaits.

Ainsi je répète  
Qu'on ne peut jamais  
Veiller de trop près  
Gentille fillette  
Que l'Amour guette.

DORLIS.

Avec votre permission , mon cher oncle , que je  
vaye s'il ne me sera pas possible de lui dire un mot.

DUPRÉ.

Ecoute : nous nous brouillerons très-sérieusement ,  
si tu ne te retires.



# COMÉDIE.

23

DORLIS.

Non, mon cher oncle, nous ne nous brouillerons pas, vous êtes trop prudent pour cela. Si j'aime Isabelle, vous aimez Madame Gertrude; & comme vous avez fort bien dit tantôt, nos intérêts sont communs; vous avez mon secret, j'ai le vôtre.

DUPRÉ.

Ne fais donc point d'éclat.

DORLIS.

Non, non. Quand il faudra m'en aller, je m'en irai tout doucement: je n'ai fait que pousser la porte.

*(Dorlis se retire dès qu'il entend Madame Gertrude.)*

---

## SCENE V.

DUPRÉ, Madame GERTRUDE.

Madame GERTRUDE.

**A**MBROISE, je vous chasserai, si vous osez encore ouvrir à quelqu'un sans mon ordre.

DUPRÉ.

Ah! ma chere Madame, que vous m'avez donné d'inquiétude!

Madame GERTRUDE.

Laissez-moi, Monsieur.

ARIETTE.

Rompons ensemble.

Tout se rassemble

Pour me troubler,

Pour m'accabler.

Je suis à plaindre,

J'ai tout à craindre.

Biv

24 ISABELLE ET GERTRUDE,

Mais je vous vois  
Pour la dernière fois.  
Rompons ensemble, &c.

DUPRÉ.

Mais quel malheur imprévu  
A donc pu

Allarmer, effrayer votre vertu ?

Madame GERTRUDE.

Ah ! que les gens  
Sont bien méchants !  
Je n'ai point cru  
Le siècle si corrompu.

DUPRÉ.

Mais quel malheur imprévu  
Peut si fort allarmer votre vertu ?

Madame GERTRUDE.

En vain j'ai donc prétendu  
Mériter, remporter le prix de la vertu.

DORLIS, *dans l'éloignement.*

La bonne occasion ! Tentons fortune pendant  
qu'ils sont là.

DUPRÉ.

Que je sçache du moins....

Madame GERTRUDE.

Laissez-moi, vous dis-je ; vous n'êtes plus digne  
de mon estime.

DUPRÉ.

Qu'avez-vous à me reprocher ?

Madame GERTRUDE.

Rien, Monsieur.

DUPRÉ.

Mais encore ?

Madame GERTRUDE.

Eh ! bien, tout, Monsieur, tout. Allez trouver

COMÉDIE. 25

Madame Furet ; elle est chez vous , elle vous attend.

DUPRÉ.

Madame Furet !

Madame GERTRUDE.

Après tout , que m'importe ? Vous êtes votre maître. Epousez-la, Monsieur , épousez-la.

DUPRÉ.

Le Ciel m'en garde !

Madame GERTRUDE.

Ne lui avez-vous pas promis ?

DUPRÉ.

Rien. C'est un projet qu'elle s'est formé & que j'ai feint d'approuver pour lui donner le change, & l'empêcher de soupçonner notre liaison innocente.

Madame GERTRUDE.

L'intention seroit pardonnable : *(en s'adoucissant.)*  
me dites vous vrai ?

DUPRÉ.

Je vous le proteste.

Madame GERTRUDE

Vous me rassurez pour vous ; mais je ne suis pas tranquille pour moi-même. Cette femme épie nos actions.

DUPRÉ.

N'appréhendez rien.

Madame GERTRUDE.

ARIETTE.

Femme curieuse,  
Femme envieuse,  
Aigre, bigote,  
Cagote ;

## 26 ISABELLE ET GERTRUDE,

Oh! c'est, en vérité,  
Trois fléaux pour l'Humanité.

Agissante  
Par oisiveté;  
Médisante  
Par vanité;  
Méchante  
Par charité.

Oh! c'est, en vérité:  
Trois fléaux pour l'Humanité.

DUPRÉ.

Bon! bon! ma prudence mettroit en défaut cent  
Cerberes comme Madame Furet.

Madame GERTRUDE.

Je suis dans une agitation qui m'ôte la force de  
me soutenir.

DUPRÉ.

Venez vous reposer dans votre Pavillon.  
(Elle monte dans son Pavillon ; Dupré lui donne un  
siège, elle s'assied, ôte sa coëffe nonchalamment &  
souponne. Dupré prend la lumière qu'il avoit cachée,  
la remet sur la table, avance une chaise pour lui,  
& se place à côté de Madame Gertrude.)

---

## SCENE VI.

DORLIS, *seul.*

**J**E cherche en vain. De ce côté je ne vois que  
des murs. Ne nous rebutons point ; voyons en-  
core par ici,

## SCENE VII.

Madame GERTRUDE, DUPRÉ.

Madame GERTRUDE.

**E**T sincèrement vous n'avez point d'idées du mariage?

DUPRÉ.

Mais, Madame, je vous avouerai que j'en ai quelquefois; assez souvent.

Madame GERTRUDE.

Qui peut vous inspirer ces idées?

DUPRÉ.

Si c'étoit vous, Madame.

Madame GERTRUDE.

Et vous prétendriez..... vous n'y songez pas. Si vous m'épousiez.... vous auriez des volontés. Je n'en aurois plus; l'hymen engage, & je ne serois plus digne de la perfection où j'aspire.

DUPRÉ.

En seriez-vous moins heureuse?

Madame GERTRUDE.

Eh! que diroient de moi nos femmes de bien qui n'épargnent personne?

DUPRÉ.

Tout ce qu'elles voudroient.

## 28 ISABELLE ET GERTRUDE,

### ARIETTE.

Sans soucis , vivre pour soi ,  
Jouer de soi-même ,  
Faire du tems un bon emploi ,  
Être heureux : voilà ma loi ;  
C'est un bon système.  
Qu'importe ce qu'on dit de moi ,  
Qu'importe ce qu'on dit de moi ,  
Quand du tems je fais bon emploi ,  
Et quand je jouis de moi-même ?

Que sottise  
Dévotion ,  
Bigotie ,  
Jabotage ,  
Médiosité ,  
Mépris ,  
S'écarter  
En aigreur ;  
Jamais je n'écoute  
Sa vaine clameur.  
Tranquille , je goûte  
Le repos du cœur.  
Jouer de soi-même ,  
Voilà le système  
Qui fait mon bonheur.  
Oui , c'est le système  
Qui fait le bonheur ,  
Qui fait le bonheur.

Madame GERTRUDE.

Je vous croyois une ame plus dégagée. . . .

COMÉDIE. 29  
DUPRÉ.

Vous me faites bien de l'honneur, Madame :  
mais....

ARIETTE. N<sup>o</sup>. 5.

En vous voyant, il ne m'est pas possible  
De résister à l'attrait du plaisir;  
Si la Nature a fait mon cœur sensible,  
Est-ce de moi que dépend un desir?  
Un mot flatteur qui sort de votre bouche;  
Un doux regard de ces yeux séduisants,  
Et cette main, cette main que je touche...:

*(Madame Gertrude, après s'être laissée  
toucher la main, la retire.)*

Ah ! tout en vous doit excuser les siens:

Madame GERTRUDE.

Monsieur Dupré, il est dangereux de raisonner  
sur ces sortes de matières ; laissons cela.

DUPRÉ.

Et vous-même, Madame, êtes-vous exempte des  
impressions ? ...

Madame GERTRUDE.

Moi !

DUPRÉ.

Vous respirez le parfum d'une rose,  
Et des oiseaux le chant sçait vous ravir.  
Sur votre sein cette gaze est moins close  
Quand vous sentez l'haleine du zéphyr.  
Cueillez un fruit, c'est votre goût qu'il flatte:  
Levez les yeux, vous admirez le jour:  
Sur tous les sens vous êtes délicate,  
Et votre cœur se refuse à l'amour !



30 ISABELLE ET GERTRUDE,

Madame GERTRUDE.

Vous me tenez un langage bien étonnant !

DUPRÉ.

Bien naturel , & quand on est aussi aimable que vous . . .

Madame GERTRUDE.

Ah ! à mon âge , on ne l'est plus , on ne l'est plus :

DUPRÉ.

On ne l'est plus ! . . .

Madame GERTRUDE.

Laissons cela. Pour rectifier vos idées , lisez , je vous prie , les remarques que j'ai faites. Si vous ne vous y conformez pas entièrement , nous cesserons de nous voir.

DUPRÉ.

Cesser de nous voir ! ah ! lisons , lisons.

---

S C E N E V I I I .

ISABELLE , Madame GERTRUDE ,  
DUPRÉ.

I S A B E L L E .

A R I E T T E .

**Q**UEL air pur ! le Ciel est tranquille ;  
La paix regne dans cet asyle.

Quel air pur ! le Ciel est tranquille ;

Mais , hélas !

Mon cœur ne l'est pas.

COMÉDIE. 31

Madame GERTRUDE, à Dupré.  
Qu'en dites-vous ?

DUPRÉ.

Tout confirme votre système, & je vois bien qu'il faut que je me corrige. (*Il prend la main de Madame Gertrude.*)

Madame GERTRUDE.

A la bonne heure ; mais que faites-vous donc ?

DUPRÉ.

Rien, rien ; je me corrige.

Madame GERTRUDE.

Vous baisiez ma main, Monsieur !

DUPRÉ.

Point du tout : c'est pour m'accoutumer à triompher de moi-même, & c'est votre ame qui reçoit mon hommage.

Madame GERTRUDE.

Passé pour cela.

ISABELLE.

Ma mere est ici avec quelqu'un !

DUPRÉ.

Et ces yeux si doux, que vous avez la bonté de fixer sur les miens ; ces yeux, où je crois voir la pureté du Ciel, ce n'est pas eux que j'admire ; c'est encore votre ame, c'est cette candeur, cette vertu !

Madame GERTRUDE.

Passé pour cela.

DUPRÉ.

Malgré la douleur de votre veuvage, vous êtes encore. . .

Madame GERTRUDE, en soupirant.

Ne me parlez pas de cela. Mon veuvage ! ah !

32 ISABELLE ET GERTRUDE;

ISABELLE.

Ma mere soupire , elle a du chagrin.

DUPRÉ.

Me trouvez-vous encore si coupable ?

Madame GERTRUDE.

Non ; & puisque vous pensez enfin comme je le desire ; Dupré , mon cher Dupré , vous faites mon bonheur.

ISABELLE.

Ma mere est heureuse ; que je suis contente !

---

SCENE IX.

DORLIS, ISABELLE, Me. GERTRUDE,  
DUPRÉ.

DORLIS.

**T**OUTES mes recherches sont inutiles : mais , c'est elle , c'est elle-même ; quel bonheur ! St , st !  
(*Il tire Isabelle par la robe ; elle fait un cri.*)

ISABELLE.

Ahi ! (*Dorlis s'enfuit.*)

Madame GERTRUDE.

(*A Dupré.*) Disparaissez pour un moment.

(*Dupré se sauve par la fausse porte du Pavillon.*)

SCENE

## SCENE X.

Madame GERTRUDE, ISABELLE.

Madame GERTRUDE.

QUE faites- vous ici , ma fille ?

ISABELLE.

Ma mere, je ne pouvois dormir , je me suis relevée, j'ai trouvé la porte de ma chambre ouverte ; je suis descendue dans le jardin pour prendre le frais.

Madame GERTRUDE.

[à part.] J'ai oublié de la fermer; c'est cette Madame Furet qui en est cause, elle m'a tourné la tête. [ Haut. ] Vous êtes descendue sans ma permission ?

ISABELLE.

Vous n'étiez pas là , ma mere.

Madame GERTRUDE.

Et vous m'écoutiez ?

ISABELLE.

Oui ; ma mere ; j'ai vû de la lumiere dans votre Pavillon , je me suis approchée , je vous ai entendu soupirer ; cela m'a fait de la peine : & puis vous avez dit que vous étiez heureuse ; cela m'a fait plaisir : & puis , comme j'allois m'approcher encore , il m'a semblé que quelqu'un me tiroit par ma robe , & cela m'a fait peur.

Madame GERTRUDE.

Vous êtes une petite visionnaire ; avez-vous vû quelqu'un avec moi ?

34 ISABELLE ET GERTRUDE,  
ISABELLE.

Non , mais on vous parloit.

Madame GERTRUDE.

On me parloit ! & que me disoit-on ?

ISABELLE.

Je n'ai pas compris.

Madame GERTRUDE.

Allez , allez ; remontez à votre chambre.

ISABELLE.

Ah ! ma mere , restons encore un moment : je vous prie de me dire une chose.

Madame GERTRUDE.

Quoi ?

ISABELLE.

Quel est donc ce Dupré qui rend les gens heureux ?  
Est-ce Monsieur Dupré , le Juge de la Prévôté ?

Madame GERTRUDE.

Quelle idée ! l'avez-vous vû ?

ISABELLE.

Non ; mais j'ai cru reconnoître sa voix.

Madame GERTRUDE , *à part.*

Que lui dirai-je ? Heureusement elle est simple , & je lui ferai accroire ce que je voudrai.

ISABELLE.

A quoi pensez-vous donc , ma mere ?

Madame GERTRUDE.

Je songe à l'importance du secret que j'ai à vous révéler ; c'est un mystère que je dois cacher à tout autre. Faites-moi serment. . .

ISABELLE.

Il est tout fait ; la volonté de ma mere est un serment pour moi.

COMÉDIE. 35

Madame GERTRUDE.

La voix que vous avez entendue est celle de Monsieur Dupré, sans être la sienne.

ISABELLE.

Je ne comprends pas.

Madame GERTRUDE.

N'avez vous pas lû le Livre que je vous ai donné ?

ISABELLE.

Ah ! oui ; le Comte de Gabalis qui dit qu'il y a des Sylphes , des Esprits Aëriens , des Intelligences , cela m'a amusée ; mais est-ce que tout cela est vrai ?

Madame GERTRUDE.

Cui, ma fille. Quand on a toujours eû une conduite sans reproche , quand la vertu seule a toujours dirigé nos actions & nos moindres pensées , ô ma chere fille ! notre ame alors s'éleve au dessus d'elle-même ; elle s'épure & devient digne d'un commerce intellectuel avec des Intelligences supérieures à notre être, qui nous consolent dans les amertumes de la vie.

ISABELLE.

Ah ! ma mere , j'ai grand besoin aussi de consolation.

Madame GERTRUDE.

Vous ! eh ! que vous manque-t-il ?

ISABELLE.

Rien.

Madame GERTRUDE.

Desirez-vous quelque chose ?

ISABELLE.

Je crois que oui.

Madame GERTRUDE.

Quoi ?



# 36 ISABELLE ET GERTRUDE,

ISABELLE.

Je n'en sçais rien , mais...

A R I E T T E.

Un secret ennui me dévore ,

Quand je m'abandonne au sommeil ;

Et le matin, à mon réveil ,

Je suis plus inquiète encore.

Je ne sçais d'où vient ma langueur ;

Mais je soupire ,

Mais je désire.

Si rien ne satisfait mon cœur ,

Maman , Maman , quel est donc le bonheur ?

Madame GERTRUDE.

Ma fille , éloignez ces idées ; ce sont des pièges des mauvais Génies.

ISABELLE.

Des mauvais Génies ! vous me faites trembler. Il est bien mieux de s'entretenir , comme vous , avec des Sylphes , des Esprits purs ; mais je n'imagine pas comment des Esprits parlent.

Madame GERTRUDE.

Ils empruntent les organes des hommes , & nous apparoissent ordinairement sous une figure qui nous est familiere , comme celle d'un parent, d'un ami.

ISABELLE.

Comme celle de Monsieur Dupré ?

Madame GERTRUDE.

Oui , oui.



# COMÉDIE.

37

ISABELLE.

Et que dit Monsieur Dupré, quand on lui prend sa figure ?

Madame GERTRUDE.

Il n'en sçait rien, ce n'est qu'une apparence.

ISABELLE.

Mais vous m'avez dit que l'on devoit fuir jusqu'à l'apparence des hommes ; & cette apparence...

Madame GERTRUDE.

Il n'y a rien à craindre quand on est sage.

ISABELLE.

Ah ! ma bonne maman, que vous me faites aimer la vertu ! Mais si je suis bien sage, bien sage, aurai-je aussi une Intelligence ?

Madame GERTRUDE.

Je l'espère, & pour vous faire parvenir à l'état de perfection que mérite un si rare avantage, vous irez demain au Couvent. Qui ; c'est-là, ma chère enfant, que l'on trouve un abri sûr contre le souffle empoisonné d'un monde dangereux.

ARIETTE notée, N<sup>o</sup>. 6.

Comme une rose,

La naïve pudeur,

Quand on l'expose,

Perd bientôt sa fraîcheur.

Ah ! pour flétrir l'éclat d'une si rare fleur,

Il faut si peu de chose !

Conserve donc l'honneur

Comme une rose.

## 38 ISABELLE ET GERTRUDE,

ISABELLE.

Mais au Couvent, il y a donc aussi des Esprits Aériens qui font le bonheur des filles ?

Madame GERTRUDE.

Oui.

ISABELLE.

Et comment cela donc ?

Madame GERTRUDE.

Ils apparoissent en songe.

ISABELLE.

Il faudra donc que je dorme toujours ? mais vous ne dormiez pas vous, quand, tout-à-l'heure...

Madame GERTRUDE.

Laissons cela, ma fille. Il est tems de vous retirer.

ISABELLE.

J'ai encore une chose à vous demander ; pour-quoi ne voulez-vous pas que l'on sçache le bonheur que vous avez ? Cela exciteroit les ames à la vertu.

Madame GERTRUDE.

Non. Je ne ferois qu'exciter l'envie, & comme tout le monde n'est point digne de la faveur que je reçois, je dois en faire un mystere pour n'humilier personne.

ISABELLE.

Ah ! que c'est bien dit, maman ! je vais méditer là-dessus jusqu'à demain.

Madame GERTRUDE.

C'est fort bien ; mais laissez-moi, j'ai encore quelques lectures à faire.

# COMÉDIE

39

ISABELLE.

Vous veillez toujours trop tard , votre santé m'inquiète ; retirons-nous ensemble.

Madame GERTRUDE.

Soit. [ *à part.* ] Que je me reproche d'être obligée de tromper ma fille ! je prends mon parti ; je vais congédier pour jamais Dupré. L'éducation d'une fille doit être plus chère que tout.

ISABELLE.

Mais, qu'est-ce que vous avez donc ? vous parlez toujours toute seule.

Madame GERTRUDE.

Paix ! je n'ai pas encore fait ma ronde , je vais voir si tout est bien fermé ; attendez-moi là , & ne quittez point que je ne vous appelle , ou que je ne revienne vous chercher.

---

## SCENE XI.

ISABELLE , DORLIS.

ISABELLE.

( *Isabelle réfléchit ; & pendant cetems , Dorlis paroît & suit des yeux Madame Gertrude ; ensuite il revient & se cache derrière un arbre.* )

**H**ÉLAS ! que n'ai-je assez de vertu pour mériter comme ma mère ! .... Je me perds dans mes réflexions.

DORLIS.

Elle se promène dans le fond du jardin ! profitons de l'occasion.

Civ

40 ISABELLE ET GERTRUDE,

A R I E T T E.

Isabelle , Isabelle !

I S A B E L L E.

Qui m'appelle ? qui m'appelle ?

D O R L I S.

O ma chere Isabelle !

Ne craignez rien d'un cœur fidele.

I S A B E L L E.

Que ces accens me semblent doux !

D O R L I S.

Ne craignez rien d'un cœur fidele ,

Il ne respire ,

Il ne soupire

Que pour vous.

I S A B E L L E , *à part.*

Flatteuse espérance !

( *Haut.* ) Offrez-vous à mes yeux.

D O R L I S , *paroiſſant.*

Momens délicieux !

I S A B E L L E , *étonnée.*

C'est Dorlis ou son apparence.

Je ne ſçais ſi c'est une erreur ;

Mais ces traits ſont chers à mon cœur.

D O R L I S.

Approuvez ma ſincere ardeur ;

Ces inſtans ſont chers à mon cœur.

I S A B E L L E ,

Je ſuis toute tremblante.

DORLIS.

Rassurez vous, l'amour qui m'anime....

ISABELLE.

L'amour qui vous anime ! . L'amour , est- ce une Intelligence ? Ne me trompez point.

DORLIS.

Moi vous tromper ! ô Ciel ! Oui , c'est l'Intelligence la plus pure ... Oui , c'est l'Amour lui-même qui remplit mon cœur , qui pénètre mes sens , qui entraîne vers vous toutes mes pensées , tous mes desirs , & qui s'empare enfin pour vous seule de toutes les facultés de mon ame.

ISABELLE , *à part.*

C'en est une , c'en est une ; je n'en puis plus douter , [ *Haut.* ] & c'est pour moi , pour moi seule .... que je suis heureuse !

DORLIS.

Heureuse ! je suis donc bien plus heureux moi-même. Permettez qu'à vos genoux....

ISABELLE.

Arrêtez , vous me confondez ; c'est moi qui dois vous remercier de la bonté que vous avez de m'aimer. Suis-je donc assez sage , assez vertueuse , pour....

DORLIS.

Assez sage , assez vertueuse , que trop peut-être.... Mais non , l'innocence impose , réprime l'audace .... Et qui seroit capable .... Ma chere Isabelle , conservez toujours ces précieuses qualités qui vous rendent aussi respectable que votre beauté vous rend digne de nos hommages.

ISABELLE.

Ma beauté , c'est peu de chose ; ma vertu , [ *en sou-*

## 42 ISABELLE ET GERTRUDE,

*pirant.*] c'est tout ; & j'ai bien dessein de la conserver aussi toujours, puisqu'elle vous plaît tant ; cependant , j'ai des scrupules.

DORLIS.

Quoi ?

ISABELLE.

Ma mere m'a dit qu'il ne falloit point avoir d'idées terrestres. J'en ai eû , j'en ai encore , à ce que je crois : vous en jugerez , car je ne m'y connois pas.

DORLIS, *alarmé.*

Comment ?

ISABELLE.

Mais oui , ce jeune Dorlis dont vous m'offrez les traits... Tenez , je ne l'ai jamais vû sans une certaine émotion. Je n'ai jamais cessé de penser à lui. Ne sont-ce pas là des idées terrestres ?

DORLIS.

Ah !

ISABELLE.

Ne vous fâchez pas ; je vous avoue tout.

DORLIS.

Me fâcher ! Au contraire , vous me comblez de joie : Dorlis & moi ce n'est qu'un.

ISABELLE.

J'entends : [*à part.*] c'est lui sans être lui, nous y voilà. [*Haut.*] Vous m'avez devinée , vous ne pouviez prendre une forme qui me plût davantage.

DORLIS, *à part.*

Je n'y comprends rien ; mais elle m'enchanté.

ISABELLE.

Vous venez donc pour me consoler dans les amertumes de la vie ?



DORLIS.

Vous avez des chagrins ?

ISABELLE.

Je n'en ai plus , je vous vois. A propos , réjouissons-nous , j'entre demain au Couvent ; c'est-là que l'on est plus vertueuse , n'est-ce pas ?

DORLIS, *allarmé.*

Vous allez demain au Couvent !

ISABELLE.

Demain pour toujours ; je ne suis fâchée que d'une chose , c'est de quitter ma mere que j'aime bien ; mais vous ne m'abandonnerez pas dans mes chagrins , votre image me suivra par-tout , vous m'apparoîtrez dans mes songes , ou comme vous voudrez , pourvû que cela n'humilie personne.

DORLIS, *à part.*

Je m'y perds. On abuse de sa crédulité. [*Haut.*] Non , vous n'irez pas au Couvent ; & si vous m'aimez....

ISABELLE,

Si je vous aime ! je ne suis pas ingrate ; maman me gronderoit , si je ne vous aimois pas.

DORLIS.

Vous m'aimez , votre mere approuve...vous irez au Couvent... tout cela se contredit. On vous trompe... & vous consentiriez....

ISABELLE.

Si ma mere le veut , il faut que je lui obéisse , & pour tous les biens du monde , je ne voudrois pas lui déplaire. Me conseilleriez-vous ?....

DORLIS, *après un moment de réflexion.*

Non ; mais vous ne lui désobéirez pas. Je fais des moyens sûrs pour lui faire changer de résolution : vous & moi nous serons unis.



## 44 ISABELLE ET GERTRUDE,

ISABELLE.

Nous le sommes déjà.

DORLIS.

Nous le ferons davantage.

ISABELLE.

Tant mieux ; venez donc la persuader vous-même ; elle fera bien aisé de savoir que vous me faites l'honneur de vous attacher à moi.

DORLIS.

Il n'est pas tems encore ; il me suffit pour le présent de connoître que j'ai le bonheur d'être aimé de vous.

A R I E T T E.

D U O.

ISABELLE.

DORLIS.

Il tient ma main , il la baise , il  
la serre.

Où suis-je ? O ciel ! mon esprit  
enchanté !

Venez , venez. O ma mere ! ma  
mere !

Soyez témoin de ma félicité.  
Je n'ai rien de caché pour  
elle :

C'est mon exemple , mon  
modele.

Ma mere ne veut que mon  
bien.

Eh bien ! eh bien !

Il tient ma main , il la baise , il  
la serre , &c.

Rien n'est égal à cette volupté.

Il n'est pas nécessaire.

Ne troublez point notre félicité.

Je veux aussi le vôtre.

[ Madame Gertrude paroît ; Dorlis se sauve dans le fond du Théâtre pour n'être point vu de Madame Gertrude ; il rencontre Dupré , qui l'emmene en lui disant : ]

Qu'as-tu fait ? nous n'avons plus d'espérance. Suis-moi.

---

## SCENE XII.

Madame GERTRUDE , ISABELLE.

Madame GERTRUDE.  
QU'AVEZ-VOUS , ma chere enfant ?  
ISABELLE.

Ah ! ma mere , permettez que je vous embrasse ;  
Votre fille est digne de vous.

Madame GERTRUDE.

J'en suis bien-aïse , ma fille.

ISABELLE.

Que je vous ai d'obligation d'avoir formé mon cœur à la vertu ! mais votre sage exemple m'a mieux instruite que toutes vos leçons , que tous vos conseils.

Madame GERTRUDE.

Vous m'enchantez : mais quelle agitation !...

ISABELLE.

Je ne me sens pas de joie. Oh ! pour le coup , vous n'aurez plus rien à me reprocher : vous ne savez pas , ma mere , vous ne savez pas ; j'ai aussi une Intelligence , moi !

Madame GERTRUDE.

Que voulez-vous dire ?

ISABELLE.

L'Amour , l'Amour est une Intelligence ; n'est-il pas vrai ?

46 ISABELLE ET GERTRUDE,

Madame GERTRUDE.

L'Amour, dites-vous ?

ISABELLE.

ARIETTE.

Aimer, sentir, penser, connoître,

Sur-tout aimer ;

C'est prendre un être,

C'est s'animer.

Madame GERTRUDE.

Vous m'épouvantez ; expliquez donc ce mystère.

ISABELLE.

Il est là. Où êtes-vous ? revenez donc, voilà ma mere.

---

S C E N E X I I I.

DUPRÉ, DORLIS, Madame FURET,  
Madame GERTRUDE, ISABELLE.

Madame FURET.

**J**E vous avois bien dit, Madame ; vous avez laissé votre porte ouverte, il est entré un voleur ici ; cherchez, Messieurs, cherchez.

DUPRÉ.

Doucement, Messieurs ; vous devez nous connoître, retirez-vous. (*A Dorlis.*) Reste là toi. (*Dorlis s'arrête au fond du théâtre.*)

Madame FURET.

C'est Monsieur Dupré !

# COMÉDIE.

47

Madame GERTRUDE.

Je suis confondue. (*A Isabelle.*) Allez à votre chambre.

ISABELLE.

J'ai trop peur.

Madame GERTUDE.

Partez.

[*Isabelle, en se retirant, rencontre Dorlis, & s'arrête avec lui au fond du théâtre.*]

DUPRÉ, *a Madame Gertrude.*

Ne craignez rien, Madame.

Madame FURET.

Je ne m'attendois pas à vous trouver ici à pareille heure.

DUPRÉ.

Il est permis de venir voir sa femme.

Madame FURET.

Votre femme?

Madame GERTRUDE.

Votre femme?

DUPRÉ, *à Madame Gertrude.*

Ne dites mot. [*A Madame Furet.*] Oui, ma femme ou peu s'en faut. C'est demain que nous célébrons notre mariage.

Madame GERTRUDE.

Y pensez-vous?

DUPRÉ, *à Madame Gertrude.*

Paix donc! voulez-vous vous perdre de réputation?

Madame FURET.

Je n'en reviens point : n'est-ce pas moi que vous deviez épouser?

DUPRÉ.

Vous étiez dans l'erreur ; c'est Madame.

48 ISABELLE ET GERTRUDE,

Madame F U R E T.

Vous me trompiez donc ?

D U P R É.

Sans doute ; il est-encore permis de tromper ceux qui veulent nous nuire.

Madame F U R E T.

Ah ! traître ! j'étouffe de colere !

D U P R É , à *Madame Gertrude*.

Vous n'avez pas d'autre parti à prendre.

Madame F U R E T.

Et vous , Madame , qui ne vouliez jamais vous remarier ?

Madame G E R T R U D E.

On peut suivre le conseil que vous m'avez donné tantôt ; & , de plus , on se trouve quelquefois obligée par des circonstances...

Madame F U R E T.

Des circonstances ! fort bien ! Je n'oublierai pas le mot. Vous donnez un exemple bien édifiant à votre fille ! la voilà avec un jeune homme.

D U P R É.

Il n'y a rien d'étonnant. [ *A Dorlis & à Isabelle.* ]  
Approchez : mon neveu épouse Isabelle.

Madame G E R T R U D E.

Il épouse ma fille ?

D U P R É.

Eh ! oui. [ *Bas à Madame Gertrude,* ] La réputation , l'honneur...

Madame G E R T R U D E.

Oui , Madame , il l'épouse.

D O R L I S , à *Madame Gertrude*.

Ah ! Madame !

DUPRÉ

DUPRÉ.

Paix.

ISABELLE.

Ah ! ma mere ! je serai donc la femme d'une Intelligence ?

Madame GERTRUDE.

Taifez-vous.

Madame FURET.

Je vois là du mystere ; de plus , des circonstances... Tant mieux. Je vengerai l'outrage que l'on me fait. Ah ! quels gens ! quelle conduite ! quelle perversité ! c'est ce qui me console. Je publierai par-tout votre histoire avec des couleurs... laissez-moi faire. C'est une bonne journée. Ceci vaut encore mieux que l'escapade de la petite Pensionnaire.

DUPRÉ.

Eh ! bien , Madame , allez , parlez , publiez ; mais sçachez qu'en éclairant les démarches d'autrui , on s'aveugle bien souvent sur son propre danger. Apprenez que la Pensionnaire enlevée est votre fille , & que son ravisseur est le jeune homme que vous avez fait déshériter si charitablement.

Madame FURET.

O Ciel ! ma fille ! Le jeune homme ! [ *elle sort.* ]SCENE XIV. & *derniere.*DUPRÉ, Madame GERTRUDE,  
ISABELLE.

DUPRÉ, à Madame Gertrude.

**E**T vous , Madame , croyez que le vrai bonheur ne dépend pas de l'opinion d'autrui. Quand on n'a  
D



## 50 ISABELLE ET GERTRUDE.

rien à se reprocher, il est en nous-mêmes. C'est une vérité dont j'espère bientôt vous convaincre.

Madame GERTRUDE.

Et c'est demain que doit se faire notre mariage ?

DUPRÉ.

Absolument.

Madame GERTRUDE.

C'en est fait, je me résigne.

ISABELLE.

Je n'entends rien à tout cela ; mais je me résigne aussi comme ma Mere.

Madame GERTRUDE.

Ma fille, j'avois mes raisons pour vous parler tantôt comme j'ai fait ; c'étoit pour vous éprouver. Vous n'irez pas au Couvent. Vous épousez Dorlis, le neveu de Monsieur.

DUPRÉ.

Qui n'est point une Intelligence.

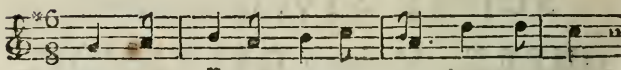
DORLIS.

Non ; mais qui vaut mieux. On vous expliquera tout cela.

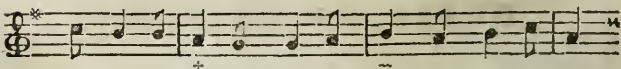
---

## V A U D E V I L L E.

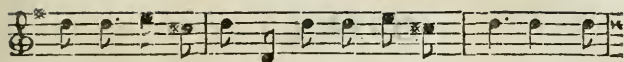
DUPRÉ.



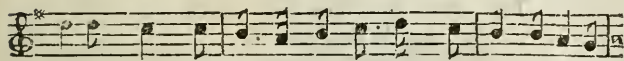
Pour nous est fait le plai - sir ; Tout en - fin



nous en as - su - re, Rien de trop ; sçavoir jou - ir :



C'est vo-lup-té pu-re : Il faut la fai - fir. Que l'on

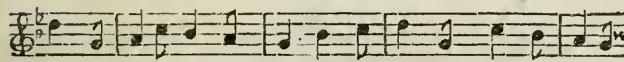


gronde, Que l'on fronde ; Le bonheur vous en conso-le-

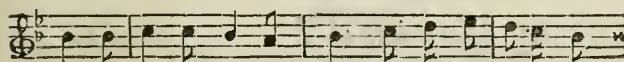


ra. Rendez-vous au monde ; Le bonheur vous fi - xe - ra.

*Mineur. GERTRUDE.*



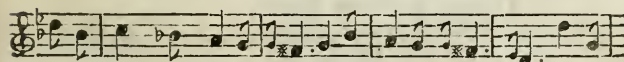
POUR goûter le vrai bonheur, Je sens bien qu'il faut qu'on aime.



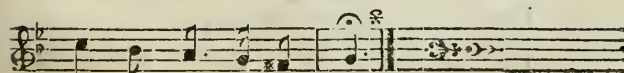
Du-pré fait par-ler mon cœur, Et mon sy-stème N'é-



toit qu'une erreur. Que l'on gronde, Que l'on fronde ; l'Amour



à ses loix nous soumettra. Ainsi va le mon-de, Et tou-



jours de même il i - ra.

52 ISABELLE ET GERTRUDE.

D O R L I S.

LA beauté doit nous charmer :  
C'est la loi de la Nature.  
Nos cœurs sont faits pour aimer.  
En vain la censure  
Prétend nous blâmer.  
Qu'elle gronde,  
Qu'elle fronde,  
On aime, & toujours on aimera.  
Ainsi va le monde,  
Et toujours de même il ira.

I S A B E L L E.

J'AVOIS toujours ignoré  
Ce plaisir qu'enfin j'éprouve.  
Vous aimez Monsieur Dupré,  
Moi, Maman, je trouve  
Dorlis à mon gré.  
Que l'on gronde,  
Que l'on fronde,  
Je sens que toujours il me plaira ;  
Et devant le monde  
Votre exemple m'excusera.

Madame GERTRUDE, *au Public.*

NOTRE ouvrage est imparfait :  
J'appréhende la critique.  
Comme la bonne Furet,  
Un Censeur caustique  
Condamné tout net.  
Qu'il nous gronde,  
Qu'il nous fronde,  
Notre pauvre Auteur s'affligera.  
Mais s'il vient du monde,  
Ce bonheur le consolera.

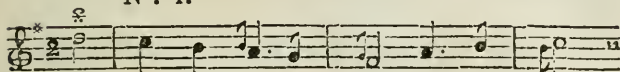
*FIN DU VAUDEVILLE.*



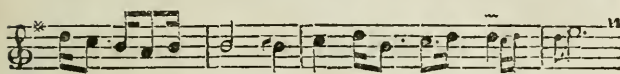
## A I R S

*D'ISABELLE ET GERTRUDE.*

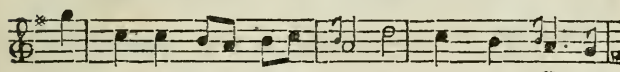
N<sup>o</sup>. 1.



O Nuit, char-man-te nuit ! fois pro - pice



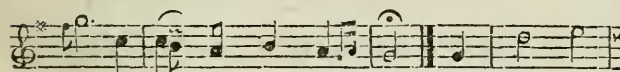
à l'A - mour ; Et tu se - ras pour moi



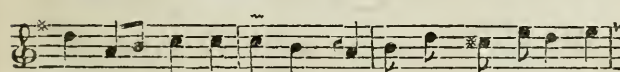
plus bel-le qu'un beau jour. O nuit, charman-te



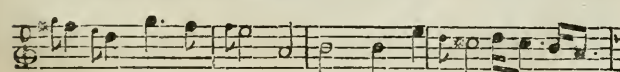
nuit ! fois propice à l'Amour ; Et tu se - ras pour



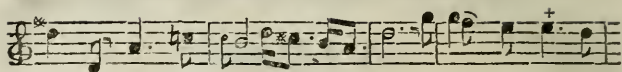
moi plus bel - le qu'un beau jour. Dor - mez, dor-



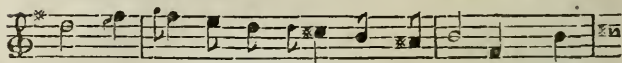
mez, Cœurs in - sen - si - bles , Et lais - sez - nous jouir des



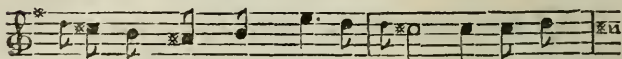
plus heureux momens. O nuit ! sous tes ombres pai -



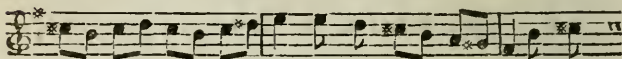
sibles, Af - fou - pis les ja - lous, E-veil-le les A -



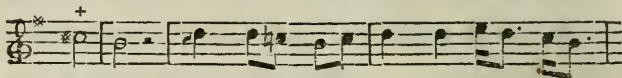
mans. At-tire en ce lieu fo - li - tai - re L'Ob -



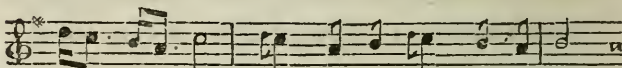
jet de mes plus chers de - sirs; Ca-che l'A -



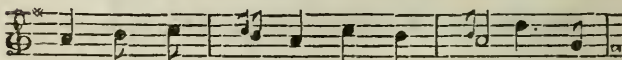
mour & ses plai-sirs Sous le voile épais du myf -



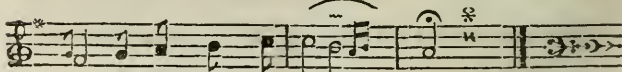
te - re. Mon cœur lan - guit sans ef - pé -



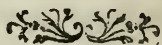
ran - ce. Quels maux on éprouve en aimant!

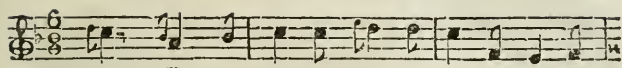


Mais je pré - fe - re mon tour - ment Au né -



ant de l'in - dif - fé - ren - ce. O nuit! &c.

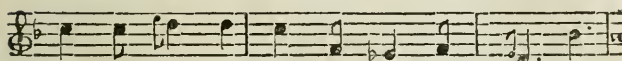


N<sup>o</sup>. 2.

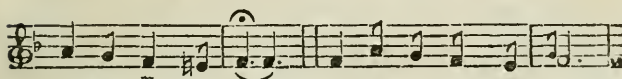
OUI, oui, le fard de la beauté Est la dé -



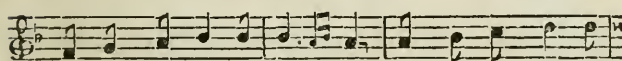
cence & la sim - pli - ci - té; Oui, oui, le



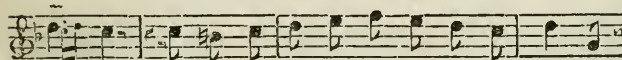
fard de la beau-té Est la dé - cence &



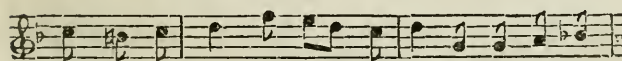
la sim - pli - ci - té. L'art est de ca - cher l'art,



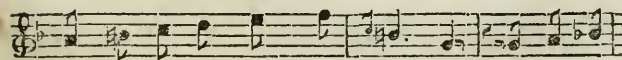
C'est le moy-en de plai - re, C'est le point né-ces-



fai - re ; Il faut la voir cet-te Dame Ger-tru-de,

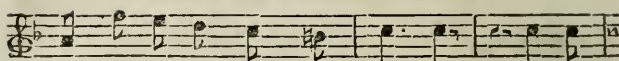


C'est un mi - roir Pour u - ne Pru-de. Il faut la

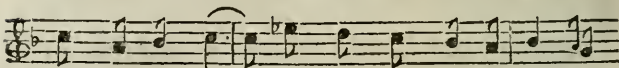


voir, A-vec son grand mouchoir, Noir; Il faut la

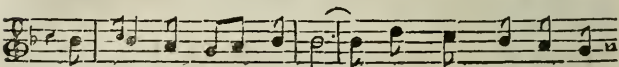




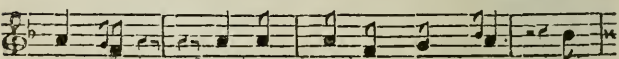
voir, Avec son grand mouchoir, Noir. Il se



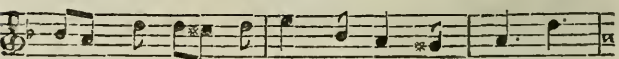
plisse ou s'é-tend sous ses mains ver-tu-eu-ses,



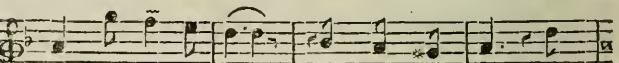
S'a-juf-te, s'ar-rondit, prend des formes heu-



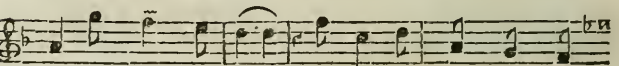
reu-ses, Et mé-na-ge des jours, des



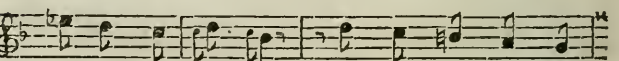
jours de vo-lup-té, Par-ci, par-là, dont



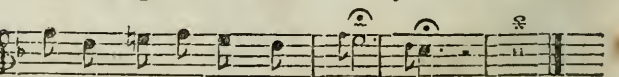
l'œil est enchan-té. Le blanc, le noir, on



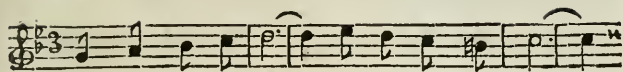
en est en-chan-té. Ain-si l'on voit, dans un



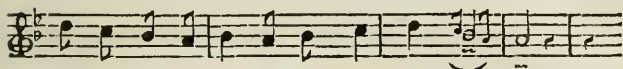
bo-ca-ge som-bre, Les ray-ons du so-



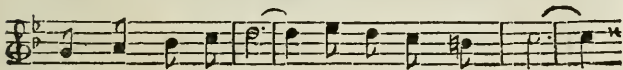
leil se jou-er a-vec l'om-bre. Oui, &c.

N<sup>o</sup>. 3.

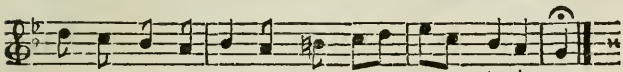
On ne peut jamais Veiller de trop près



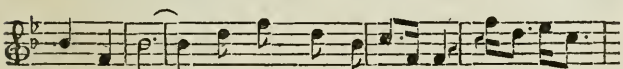
Gen-til-le Fil-let-te Que l'Amour guet-te ;



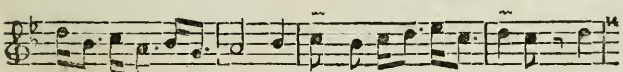
On ne peut jamais Veiller de trop près



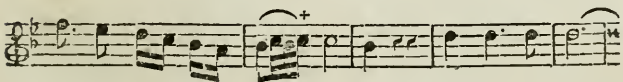
Gen-til-le Fil-let-te Que l'A-mour guet-te.



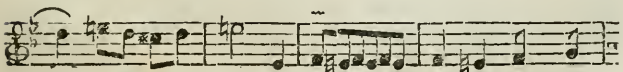
Un instant, dès qu'on l'aban-don-ne, De pe -



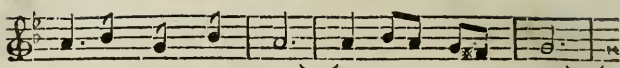
tits fé - ducteurs un nombre l'en-vi - ronne, un



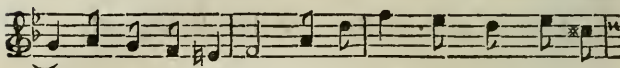
nombre l'en-vi - ron - ne ; Et leur ef-fain



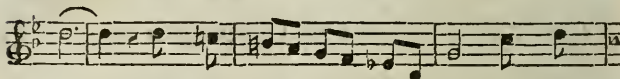
à l'en-tour bour-don - - - ne ; Tous n'at-



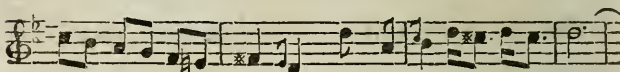
tendent que l'inf - tant De sur - prendre



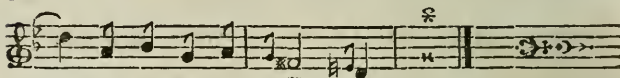
un cœur in - nocent , De surprendre un cœur inno -



cent. On les voit mé - pri - fer un bien

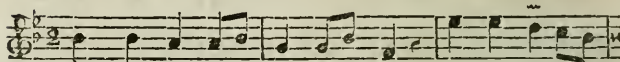


qu'el - le re - gret - te, Quand ils sont fa - tis - faits ;

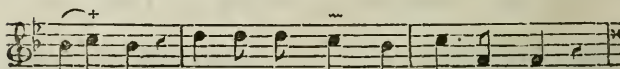


Ain - si je le re - pé - te : On ne peut , &c.

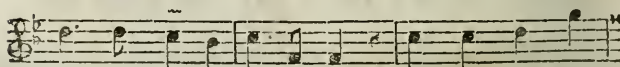
N<sup>o</sup>. 4.



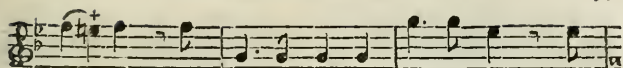
SANS sou - ci vi - vre pour foi , Jou - ir de foi -



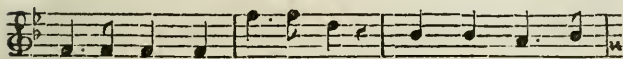
mê - me ; Fai - re du tems un bon em - ploi ;



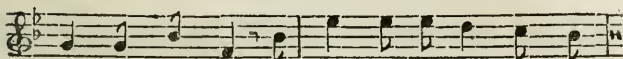
Etre heureux , voilà ma loi ; C'est un bon sys -



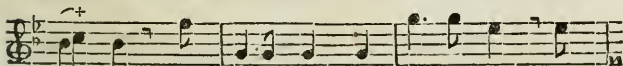
tê - me. Qu'impor - te ce qu'on dit de moi , Qu'im-



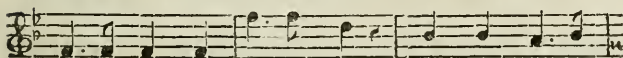
por - te ce qu'on dit de moi , Quand du tems je



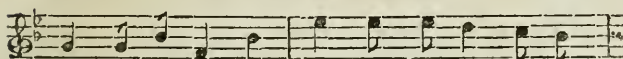
fais bon em-ploi, Et quand je jou - is de moi -



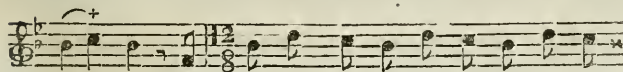
mê - me ? Qu'importe ce qu'on dit de moi, Qu'im-



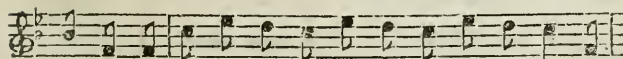
por - te ce qu'on dit de moi , Quand du tems je



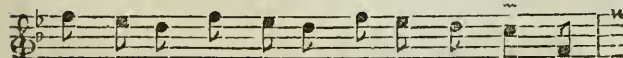
fais bon emploi, Et quand je jou - is de moi -



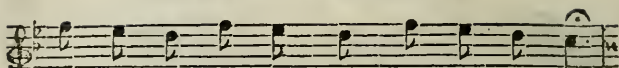
mê - me ? Que fot - te Ca-go - te, Bi-go - te, Ja -



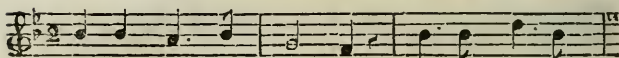
bo - te, Mé-di-fe, Mé-pri-fe, S'épuise en aigreur ; Ja -



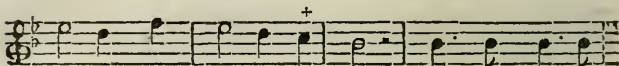
mais je n'é - cou - te Sa vai-ne clameur. Tran -



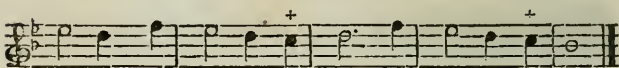
quil - le je goû - te Le re - pos du cœur.



Jou - ir de foi - mê - me, Voi - là le fyt -

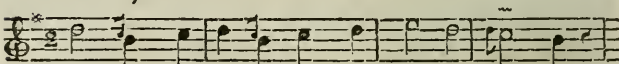


tê - me Qui fait le bonheur: Oui, c'est le fyt -

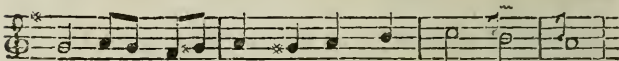


tê - me Qui fait le bonheur, Qui fait le bonheur.

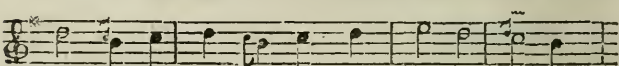
N<sup>o</sup>. 5.



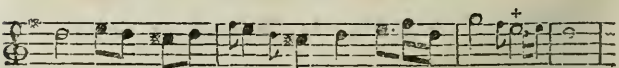
EN vous voyant il ne m'est pas pos - si - ble



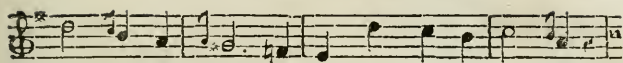
De ré - sis - ter à l'at - trait du plai - sir;



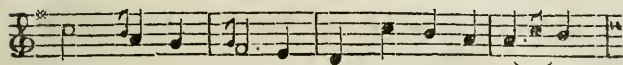
Si la Na - ture a fait mon cœur sen - si - ble,



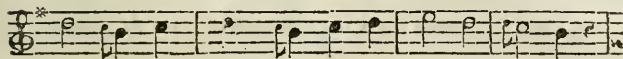
Est - ce de moi que dé - pend un de - sir?



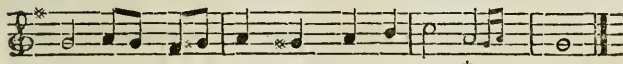
Un mot flat - teur qui sort de vo - tre bou - che ,



Un doux re - gard de ces yeux sé - dui - fans ,

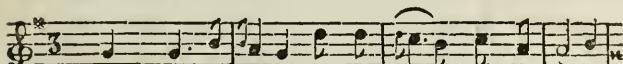


Et cet - te main , cet - te main que je tou - che ,

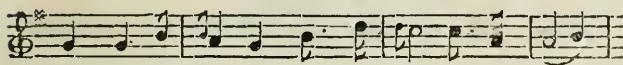


Ah ! tout en vous doit ex - cu - ser les sens.

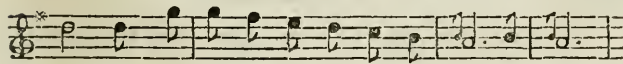
N<sup>o</sup>. 6.



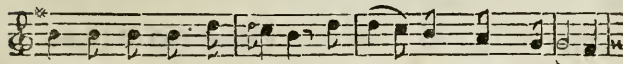
COMME u - ne Rose , La na - ï - ve pu - deur ,



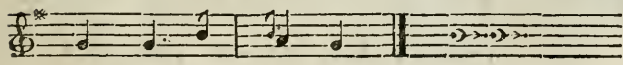
Quand on l'ex - po - se , Perd bientôt sa fraî - cheur .



Ah ! pour ter - nir l'éclat d'u - ne si ra - re fleur ,

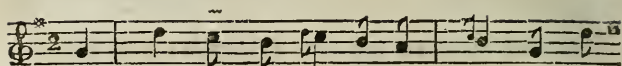


Il faut si peu de chose ! Con - ser - vez - donc l'honneur

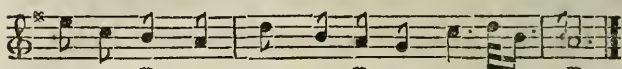


Comme u - ne Ro - se.

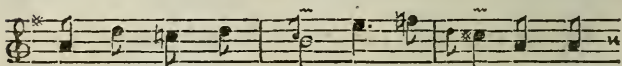


N<sup>o</sup>. 7.

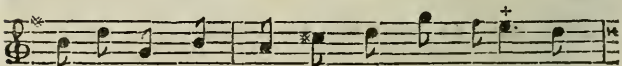
LE Temps, sur ses aî - les ra - pi - des, En-



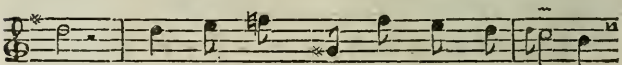
le - ve la beau - té, les Graces, les A - mours.



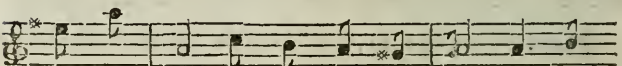
Il est des at - traits plus so - li - des : Les



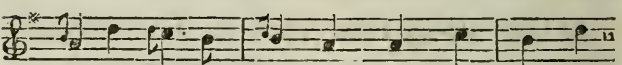
qua - li - tés du cœur doi - vent char - mer tou -



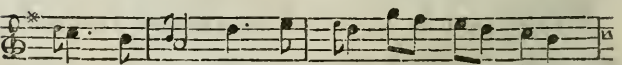
jours. Cet a - van - tage est pré - fé - ra - ble



A l'é - clat qui s'é - va - nou - it ; Le bon -



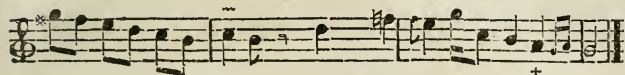
heur est plus du - ra - ble, Quand c'est l'à - me



qui jou - it ; Le bon - heur est plus du -



ra - ble, Quand c'est l'â-me qui jou - it; Le bonheur



est plus du - rable, Quand c'est l'â-me qui jou-it.





LA FÉE URGELE,  
O U  
CE QUI PLAIT AUX DAMES,  
COMÉDIE  
EN QUATRE ACTES,  
MESLÉE D'ARIETTES;

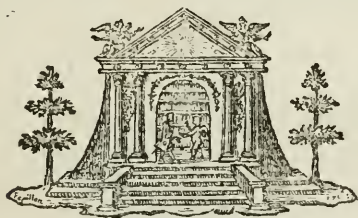
Représentée devant LEURS MAJESTÉS,  
par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi,  
à Fontainebleau, le 26 Octobre 1765.

*Et à Paris le 4 Décembre suivant.*

---

Le Prix est de 30 sols avec la Musique.

---



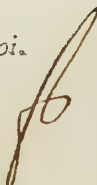
A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au-dessous  
de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

---

M. DCC. LXV.

*Avec Approbation & Privilège du Roi.*



---

Les Paroles sont de MM. \* \* \*

La Musique de M. DUNI, Compositeur de  
Musique & Pensionnaire de feu Son Altesse  
Royal L'INFANT DON PHILIPPE,  
Duc de Parme, &c. &c.



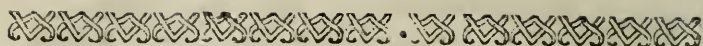
# ÉPITRE

AUX DAMES.

**C**E qui vous plaît, c'est de regner sur nous;  
Vous préférez ce bonheur à tout autre.  
J'en connais un bien plus doux que le vôtre;  
C'est le plaisir de se soumettre à vous.





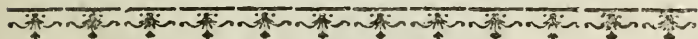


## ACTEURS DE LA PIÈCE.

LA FÉE URGELE, MARTON,	}	La Dlle. la Ruelle.
ROBINETTE, THÉRESE, <i>Bergère</i> , UNE VIEILLE,		
LE CHEVALIER ROBERT,	}	La Dlle. Favart.
LAHIRE, <i>Ecuyer de Robert</i> ,		
LA REINE BERTHE,		La Dlle. Desgland.
DENISE, <i>Villageoise</i> ,	}	La Dlle. Catinon.
L'AVOCATE GÉNÉ- RALE de la Cour d'A- mour,		
VIEILLES CONSEIL- LERES de la Cour d'Amour.		Les Srs. Chanville & Baletti.
L'HUISSIÈRE,		La Dlle. Léonore.
PHILINTHE, <i>Berger</i> ,		Le Sr. Lobreau.
LICIDAS, <i>autre Berger</i> ,		Le Sr. Beaupré.
LISSETTE, <i>Bergère</i> ,		La Dlle. Adélaïde.
LE GRAND VENEUR,		Le Sr. de Hesse.
SEIGNEURS, DAMES & VARLETS de la Suite de la Reine BERTHE.		
PLUSIEURS CONSEILLERES de la Cour d'Amour & de Beauté.		
NYPHES, Suivantes de la Fée URGELE.		
CHEVALIERS ERRANS, amis de ROBERT.		



# LA FÉE URGELE, COMÉDIE.



## ACTE PREMIER.

*Le Théâtre représente un Paysage des plus agréables. On voit  
dans l'éloignement le Palais du Roi DAGOBERT.*

### SCENE PREMIERE.

MARTON, ROBINETTE.

MARTON.

**I**L a pris le sentier qui conduit en ces lieux ;  
Dans un moment, il va s'y rendre.

ROBINETTE.

Il ne peut éviter le charme de vos yeux.  
Quel est votre dessein ?

MARTON.

Eh ! peux-tu t'y méprendre ?  
Robert est l'objet de mes vœux.

A

## LA FÉE URGELE,

ARIETTE.

Non , non , je ne puis me défendre  
D'aimer ce généreux Guerrier.  
Ah ! si son cœur devenait tendre ... !  
A son sort je veux me lier.  
Ne détruis pas mon espérance ,  
Je puis triompher en ce jour.  
Richesse , honneur , grandeur , naissance ,  
Tout disparaît devant l'Amour.

ROBINETTE.

Quoi ! vous pensez à l'épouser ?

MARTON.

J'y pense.

ROBINETTE.

Mais songez-vous à la distance ?....

MARTON.

L'Amour n'en connaît point : non, l'Amour a ses droits.

ROBINETTE.

Madame ....

MARTON.

Observe, le silence ;  
Je pardonne ce mot pour la dernière fois.

COMÉDIE:  
ROBINETTE.

Mais sous cet habit villageois....

MARTON.

J'en aurai plus d'honneur, si j'ai la préférence.  
Ce Chevalier Robert, si fier de ses exploits,  
Je veux le soumettre à mes loix :  
Je prétends plus encor ; éprouver sa constance,  
Le rendre digne de mon choix.  
Employons l'adresse, la ruse :  
Qu'il soupçonne un rival.

ROBINETTE.

Ces détours sont adroits.

MARTON.

Si je fais plus que je ne dois,  
L'Amour me servira d'excuse.

ROBERT, *sans être vu.*

La Hire !

MARTON.

Paix ! j'entends sa voix.

ROBERT.

La Hire !

LA HIRE, *sans être vu.*

Monseigneur.

## SCENE SECONDE.

ROBERT, LA HIRE, MARTON;  
ROBINETTE.

*(Robert paraît sur son cheval dans le fond  
du Théâtre ; il descend , donne sa lance à  
la Hire. )*

ROBERT.

**L**A Hire;  
Attache mon coursier à l'un de ces ormeaux;  
Le charme de ces lieux m'attire ,  
Et la douceur de l'air qu'on y respire  
M'invite à jouir du repos.

MARTON.

Éloignons-nous pour paraître à propos.



## SCENE TROISIEME.

ROBERT *seul.*

ARIETTE.

**L**A noble chose  
Que d'être Chevalier !  
On prend la cause  
De l'Univers entier.  
On ne s'arme que pour la gloire ;  
On répare les torts,  
On n'aspire à la victoire ,  
Que pour venger les *Faibles des Forts.*  
La noble chose , &c.

D'un bras puissant ,  
On soutient l'innocent ;  
On le défend  
Contre un tyran ,  
Un brigand ,  
Fût-ce même un Géant.  
Un cœur  
Plein de valeur ,  
Un cœur  
Qui suit l'honneur ,  
Goûte les fruits  
De ses travaux ,  
Reçoit le prix  
Que mérite un Héros.  
La noble chose , &c.



## SCENE QUATRIEME.

ROBERT, LA HIRE, *avec un colletin de Pelerin, & une gourde à sa ceinture.*

LA HIRE.

**S**IRE Robert, mon bon, mon très - cher maître,  
 Vous reprenez haleine en ce séjour champêtre;  
 Il faut que vous foyez bien las!  
 J'en suis ravi.

ROBERT.

Pourquoi ?

LA HIRE.

C'est que je m'aime :  
 Quand je suis fatigué, si vous ne l'êtes pas,  
 Vous avancez toujours d'une vitesse extrême;  
 Vous prenez le galop, quand je me traîne au pas.  
 C'est vainement que mon dépit éclate;  
 Vous partez le matin, vous arrivez fort tard;  
 Et vous n'avez aucun égard  
 Pour une santé délicate.

ROBERT.

Le pauvre petit fait pitié!

LA HIRE.

Un voyage si long m'a fondu de moitié;  
 Mais cet endroit me plaît, son aspect me délasse.

La belle vue ! on voit à découvert  
Le Palais du Roi Dagobert.

ROBERT.

Quel Prince ! il faut le mettre dans la classe  
Des Rois aimés de leurs Sujets :

De mortels comme lui , la Nature est avare.

En Italie on voit des monumens parfaits ;

Mais un Monarque aimé , que la sagesse pare ;

Est un trésor plus précieux , plus rare :

Son Royaume animé par ses adorateurs ,

Tenant tout son bonheur des vertus d'un seul  
homme ,

Ne porte point envie aux raretés de Rome ;

L'une fixe les yeux , l'autre fixe les cœurs.

LA HIR E.

Grace au Ciel , nous voilà revenus de nos courses.

Il était tems , ayant épuisé les ressources :

Votre armure , votre cheval ,

Vingt écus dans votre valise ,

Voilà tout votre capital ;

Car dans ces maudits tems de crise ;

L'argent ne va jamais qu'aux mains des gens.....

ROBERT.

Tais-toi.

LA HIR E.

Je suis las du service , & je voudrais , ma foi ...

ROBERT.

Peux-tu , dégoûté de la gloire ,

Te détacher du char de la victoire ,

A iv

Et d'un noble Ecuyer abandonner l'emploi ?  
Toi, qui peux être un jour Chevalier comme moi.

## LA HIRE.

Vous voyez tout en beau ; mais fans en faire  
accroire ,  
De ce maudit métier , je vais conter l'histoire.

## ARIETTE.

Toujours par monts & par vaux ,  
Sans un instant de repos ,

Errant ,

Courant

Les aventures ,

Du froid , du chaud

Il faut essuyer les injures ;

Faire des défis ,

Exposer sa vie :

Voilà les profits

De la Chevalerie.

Trouver un Objet friand ,

N'oser baiser que son gant ,

Rien que son gant ;

Sans pain ,

Sans vin ,

Vivre de gloire ;

Passer chaque nuit

Sans lit ,

Et tout le jour sans boire ;

Trouver son bien pris

Et sa douce Amie ;

Voilà les profits

De la Chevalerie.

# COMÉDIE.

9

ROBERT.

Va, j'en crois mes pressentimens ;  
Mon ami la Hire, & j'augure  
Qu'avant qu'il soit très-peu de tems ;  
Il pourra m'arriver quelque heureuse aventure.  
( *D'un ton vif, mais mystérieux* ),  
J'ai déjà vû, dans ce canton,  
Certaine *Bachelette* .... \*

LA HIRE.

Bon !

ROBERT.

Avec un regard tant modeste !  
Tant doux ! son œil est si fripon !  
Sa taille tiendrait là.

LA HIRE.

Son âge ?

ROBERT.

Seize ans.

LA HIRE.

Peste !

Ah ! Monseigneur ....

ROBERT.

Sa jambe fine & lestée ...

LA HIRE.

Ah ! Monseigneur ....

ROBERT.

Un Pied mignon ....

---

\* *Vieux mot pour exprimer une fille en âge d'aimer, & d'environ quinze à seize ans. Dans notre siècle on commence plutôt, & ce terme est à présent hors d'usage.*

# LA FÉE URGELE, LA HIRE.

Fort bien.

ROBERT.

Et des graces naissantes. ...

Elle cueillait des fleurs sur le bord d'un ruisseau ;  
Ses charmes , ses attraits se répètent dans l'eau. ...  
Ses vêtemens légers ... ses tresses voltigeantes....

LA HIRE.

Je vois .... je suis tout ce tableau.

ROBERT.

Je cours pour l'aborder, elle entre en un bocage ;  
Mais se déroband à mes yeux ,  
Elle a laissé dans mon cœur son image.  
Je reste ici pour la revoir.

LA HIRE.

Tant mieux.

Et vous l'aimez déjà ?

ROBERT (*légerement*).

C'est une fantaisie.

LA HIRE.

A-t-elle une compagne ?

ROBERT.

Oui.

LA HIRE.

Jolie ?

# COMÉDIE.

II

ROBERT *indifferemment.*

Oui.

LA HIRE *vivement.*

Jolie !

Ma foi, demeurons en ces lieux.

ROBERT.

C'est mon dessein ; délace mon armure.

LA HIRE.

Asseyez vous sur ce banc de verdure.

---

## SCENE CINQUIEME.

MARTON, ROBINETTE.

*Les Acteurs précédens.*

*Tandis que ROBERT & LA HIRE se retirent d'un côté dans le fond du Théâtre, MARTON & ROBINETTE, s'avancent de l'autre.*

MARTON *ayant devant elle une corbeille remplie de fleurs.*

ARINETTE.

**J**E vends des bouquets,  
De jolis bouquets,  
Ils sont tout frais.

[ *bis.* ]

Hâtez-vous d'en faire usage ;  
Un seul jour les endommage.

Je vends des bouquets , &c.



## LA FÉE URGELE;

C'est l'image  
 D'un Objet charmant ;  
 C'est l'hommage  
 D'un tendre Amant.  
 Hâtez-vous d'en faire usage ;  
 Un seul jour les endommage.

Je vends des bouquets , &c.  
 Si-tôt qu'on voit la fleur nouvelle ;  
 Il faut promptement la cueillir ;  
 Fraîcheur d'amour passe comme elle ;  
 Il n'est qu'un tems pour le plaisir ;  
 Hâtez-vous d'en faire usage.  
 C'est la parure du jeune âge.

Je vends des bouquets, &c.

*Pendant cette Ariette , la Hire délace le  
 Heaume \*, & l'armure de son Maître.*

*Et comme dans cet office , il est obligé de  
 tourner le dos à Marton , il empêche Robert de la  
 remarquer d'abord.*

LA HIRE *en se retournant.*

Ah ! les gentilles pastourelles !

ROBERT *se levant.*

La voilà.

LA HIRE.

Les voilà ?

ROBERT.

Oui vraiment, ce sont elles.

---

\* Armet ou Casque.

ROBINETTE *bas à Marton.*

Il vous a remarquée.

MARTON, *bas à Robinette.*

Oui. (*haut.*) Suis-moi promptement.

ROBINETTE, *haut.*

N'arriveras-tu pas assez-tôt à la Ville ?

Tu ne marchas jamais aussi légèrement,  
Marton.

MARTON.

Je suis une fois plus agile,

Lorsque mon cœur a du contentement.

Tu sçais que j'ai chez nous une affaire pressée ;  
Ce soir, avec Colin, je serai fiancée.

(*Ici Robert marque de l'inquiétude.*)

Quand j'aurai vendu mes œillets,

Je partirai l'instant d'après

Pour regagner notre demeure ;

Je les vendrai moins cher, pour hâter le débit :  
Colin m'attend.

ROBERT, *d'un ton de jalousie.*

Colin !

MARTON.

Colin... Cela suffit ;

Si je puis avancer mon retour d'un quart-d'heure,

N'est-ce pas faire du profit ?

ROBERT, *en s'approchant de Marton.*

(*Haut.*)

Je trouve ce Colin un heureux personnage.

LA HIRE.

Et vous voudriez bien rompre son mariage ?

## LA FÉE URGELE;

ROBERT.

Oui ; je donnerais tout mon bien... ?

MARTON.

Comment ! vous écoutez les filles ?

ROBINETTE.

Ah ! Monsieur, cela n'est pas bien ;  
C'est découvrir les secrets des familles.

ROBERT.

Je voudrais que Marton pût se douter du mien.

LA HIRE.

Sa compagne, Monsieur, n'est pas moins merveilleuse.

Ce petit minois-là n'a pas un seul défaut.

ROBINETTE.

N'approchez pas , je suis peureuse.

LA HIRE.

En ce cas-là , je suis ce qu'il vous faut.

ROBERT.

Qu'elle a d'attraits !

LA HIRE.

La rencontre est heureuse.

MARTON.

Ah ! Robinette , hélas ! je prévois nos malheurs.  
Ces Messieurs avec qui nous avons l'honneur d'être,  
Pourraient bien être des voleurs.

ROBINETTE.

J'en ai peur.

ROBERT.

C'est mal nous connaître.

LA HIRE.

Portez sur nous des jugemens meilleurs :  
Mon maître me ressemble , & c'est un honnête  
homme.

Nous trouvons tous les deux vos charmes en-  
chanteurs ;

Nous nous y connaissons, nous revenons de Rome ;  
Et nous sommes deux Amateurs.

ROBINETTE.

Je ne sçais pas , Monsieur , ce que vous voulez  
dire.

MARTON.

Retirons-nous.

ROBERT.

Demeurez un moment,

LA HIRE.

Permettez que l'on vous admire.

ROBERT.

Parlons un peu de votre Amant :

C'est quelque garçon de village ?

Vous méritez un fort mille fois plus heureux.

MARTON.

Non , Colin remplit tous mes vœux :

Nous sommes pauvres ; mais travailler nous  
soulage ;

Le travail est notre héritage ;

Il nous suffit ; nous jouissons du jour ;

Nous avons l'appétit , le sommeil & l'Amour.

ROBERT.

L'Amour !

## LA FÉE URGELE,

LA HIRE.

L'Amour !

ROBINETTE.

En faut-il d'avantage ?

LA HIRE.

Ce mot est d'un heureux présage.

*( A Robinette. )*

Et vous aimez aussi ?

ROBINETTE.

Non ; mais j'aurai mon tour.

MARTON.

ARIETTE.

Ah ! que l'Amour

Est chose jolie !

Avec l'Amour ,

Toute la vie

Passe comme un jour.

Sur l'épine fleurie ,

Tous les oiseaux d'alentour ;

Dans leur douce mélodie ,

Répètent tour-à-tour :

Ah ! que l'Amour

Est chose jolie ! &amp;c.

Si je dors , il me réveille : *(bis.)*

Attentif à mon bonheur ,

Il vient avec douceur

Me dire à l'oreille :

Ah ! que l'Amour , &amp;c.

ROBERT.

ROBERT.

Vous me faites penser de même ;  
Belle Marton ; il ne faut que vous voir  
Et pour sentir & pour sçavoir  
Qu'on n'est heureux que lorsqu'on aime.

LA HIRE à *Robinette*.

Je vous en dis autant.

MARTON à *Robert*.

Ne nous arrêtez plus.

Colin compte le tems quand je le fais attendre ;  
Quand je ne le vois point, mes momens sont perdus.

ROBERT.

Je veux vous épargner la peine du voyage :  
Je prends tous les bouquets, & c'est votre  
avantage ;

Je vous en promets vingt écus ;  
Pourvû que vous donniez un baiser par-dessus.

MARTON.

Nenni.

ROBERT.

Souffrez....

MARTON.

Non.

ROBERT.

Que je vous embrasse.

LA HIRE.

J'imiterai mon maître.

MARTON.

Oh ! finissez.



LA FÉE URGELE,  
ROBINETTE.

(Après avoir reçu le baiser.)

De grace....

MARTON.

Ah! vous renversez mes œillets,  
Et vous marchez dessus.

ROBERT.

Paix, paix!

MARTON.

ARIETTE.

Ces œillets étaient à ma mere ,  
Et mon panier en était plein ;  
Mais hélas ! comment vais-je faire ?  
Le baiser était à Colin.

( Pendant cette ariette la Fée & Robinette ramassent  
les fleurs & les remettent dans le panier.)

ROBERT.

Je réparerai cette perte.

LAHIRE.

Ah ! Monseigneur , alerte , alerte ;  
Votre cheval s'enfuit par ces guérêts.

ROBERT.

Vîte , vîte courons après.

MARTON.

Mes vingt écus....

ROBERT.

Ma valise ....

MARTON.

Il me quitte !

C'est le plus grand bonheur qui pouvait m'arriver.

Robert ne peut éviter ma poursuite ,  
Et je saurai bientôt le retrouver.

## SCENE SIXIEME.

MARTON, ROBINETTE.

( On entend le Chœur suivant qui se chante  
d'abord derriere le Théâtre. )

## LE CHŒUR.

AH ! que le tems , que le tems est beau !  
Quel plaisir ! quel plaisir pour la chasse à l'oiseau !

MARTON.

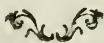
La Reine Berthe en ces lieux vient se rendre :  
J'ai mon projet ; elle pourra m'entendre.

ROBINETTE.

Ah ! le pauvre Robert ! Vous allez l'accuser ?

MARTON.

C'est un moyen pour l'épouser.



## SCENE SEPTIEME.

LA REINE BERTHE *paraît en habit de chasse, l'oïsel sur le poing. Elle est accompagnée de Seigneurs & Dames de sa Cour, de ses Varlets, du Grand Veneur & autres Officiers de sa Fauconnerie.*

## CHŒUR.

AH ! que le tems , que le tems est beau !  
Quel plaisir ! quel plaisir pour la chasse à l'oiseau !

## BERTHE.

## ARIETTE.

A l'ombre de cet Alifier ,  
Écoutez-moi , jeunes Fillettes :  
L'Amour est un franc Épervier ,  
Et vous en êtes  
Les Fauvettes.  
Par vos chants vous l'attirez ,  
Vous préparez  
Vos défaits :  
Il plane , plane dans l'air ;  
Vous endort avec ses aïles ;  
Et plus vite que l'éclair ,  
Vous prend dans ses serres cruelles :

L'Amour est un franc épervier ;  
Gardez-vous de l'oublier :  
Ecoutez moi , jeunes Fillettes ;  
Retenez bien , jeunes Fillettes :  
L'Amour est un franc épervier ,  
Et vous en êtes  
Les Fauvettes.

MARTON.

Noble Princesse , il est trop vrai ;  
Je viens , pour mon malheur , d'en faire un triste  
essai.

ARIETTE.

O Reine , soyez-moi propice ;  
J'arrose vos pieds de mes pleurs.  
Justice , justice , justice !  
Prenez pitié de mes malheurs.

BERTHE.

Levez-vous , mon enfant. (*A part.*) Tout parle  
en sa faveur.

(*Haut.*)

Qui peut causer votre douleur ?

MARTON.

Joyeuse , innocente & tranquille ;  
Je portais des fleurs à la Ville ,  
Quand un Chevalier *déloyal* ,

## 22 LA FÉE URGELE;

Subitement est venu me surprendre,  
D'autant plus dangereux qu'il avait un air tendre;  
Je ressens, à sa vue, un trouble sans égal.

D'abord je songe à me défendre,  
Je veux le fuir, il arrête mes pas;  
Il veut baisser ma main, je ne le permets pas :  
Ma résistance augmente son audace.  
Ses yeux étaient ardents, sans cesser d'être doux;  
En vain je marque du courroux;  
Et malgré moi.....

BERTHE.

Malgré vous ?

MARTON.

Il m'embrasse.

J'ai beau me débattre & crier ;  
Je vois tomber tout ce que j'allais vendre :  
Ce dégât doit faire comprendre  
Que mon honneur m'était plus cher que mon panier.

BERTHE.

Vous ferez bientôt satisfaite ;  
On punira cette témérité :  
Mais dites-vous la vérité ?

MARTON.

Ah ! demandez plutôt à ma sœur Robinette.

ROBINETTE.

J'ai tremblé pour les yeux du pauvre Chevalier.

BERTHE.

En voyant votre sœur en peine,  
Vous deviez la défendre.

ROBINETTE.

Hélas ! ma bonne Reine ,  
N'avait-il pas son Ecuyer ?

BERTHE.]

( *A des gens de sa suite.* )

Cherchez ce Chevalier, & que l'on me l'amene.

LE GRAND VENEUR.

Nous allons obéir à Votre Majesté.

( *A Marton.* )

Quel sentier a-t-il pris ?

MARTON.

Par-là.

LE GRAND VENEUR.

De ce côté ?

( *A des gens de sa suite.* )

Assurez-vous de sa personne :

Partez, courez avec ardeur.

S'il se défend, montrez de la vigueur.

B iv



LA FÉE URGELE.  
MARTON.

Sans lui faire aucun mal.

LE GRAND VENEUR.

( *A Marton.* )

Eh ! vous êtes trop bonne.

( *A sa Suite.* )

Je vais voir , de cette hauteur ;  
Si l'on s'acquitte bien des ordres que je donne.

( *Il sort.* )

( *On reprend le Chœur précédent.* )

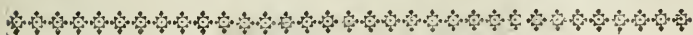
Ah ! que le tems , que le tems est beau !  
Quel plaisir ! quel plaisir pour la chasse à l'oiseau.

*Fin du premier Acte.*





## ACTE SECOND.



*La Décoration est la même.*

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

LA HIRE *seul.*

ARIETTE.

**L**E maudit animal !  
Qu'il m'a donné de mal !  
Cette maligne bête  
S'en va , ta , ta , ta , ta :  
Je crie holà ! holà !  
Petit , petit , arrête , arrête ;  
Il m'attend tout exprès ,  
Et quand je suis tout près ,  
Ce beau cheval d'Espagne  
Hennit , part ta , ta , ta , ta , ta ,  
Holà , holà , holà , la , la .  
Les gens de la campagne ,  
Vieux , jeunes & marmots ,  
Présentent leurs chapeaux ;

Mais par une ruade,  
 Mais par une escapade,  
 Il les campe tous là.  
 Je le saisis, il m'échappe :  
 Un homme noir le rattrappe,  
 Monte dessus, & s'en va,  
 Ta, ta, ta, ta, ta, ta, ta.

Je le suis promptement  
 Voyant son entreprise,  
 Et j'arrive au moment  
 Que, joyeux de sa prise,  
 Il allait prudemment  
 Visiter la valise.  
 Je me saisis du tout heureusement.

---

## SCENE SECONDE.

ROBERT, LA HIRE.

ROBERT.

**A** cet affreux revers aurais-je dû m'attendre ?

LA HIRE.

Il ne s'agit plus de revers.

ROBERT.

Oh ! fatale rencontre !

LA HIRE.

Il ne veut pas m'entendre.

Ah ! Monseigneur....

COMÉDIE.

27

ROBERT.

Quel cœur pervers !

LA HIRE

Monseigneur. . . . le cheval. . . .

ROBERT.

L'aventure est affreuse !

LA HIRE.

Votre cheval. . . .

ROBERT.

Je suis au désespoir.

LA HIRÉ.

Il ne tient qu'à vous de revoir  
Cette monture glorieuse.

ROBERT.

Comment pouvais-je le prévoir ?  
Inhumaine Marton !

LA HIRE.

Cela vous plaît à dire :  
Mais écoutez moi donc.

ROBERT *apercevant la Hire.*

C'est toi , c'est toi , la Hire ?  
Marton est jolie.

LA HIRÉ.

Oui.

ROBERT.

Mais son cœur est cruel.

LA HIRE.

Mais cela n'est pas naturel.

## 28 LA FÉE URGELE,

Une Beauté ne semble naître  
Que pour rendre le monde heureux ;  
Et la Nature , mon cher maître ,  
Ne pouvait rien imaginer de mieux.

ROBERT.

Quand tu sçauras ma funeste aventure.....  
Je vais mourir.

LA HIRE.

Je mourrai donc aussi.  
Je ne suis attaché qu'à vous dans la Nature ,  
Si vous ne viviez plus , je m'ennuierais ici.

ROBERT.

Marton cause ma mort & satisfait sa haine.  
Pour chercher mon coursier , lorsque tu m'as  
quitté,  
Ma malheureuse étoile & me pousse & m'entraîne  
A le chercher par un autre côté ;  
Quand des gardes m'ont arrêté  
Et m'ont conduit devant la Reine.

LA HIRE.

Comment ! devant son Tribunal ?

ROBERT.

Il est tout composé de femmes.

LA HIRE.

Ah ! la chose

Ne tournera donc pas si mal.

Vous pouvez gagner votre cause ;

Le Sexe est indulgent.

R O B E R T.

Mon crime est capital,

Notre valeur ne doit être occupée  
Qu'à protéger la Vertu , la Beauté ;  
C'est à l'ombre de notre épée ,  
Qu'elles trouvent leur sûreté.

Ici le Sexe est respecté ,  
Et lui ravir une faveur légère ,  
Un rien , contre sa volonté ,  
C'est une action téméraire ,  
Que l'on punit avec sévérité.

Marton m'a plû , mon cœur est tendre :  
Je l'avouerai , ses appas m'ont tenté.

L'Amour m'a trop fait entreprendre  
Contre un devoir que l'honneur a dicté ;  
Et devant cette Cour où l'on rend la Justice ,  
Qu'on nomme Cour d'Amour , l'inhumaine

Marton ,

Qui s'est portée accusatrice ,  
M'assigne en réparation.

L A H I R E.

Quel est le châtiment que la sentence porte ?

R O B E R T.

La mort.

L A H I R E.

La mort ! la réprimande est forte !  
C'est votre faute aussi.

R O B E R T.

Comment ?

# LA FÉE URGELE, LA HIRE.

Votre transport  
Était rempli d'un respect pitoyable ;  
Avec timidité vous vous rendiez coupable :  
Il faut , en certains cas , avoir tout-à-fait tort.

ROBERT.

ARIETTE.

Pour un baiser  
Faut-il perdre la vie ?  
Marton est si jolie  
Qu'on devait m'excuser.  
Qu'une Beauté nous plaise ,  
On croit ne s'exposer  
Qu'à mourir d'aise  
Pour un baiser.

Pour un baiser  
Faut-il perdre la vie ?  
Marton est si jolie  
Qu'on devait m'excuser ;  
Pour un baiser.

LA HIRE.

Si l'on vous traite ainsi, que fera-t-on de moi ?

ROBERT.

La mort ne m'a jamais causé le moindre effroi ;  
Je l'ai toujours bravée, en Chevalier fidèle  
A la gloire, à l'Honneur, aux Dames, à mon Roi.  
Par une Sentence cruelle,  
Marton poursuit la perte de mes jours :  
Si du moins je mourais en combattant pour elle,



Je ne gémissais point d'en voir finir le cours.  
Je sens que , malgré moi , je l'aimerai toujours.

LA HIRE.

Vous pouvez prendre un parti salutaire ;  
C'est de vous évader pour vous tirer d'affaire.

ROBERT *fierement.*

Non , non ; je ne sçais point vivre honteusement.  
Ma promesse n'est pas frivole :  
Des fers m'enchaîneraient moins fort que mon  
serment,  
Je suis libre sur ma parole.

LA HIRE.

Oui ; mais vous risquez tout , si vous n'y manquez  
pas.

ROBERT.

Il n'est qu'un seul moyen qui me ferait absoudre ,  
Et me délivrerait de l'Arrêt du trépas :  
C'est une question qu'on me donne à résoudre ,  
Et qui me jette en un grand embarras.

LA HIRE.

Et quelle est-elle ?

ROBERT.

C'est de dire  
Ce qui séduit les femmes en tout tems.

## LA HIRE.

C'est une question pour rire ;  
 Qui peut embarrasser tout au plus des enfans.

## A R I E T T E.

Ce qui séduit les Dames ,  
 Ce qui gagne leurs ames ;  
 C'est un gaillard de bon aloi ;  
 C'est moi.

Mon air d'allegresse  
 A l'art d'empêcher  
 La tristesse  
 D'approcher.

Je brille en chantant la tendresse ;  
 Je plais , j'amuse , j'intéresse ,  
 Et je fais rire la Sageffe ,  
 Quand elle est prête à se fâcher.

Ce qui séduit les Dames ,  
 Ce qui gagne leurs ames ;  
 C'est un Amant de bonne foi ,  
 C'est moi.

## R O B E R T.

Ta joie insulte à ma douleur extrême :  
 Je sens , dans ma position ,  
 Qu'il n'appartient qu'aux femmes mêmes  
 Déclarcir cette question.

## LA HIRE.

Eh ! bien consultez-les

## R O B E R T.

J'en ai consulté mille ,  
 Sans

Sans en être plus avancé.  
L'une détruit ce que l'autre a pensé.  
Elles ont leur secret ; c'est chose difficile  
Que de sçavoir. . . .

## LA HIRE.

Croyez-en mes Arrêts.  
J'ai là-dessus quelque lumière ;  
Je connais leurs goûts à-peu-près,  
Depuis un tems je cours cette carrière :  
Chargez moi de vos intérêts.

( *On entend l'annonce de la Ronde du  
Divertissement.* )

En voilà justement qui m'ont l'air assez drôle ;  
Pour les interroger , saisissons ces instans :  
Elles ne comptent pas jouer ici le rôle  
D'Avocats consultants.

( *On entend encore l'annonce de la Ronde.* )

Voyez, Sire Robert ; des mines si jolies  
Sont les oracles du Destin ;  
Leur pouvoir vient de nos folies.

## ROBERT.

Je vais être plus incertain.

## LA HIRE.

Mais avant de parler à ces Nymphes gentilles ;  
Un moment examinons-les.  
On reconnaît toujours l'esprit des filles  
Dans leurs amusemens secrets.

## SCENE TROISIEME.

LA HIRE, ROBERT, DENISE.

*Entrée de Villageoises galantes qui dansent en rond ;  
sur un air gai & avec la plus grande légèreté.*

LA HIRE à son Maître, après que les  
Villageoises ont dansé quelque tems.

**J**E vais leur parler ; laissez faire.

( Aux Villageoises. )

Beautés que la douceur accompagne toujours ;

Votre pitié nous devient nécessaire ;

Accordez à mon maître un juste & prompt secours ;

Ou bientôt il est mort.

ROBERT.

Hélas ! je désespère !

DENISE.

Que demandez vous ?

LA HIRE.

Excusez ;

C'est un homme perdu si vous le refusez.

DENISE.

Que faut-il faire afin de vous sauver la vie ?

LA HIRE.

Vous le pouvez sans contredit ,

Ce qu'on vous demande est écrit

Sur votre physionomie ;

Vous connaissez les Dames, leur esprit ,

Leur caractère , leur génie ,

Et vous sçavez quel point les flatte & les séduit.

# COMÉDIE.

35

DENISE.

Mais, c'est selon leur fantaisie.

LA HIRE.

Oui, mais il en est un, (ou l'on nous trompe fort,) Sur lequel toutes sont d'accord.

DENISE.

Nous aimer sans l'oser dire,  
Sans prétendre à des faveurs;  
Chérir jusqu'à nos rigueurs,  
Etre heureux de son martyre;  
Respect, Amour, rien par de-là;  
Voilà ce qui nous plaît.

LA HIRE.

Oui-dà?

ROBERT.

Qu'en dis-tu, mon ami la Hire?

LA HIRE *en secouant la tête.*

Ce n'est pas tout à fait cela.

( *Aux Villageoises.* )

Vous pourriez un peu mieux. . . un peu mieux nous instruire.

( *La Danse recommencée, & toutes les Villageoises, sans répondre, passent devant la Hire & Robert. La Hire veut arrêter une des Villageoises qui lui donne un soufflet. Les Villageoises, en se retirant, laissent voir à leur place une petite vieille ratatinée qui s'avance vers ROBERT.* )

LA HIRE.

L'affaire ne prend pas une bonne tournure;  
Mais je vais suivre l'aventure.

( *Il sort.* )

C ij

## SCENE QUATRIEME.

LA VIEILLE, ROBERT.

LA VIEILLE.

**B**EAU Chevalier, quoi ! vous perdez courage !  
Faut-il être plaintif & faible à ce point-là ?  
Cela ne convient pas , vous avez tort , on a.....  
Bien des ressources à votre âge.

ROBERT.

Ma bonne mere , hélas ! si vous sçaviez.....

LA VIEILLE.

Oh ! je sçais tout sans que vous le disiez.

J'aime à sçavoir chaque mystère :

Quand on est vieille , on n'a rien de meilleur à  
faire.

A parler des Amans j'occupe mon loisir ,  
Non pour les censurer , ni leur porter envie ;  
Mais pour semer des fleurs sur l'hyver de ma vie ,  
Et pour le réchauffer aux rayons du plaisir.

ROBERT.

De mon malheureux sort, vous êtes donc instruite ?

LA VIEILLE.

Je n'y pense qu'avec effroi :

Cela peut cependant ne point avoir de suite ;  
Vous le pouvez.

ROBERT.

Comment me soustraire à la loi ?

LA VIEILLE.

Tout dépend de la conduite

Que vous tiendrez avec moi.

ROBERT.

Pouvez-vous soupçonner qu'elle soit équivoque ?

Dissipez mes périls, je vous consacrerai

Tous mes jours que je vous devrai ;

Mon cœur à chaque instant en chérira l'époque.

LA VIEILLE.

Hélas ! je n'en répondrais pas ;

Je ne reconnais plus les hommes.

Ah ! mon enfant, dans le siècle où nous sommes

Les jeunes gens sont bien ingrats !

ARIETTE.

C'est une misère

Que nos jeunes gens !

L'âge dégénère ;

Ah ! le pauvre tems !

Quand j'étais dans ma jeunesse ,

Que les Amans

Étaient charmans !

Qu'ils avaient de politesse !

Ils étaient ardens ,

Pressans.

On n'en voit plus de cette espèce ;

On n'en voit plus de si galans.

Ah ! le pauvre tems !

Chacun disait : ah ! qu'elle est belle !

C iij



## LA FÉE URGELE ;

Et me jurait amour fidele.  
 A présent , eh ! bien , eh ! bien.....  
 On ne me dit plus rien , rien ,  
 Rien.

Il n'est plus d'amour sincere ,  
 Il n'est plus de cœurs constans ;  
 L'âge dégénere ;  
 Ah ! le pauvre tems !  
 Tout est vanité ,  
 Faste sans largesse ;  
 Plaisir sans gaieté ,  
 Amour sans tendresse.  
 Leur délicatesse  
 Est dans leur santé.  
 Ah ! ah ! ah ! ah ! sur mes vieux ans ;  
 Quel pauvre tems !

## ROBERT.

Je blâme leur légèreté ,  
 Et sur-tout leur ingratitude.

## LA VIEILLE.

Hom ! la reconnaissance est une qualité  
 Dont on n'a pas aisément l'habitude.

## ROBERT.

Depuis vingt ans j'en ai fait mon étude ;  
 Vous en rendre certaine est tout ce que je veux.

## LA VIEILLE.

Moi, je ne demande pas mieux.

Vous semblez né pour attendre nos ames ;  
 Et j'aurois du regret qu'un Chevalier si preux  
 Mourût de mort forcée , avant que d'être vieux ;  
 Faute de bien sçavoir ce qui séduit les Dames.

COMÉDIE.  
ROBERT.

39

Vous vous en souvenez ?

LA VIEILLE.

Oui, foyez en repos.

Beau Chevalier, vous pouvez croire  
Qu'il est certains points capitaux,  
Dont les femmes jamais ne perdent la mémoire.

ROBERT.

De grace, & sans perdre un instant,  
Découvrez-moi ce secret important.

LA VIEILLE.

Je veux mes sûretés.

ROBERT.

Vous ferez obéie.

LA VIEILLE.

Engagez-vous par un serment sacré,  
A former, à tenter, à finir à mon gré  
L'entreprise la plus hardie.

ROBERT.

Madame, vous piquez mon intrépidité.

Quelque péril qui m'environne,  
Et quelque monstre qui m'étonne;  
Je vaincrai la difficulté.

Prenez mon gant; voilà le gage  
Que nous donnons pour nous lier;

( *Il donne son gant à la vieille.* )

Et pour vous assurer encore davantage,  
J'en jure foi de Chevalier.

( *Il tire son épée, & la remet dans le fourreau;  
après avoir fait le serment.* )

Civ.

40 LA FÉE URGELE.  
LA VIEILLE.

Je suis contente ; allons au Tribunal de Berthe.

Fameux guerrier , prenez-moi par la main.  
Je me fais un plaisir d'empêcher votre perte ;  
Je vous révélerai le secret en chemin.

*D U O dialogué.*

ROBERT.

Que voulez vous ?

LA VIEILLE.

Un prix bien doux.

ROBERT.

Quel est ce prix ?

LA VIEILLE.

Mon fils , mon fils... .

ROBERT.

Ordonnez.

LA VIEILLE.

Devinez.

ROBERT.

Ma reconnaissance

Vous répond de tout.

LA VIEILLE.

Et mon assistance

Vient à bout

De tout.

ROBERT.

Sachons d'avance

La récompense

Que vous desirez.

LA VIEILLE.

Vous le sçauvez.

ROBERT.

Ordonnez , ordonnez ,

LA VIEILLE.

Venez , venez.

*Fin du second Acte.*



## ACTE TROISIEME.



*Le Théâtre représente la grande salle où se tient la Cour d'Amour & de Beauté. La Reine BERTHE se place sur son Tribunal. Les vieilles Dames du Conseil occupent les premiers rangs, & les jeunes vont s'asseoir sur des bancs inférieurs.*

---

### SCENE PREMIERE.

BERTHE, L'AVOCATE  
GÉNÉRALE, LES CONSEILLERES,  
L'HUISSIERE.

BERTHE à l'Avocate Générale.

**A**VOCATE, parlez & remplissez l'emploi  
Qui vous donne le droit de haranguer pour moi !

L'AVOCATE aux vieilles.

O vous qui de tendresse avez fait votre cours,  
Vous dont l'âge & l'expérience  
Vous donnerent la connaissance

## 42 LA FÉE URGELE ;

Des ruses des Amans , & de tous leurs détours ,  
Secourez-nous de vos lumieres :

Dans cette Cour d'un auguste appareil ,  
Que vos places soient les premieres ;  
Présidez à notre Conseil.

( *Elles se placent à côté de la Reine.* )

( *Aux jeunes.* )

Et vous que les Graces ont faites  
Pour plaire & briller sans atours ,  
Jeunes , gentilles *Bacheleütes* ,  
Dans le doux Conseil des Amours ;  
A votre Tribunal affable  
Que l'indulgence trouve accès :  
A la Cour d'Amour , tout procès  
Doit se juger à l'amiable.

( *Elles se placent aussi.* )

Premiere VIEILLE.

C'est en vain qu'un plaideur rusé ,  
Près de nous voudrait se produire.

Seconde VIEILLE.

Malheur à l'homme assez osé ,  
Qui tenterait de nous séduire.

BERTHE.

Maintenant procédons à rendre nos Arrêts ;  
Interprétons la lettre , apprécions les gloses ;  
Et sans prévention pesons les intérêts.

Que l'Huissiere appelle les causes.

L' H U I S S I E R E.

Licidas demandeur ;  
Philinte défendeur.

## SCENE SECONDE.

LICIDAS, PHILINTE.

LICIDAS.

**A**RIETTE.  
ANNETTE reçoit mes vœux.

PHILINTE.

Annette est ma conquête.

LICIDAS.

Ma couronne a paré sa tête.

PHILINTE.

Et les fleurs de la sienne ont tissé mes cheveux;

J'ai sa couronne.

LICIDAS.

Elle porte la nôtre.

ENSEMBLE.

Qui de nous deux est plus heureux ?

BERTHE.

Tous les deux, &amp; ni l'un ni l'autre.

Quittez Annette,

Elle est coquette :

Suivant nos loix on doit la condamner ;

Une Fillette

Sage &amp; discrète

Ne doit jamais recevoir ni donner.

L'HUISSIERE.

Lisette complaignante au sujet de Lucas ;

Thérèse contre Blaise, &amp; pour le même cas.





## SCENE TROISIEME.

THÉRESE, LISETTE.

THÉRESE.

U ARIETTE.  
 N loup, le soir, dans la prairie,  
 Prit ma brebis la plus chérie,  
 Et malgré mes cris l'emporta;  
 C'est que Blaise n'était pas là.

LISETTE.

Mon troupeau paissait dans la plaine :  
 Nous étions près d'une fontaine ;  
 Un de mes agneaux y tomba :  
 Je n'en vis rien ; car Lucas était là.

THÉRESE.

Comment me défendre seulette ?

LISETTE.

Quand je le vois, je suis distraite.

THÉRESE.

C'est sa faute ; il n'était pas là.

LISETTE.

Il a grand tort ; il était là.

ENSEMBLE.

THÉRESE. C'est sa faute ; il n'était pas là.

LISETTE. Il a grand tort ; il était là.

BERTHE.

Pour que Lisette  
 Sois moins distraite,  
 Sans différer qu'elle épouse Lucas.  
 Pour fixer Blaise  
 Près de Thérèse,  
 Nous ordonnons qu'il ne l'épouse pas.



## SCENE QUATRIEME.

ROBERT, L'HUISSIERE, BERTHE, LES  
CONSEILLERES, *Les Acteurs précédens.*

L'HUISSIERE.

**R**OBERT accusé par Marton.

BERTHE.

Son sort me fait pitié.

UNE DES CONSEILLERES.

J'en ai l'ame faisie;

UNE AUTRE CONSEILLERE.

J'aime sa physionomie.

UNE AUTRE CONSEILLERE.

Il mérite sa grace, étant si beau garçon.

BERTHE.

Approchez, Chevalier; votre air noble & modeste

Me fait gémir sur la nécessité

Qui m'a dicté

Une Sentence si funeste;

Il n'est qu'un seul moyen d'éviter votre Arrêt.

Chevalier pouvez-vous résoudre

La question qui va vous perdre ou vous absoudre?

En un mot avez-vous trouvé ce qui nous plaît?

## LA FÉE URGELE,

ROBERT.

ARIETTE.

Ce qui plaît à toutes les Dames ,  
 N'est pas facile à définir.  
 Il faudrait pénétrer leurs ames ;  
     Et comment y parvenir ?  
 A chaque instant leur goût varie :  
 Un seul point flatte leur envie ,  
 Un point qui doit les réunir ;  
     Je vais le dire :      [ *bis.* ]

Plaire , charmer , séduire ,  
 Est un bonheur dans leur printems ;  
 Mais gouverner , avoir l'empire ,  
 Est leur plaisir dans tous les tems.

BERTHE *avec le Chœur.*

Il triomphe : qu'il soit absous ;  
 L'Amour le réserve pour nous.

L'AVOCATE.

Nouvel Œdipe , dans ce jour ,  
 Votre esprit pénétrant vous a sauvé la vie.

BERTHE.

Modèle glorieux de la Chevalerie ,  
 Soyez l'ornement de ma Cour.

ROBERT.

Avec ma liberté je reprends mon armure ;  
 J'emploierai l'un & l'autre à servir votre État.  
     C'est par des actions d'éclat  
 Que, de mon zèle ardent, je veux vous rendre sûre.

## SCENE CINQUIÈME.

LA VIEILLE, *Les Acteurs précédens.*

LA VIEILLE à Robert.

A R I E T T E.

**T**OUT doucement ,  
Plus lentement :  
Mon cher enfant ,  
Vous êtes triomphant ;  
J'en ai toute la gloire ;  
Et vous devez ,  
Si vous avez  
Bonne mémoire ;  
Beau Chevalier ,  
M'en bien payer.  
Oyez ,  
Ayez  
*Reminiscence.*  
Sans vous fâcher ;  
Je viens chercher  
Ma récompense.

L'AVOCATE.

Comment donc ! que vient nous conter  
Cette figure surannée ?

R O B E R T à l'Avocate.

Gardez-vous de la maltraiter.

*(A la Reine.)*

Grande Reine , elle seule a fait ma destinée :

LA FÉE URGELE,  
LA VIEILLE.

Oui, par mes soins, l'affaire est terminée.

L'AVOCATE.

On ne voit point ici Marton;

On lui doit réparation;

LA VIEILLE.

Oh! Marton! Marton est contente.

J'ai son désistement, sa procuration;

Et c'est moi qui la représente.

L'HUISSIERE.

Paix là; faites attention.

LA VIEILLE.

Un premier mouvement se passe.

Marton, en l'accusant, voulait qu'on lui fît grace.

Qui ne la ferait point à ce preux Chevalier?

Jeunesse est une excuse; on doit tout oublier.

ROBERT.

Que ne vous dois-je pas, ma bonne & chere amie?

BERTHE.

Apprenez moi par quel moyen

Elle a pu, du péril, garantir votre vie?

LA VIEILLE.

Je vais vous dire tout & sans supercherie;

J'aime à parler, c'est tout mon bien.

Quand j'ai sçu l'affreuse disgrâce,

Qui de ce Chevalier causait le désespoir,

Je m'en suis approchée exprès pour le mieux  
voir.

C'est le profit de ceux dont la vue est trop basse.

Mon ame fut toujours facile à s'émouvoir:

Son

Son trouble, son air doux, & son gentil langage  
M'ont fait sentir que ce serait dommage  
De laisser mourir sans secours  
Un beau Chevalier dont les jours  
Pour ceux d'autrui seraient un avantage.  
Jurant de déférer à ce qu'il me plairait,  
(Serment de Chevalier ne peut être frivole :)  
Il a tiré de moi notre secret,  
Et je viens le fommer ici de sa parole.

BERTHE.

Qu'avez-vous à répondre à ce beau Plaidoyer ?  
Parlez, illustre Chevalier.

ROBERT.

La Vieille, en cet instant, vient de dire à la lettre  
L'exacte & simple vérité :  
Quand je sçaurai quelle est sa volonté,  
Ma gloire & mon devoir seront de m'y soumettre.

LA VIEILLE.

Eh bien donc ! réjouissez vous,  
Mon doux ami ; vous ferez mon époux.

ROBERT.

Quelle horreur !

LA VIEILLE.

Cette épithalame

N'est pas fade ; mais vous verrez

Qu'avec le tems vous m'aimerez.

Prenez donc par la main votre petite femme.

D

50 LA FÉE URGELE,

ROBERT.

Sur cet affreux objet jeter un seul regard !  
Ah ! j'aime mieux subir ma première Sentence.

BERTHE.

Bonne mère, à vos droits la Cour ayant égard,  
Vous adjuge la récréance.

ROBERT, *en sortant.*

O Ciel ! à quel malheur me trouvais-je réduit !

LA VIEILLE, *en le suivant.*

Tu n'échapperas pas : va, ta Vieille te suit.

BERTHE.

C'en est assez ; terminons la Séance,  
Et de nos Provençaux que la Fête commence.]

---

DIVERTISSEMENT

DES PROVENÇEAUX.

*Pendant le Divertissement on voit ROBERT qui traverse le Théâtre comme un homme troublé. Un groupe de jeunes Filles l'entoure pour le dérober aux yeux de la Vieille qui paraît en même tems. La Vieille interrompt la Fête par la Romance qui suit.*

L'avez-vous vu, mon bien Aimé ?

Il a ravi mon ame.

Mon tendre cœur s'est ranimé ;

D'amour je sens la flamme.

Gentils objets, charmans & doux,  
Il est peut-être parmi vous.

Rendez-le moi,

Il a ma foi.

C'est moi qui suis sa femme :

Rendez-le moi,

Il a ma foi.

Je suis sa noble Dame.

Sans doute vous le charmerez ;

Mais, *toutes tant* que vous ferez,

Vous ne faurez,

Vous ne pourrez

L'aimer, l'aimer d'amour extrême ;

Et tout ainsi que je l'aime.

L'avez-vous vu, mon bien-Aimé ?

Il a ravi mon ame.

Mon tendre cœur s'est ranimé,

D'amour je sens la flamme.

Est-il ici,

Mon seul souci ?

Est-il ici,

Mon bel Ami ?

Si vous l'oyez,

Si le voyez,

Vous en aurez envie.

Hélas ! hélas !

Ne m'ôtez pas

Le bonheur de ma vie.

Dans ses regards est la fierté,

Noble franchise & loyauté.

Fleur du matin

Est sur son tein,

Et dans son cœur est l'honneur même :

C'est aussi vrai que je l'aime.



L'avez-vous vu , mon bien-Aimé ;  
Il a ravi mon ame.  
Mon tendre cœur s'est ranimé ,  
D'amour je sens la flamme.

Pourquoi ces ris  
Et ces mépris ?  
Eh bien ! eh bien !  
Ce n'est pas bien :  
Mais j'ai l'espoir  
De le revoir ,  
C'est ce qui me console ;  
Oui , je m'en vais :  
Il est Français ,  
Il tiendra sa parole (\*).

*A ce mot ROBERT s'avance vers la Vieille , lui  
présente la main & se retire avec elle.*

*( La Fête continue. )*

( \* ) En ce tems-là les Chevaliers Français tenaient leur parole en amour.

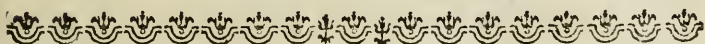
---

*On peut retrancher , si l'on veut , cette Romance , qui n'est placée  
ici que pour couper le Divertissement.*

*Fin du troisième Acte.*



## ACTE QUATRIEME.



*Le Théâtre représente l'intérieur d'une pauvre Cham-  
miere : on voit, d'un côté, une vieille table à demi  
rompue ; quelques escabeaux délabrés , & dans  
le fond un grabat (\*) entouré d'une mauvaise  
courtine (\*\*).*

---

### SCENE PREMIERE.

ROBERT, LA HIRE.

*Robert est au bout de la table, la tête appuyée sur  
ses deux mains.*

LA HIRE.

**C**ETTE maison n'est ni riche ni vaste ;  
Et notre Vieille ne doit pas  
Redouter le soupçon de donner dans le faste.

---

(\*) Châlit, Couchette.

(\*\*) Rideaux.

54 LA FÉE URGELE,  
ROBERT.

Quelle est ma destinée ! hélas !

LA HIRE.

Je ne vous trouve point à plaindre.  
N'êtes vous pas heureux, ayant eu tout à craindre ?  
Allons, montrez un esprit fort :  
Beaucoup de jeunes gens envieraient votre fort.  
Pour qui n'a rien , une Chaumière  
Devient la demeure d'un Roi ;  
Une lampe est un lustre éclatant de lumière.  
Ne trouve pas qui veut des vieilles.

ROBERT.

Eh ! pourquoi  
Combles-tu mes chagrins en y joignant l'outrage ?

LA HIRE *avec attendrissement.*

Ah ! bien loin de vous affliger ,  
Je voudrais de grand cœur pouvoir vous soulager ;  
Votre épouse paraît , le devoir vous engage.....  
Mon cher maître, prenez courage.



## SCENE SECONDE.

LA VIEILLE, ROBERT, LA HIRE.

LA VIEILLE *portant un panier à son bras.*

N ARIETTE.

Nous allons ici  
Souper tête-à-tête,  
Mon doux Ami.  
Pour moi quelle fête !  
J'apporte à mon bras  
Le petit repas.  
Ces mêts  
Sans apprêts  
Ne sont pas  
Déliçats ;  
Mais  
Un repas frugal  
Est un régal,  
Quand l'Amour l'assaisonne.  
Le Plaisir donne  
Du goût  
A tout.  
Ah ! ah !  
Voilà

La petite bouteille  
De fine liqueur ,  
Qui réveille , réveille ;  
Réveille le cœur.  
Après le repas,  
Ah ! ah ! ( n'est-ce pas ? )  
La petite bouteille  
De fine liqueur ,  
Réveille , réveille ,  
Réveille le cœur.

Div.

56 LA FÉE URGELE,  
ROBERT.

Madame....

LA VIEILLE.

Quel air froid ! seriez-vous un ingrat ?  
Vous, vous qui sur l'honneur êtes si délicat.

LA HIRE.

Ah ! si mon maître a peine à rompre le silence ;  
C'est qu'il ne trouve point de termes assez forts  
Pour. .... & n'en trouvant point alors....  
L'excès de sa reconnaissance....

Lui coupe la parole.

LA VIEILLE.

Eh ! je l'en aime mieux ;  
Mais je voudrais qu'il eût une autre contenance.  
Le jour qu'on se marie , on doit être joyeux.  
Soyez gai , Chevalier.

( *La Vieille tire de son panier les provisions ;  
& prépare la table.* )

ROBERT.

Je suis né sérieux :

( *A la Hire.* )

Prends mon cheval & mon armure ,

La Hire ; je t'en fais présent.

LA VIEILLE, *continuant d'arranger la table.*

Un plat de buis sert comme un plat d'argent...

ROBERT.

Announce à mes pareils ma funeste aventure ,  
L'état affreux où je suis à présent.

LA VIEILLE, *toujours occupée aux apprêts  
du repas.*

Et lorsqu'on est heureux , on n'est point indigent.

LA HIRE.

Quand on croit tout perdu , la Fortune seconde.

ROBERT.

D'un maître qui t'aimait , mon ami , souviens-toi.  
Il n'est plus de Robert au monde.

LA VIEILLE.

Vous soupirez , & je ne sçais pourquoi.

LA HIRE.

Cette aventure enfin n'est pas des plus cruelles ;  
Oui , ne désesperez de rien.

Je ne veux pas troubler votre entretien ;  
Je reviendrai bientôt sçavoir de vos nouvelles.

ARIETTE.

Un Chevalier plein de courage  
Doit affronter tous les dangers ;  
Les vents , la tempête & l'orage ,  
Pour lui sont des maux passagers.  
Au-dessus d'une ame commune ,  
Par sa mâle intrépidité ,  
Il doit ramener la Fortune ,  
Et subjuguier l'Adversité.

Un Chevalier plein de courage , &c.



SCENE TROISIEME.

ROBERT, LA VIEILLE.

**M**ON ami, mettons-nous à table :  
Nous allons faire un repas agréable.

Çà, placez-vous à mon côté.

Vous vous obstinez à vous taire ?

Je n'aime point la taciturnité,

Et je prétends, sans vous déplaire ;

Refondre votre caractère :

Vous êtes un enfant gâté.

*(Tout en lui parlant, elle lui attache un bouquet.)*

ROBERT.

L'entreprise, à mon âge, est un peu difficile.

LA VIEILLE.

Eh ! bon ! bon ! votre âge n'est rien.

Si je pouvais changer le mien,

Je vous trouverais plus docile.

ROBERT.

Je pense que vous feriez bien.

LA VIEILLE.

Sachez que notre âge est le même ;

Et qu'on est jeune tant qu'on aime.

Qui dit vieillesse, dit insensibilité.

Si nous n'avons reçu qu'une ame languissante ;



Nous tombons , en naissant , dans la caducité ;  
Mais cette flamme active & pénétrante ,  
L'Amour, ce vrai présent de la Divinité ,  
Dans nos cœurs qu'il échauffe , arrête la jeunesse ;  
Il conserve , il nourrit le feu de nos beaux ans ,  
Et sçait soustraire la vieillesse  
A la rapidité du tems.

ROBERT , *à part.*

Ce paradoxe est vraisemblable ;  
Elle pourrait persuader ,  
Si l'on pouvait ne la pas regarder.

LA VIEILLE.

Si votre esprit est équitable ,  
Vous êtes de mon sentiment ;  
Qu'avez-vous à répondre à mon raisonnement ?

ROBERT , *avec un peu plus de douceur.*

Que vous êtes fort respectable.

LA VIEILLE.

Une Vieille pleine d'égards ,  
A son époux adresse ses regards ;  
Pour lui plaire , fait la moindre circonstance.  
Sa maison seule occupe tous ses soins :  
Elle épargne , l'époux dépense ;  
Elle n'est pas coquette , & comme on lui doit  
moins ,  
Elle a plus de reconnaissance.

## LA FÉE URGELE ;

ROBERT.

Oui ; mais je crois qu'on l'en dispense.

LA VIEILLE.

Je ne suis pas si fort à rebuter.

ROBERT, *à part.*

J'ai du plaisir à l'écouter ;

( *Haut , avec sentiment.* )

On peut avoir pour vous l'amitié la plus grande.

LA VIEILLE.

Eh ! mon enfant, voilà tout ce que je demande.

Dans l'âge de l'amour fait-on en profiter ?

Le Plaisir à nos yeux brille pour disparaître ;

On dissipe le tems souvent sans le connaître ,

Quand on s'en apperçoit on ne peut l'arrêter :

L'âge de l'amitié , c'est l'âge où l'on moissonne ;

C'est l'âge d'un bonheur qui ne peut nous quitter.

Le tems augmente encor les présens qu'elle donne,

Et sans cesse on jouit au lieu de regretter.

ROBERT.

Oui , mais. ....

LA VIEILLE.

Votre Marton vous tourne la cervelle ;

Vous voudriez lui consacrer vos jours.

Si j'étais jeune & jolie autant qu'elle ,

Vous feriez le serment de m'adorer toujours.

ROBERT.

Ah ! oui , toujours , toujours.

LA VIEILLE.

Oui ; mais si quelque orage  
Flétrissait , détruisait la fleur de mon printems ;  
Si j'essuyais des ans l'infailible ravage ,  
Que deviendraient tous vos sermens ?

ROBERT.

Alors. . . . .

LA VIEILLE.

Brûleriez-vous du feu qui vous possède ,  
Et scrupuleusement garderiez vous la foi  
A Marton , devenue aussi vieille , aussi laide  
Que je le suis ? regardez-moi.

ROBERT *la regarde & détourne les yeux aussitôt.*

Cette épreuve serait terrible. . . . .  
Si Marton devenait . . . . la chose est impossible.

LA VIEILLE.

Ah ! j'entends ; pour vos feux , l'écueil serait fatal.  
Voilà ce Chevalier généreux & loyal ,  
Devenu parjure & volage.

ROBERT.

Eh ! . . . . .

Votre gloire en souffrirait ;  
Mais si vous me rendiez hommage ,  
Songez à tout l'honneur que cela vous ferait.

R O B E R T.

Il est vrai..... mais.....

LA VIEILLE.

      Toutes les bonnes Dames  
Qui de la Reine Berthe embellissent la Cour ,  
Graveraient votre nom dans le fond de leurs ames ,  
Placeraient votre buste au Temple de l'Amour.  
      Votre fidélité célébrée & chérie  
      Annoncerait en tout pays  
      Le modèle parfait de la Chevalerie.  
      Hem ! m'entendez-vous , mon cher fils ?

R O B E R T, *se levant.*

Ah ! ma Bonne , pourquoi me forcer à vous dire  
Que Marton sur mon cœur conserve son empire ?  
Pour attaquer mes jours , je sçais ce qu'elle a fait ;  
      Mais malgré sa trame cruelle ,  
Son ascendant l'emporte & triomphe toujours ;  
      Vous avez conservé mes jours ,  
      Je ne les chéris que pour elle.

LA VIEILLE.

C'en est trop , je ne puis endurer tes mépris :  
Je pourrais te citer au Tribunal de Berthe.

De ta déloyauté tu recevrais le prix ;  
Mais j'aime mieux mourir que de causer ta perte.

ROBERT.

Non, vos jours me sont chers ; mais songez.....

LA VIEILLE.

Laisse-moi.

( *La Vieille va s'asseoir sur le grabat.* )

Ne me suis pas ; va, je te rends ta foi :

Applaudis-toi de ton ouvrage.

Je cède à mon destin affreux ;

Je m'affaiblis.... la mort vient obscurcir mes yeux.

ROBERT.

Tous mes sens sont émus de cette triste image.

LA VIEILLE.

Tu ne reverras plus ta bonne Vieille, hélas !

Elle fouhaite, au lieu de venger son trépas ,

Qu'une autre t'aime davantage.

ROBERT.

Qu'entends-je ?

LA VIEILLE.

Gardez-vous de le punir, grands Dieux !

Il termine mes jours, rendez les siens heureux.

Adieu, cruel, adieu : j'expire & je t'adore ,

Lorsque tu me perces le cœur.

64 LA FÉE URGELE,

Dans mes derniers momens, j'ai la faiblesse encore  
De craindre que ma mort ne te porte malheur.

*( La Vieille fait tomber la Courtine pour se cacher  
aux yeux de Robert. )*

ROBERT.

Vivez, vivez, ma respectable Bonne;  
La perte de vos jours causerait mon trépas.  
Disposez de mon sort... Marton que j'abandonne...  
La pitié, le devoir, l'honneur, tout me l'ordonne;  
Oui, je jure....

LA VIEILLE.

N'achevez pas.

---

SCENE CINQUIEME.

ROBERT, LA FÉE URGELE *sous les traits de*  
MARTON, ROBINETTE, NYMPHES  
*de la Suite d'URGELE.*

*( Le Théâtre change au bruit du Tonnerre, la  
Chaumière est transformée en un Palais ma-  
gnifique, & la Fée Urgele paraît sur un trône  
brillant, environnée de Nymphes de sa suite. )*

O ROBERT.  
Ciel ! quel éclat m'environne !

LA

# COMÉDIE.

65

## LA FÉE URGELE.

ARIETTE.

Fidèle Amant , foyez heureux.  
Mon cœur est satisfait de votre obéissance ;  
Vous avez rempli tous mes vœux.  
Venez , partagez ma puissance.

Fidèle Amant , foyez heureux , &c.

ROBERT.

Que vois-je ! c'est Marton ! ô Dieux ! par quel prodige ! ...

---

### SCENE SIXIEME & dernière.

LA HIRE ET DES CHEVALIERS *amis de*  
ROBERT. LA FÉE URGELE *sous le nom*  
*de* MARTON , ROBINETTE. *Les*  
*Auteurs précédens.*

LA HIRE *suivi des Chevaliers errans , amis*  
*de* ROBERT.

**J'**AMENE ici vos Chevaliers.... où suis-je ?

LA FÉE URGELE *à Robert.*

J'ai trop joui de ton erreur.  
La Vieille était Marton , & Marton est Urgele ;

E



## 66 LA FÉE URGELE,

Des braves Chevaliers, protectrice fidelle.

Depuis long-tems j'admirais ta valeur,  
Et je sentis bien-tôt qu'en admirant on aime.  
Sous des traits différens, quand j'éprouvais ton  
cœur,

En te cachant mon rang & ma grandeur,  
Je voulais ne devoir mon amour qu'à moi-même.

### LA HIRE.

Ce n'est pas jouer de malheur.

### ROBERT.

Vous avez commencé par me paraître aimable,  
Et mes feux sont plus forts que mon ambition;  
A mes regards surpris la Fée est respectable :  
Mais je suis plus content de retrouver Marton.

### LA FÉE.

A la Beauté tout rend les armes;  
Mais il est des biens plus flatteurs.  
Pour fixer, enchaîner les cœurs,  
L'esprit, les sentimens valent mieux que les  
charmes;  
Les fruits durent plus que les fleurs.

(*Robert présente la main à la Fée pour la conduire  
à son trône, & se place à côté d'elle.*)

### ROBINETTE.

La Hire, je suis Robinette.

LA HIRE.

Un peu forcierié aussi : qu'importe ? je t'entends.

ROBINETTE.

Reçois ma main.

LA HIRE.

L'aventure est complète.

ROBINETTE.

Oui , mais ne soyez plus des Chevaliers errans.

DUO.

ROBERT, LA FÉE.

Jouïssons d'un bonheur suprême ;  
L'Amour couronne notre ardeur.

CHŒUR.

Jouïssiez d'un bonheur suprême ;  
L'Amour couronne votre ardeur.

LA FÉE.

A tous les biens je préfère ton cœur ;  
C'est pour toujours , oui , pour toujours que j'aime.

ROBERT.

J'ai tous les biens lorsque j'ai votre cœur ;  
C'est pour toujours , oui , pour toujours que j'aime.

ROBINETTE.

La Hire m'aime , & la Hire a mon cœur.  
Je l'aimerai toujours , toujours de même.

LA HIRE.

Vous nous trompiez pour avoir notre cœur :  
Attrapez-nous toujours , toujours de même.

LA FÉE.

ROBERT.

ROBINETTE.

LA HIRE.

{ Jouïssons d'un bonheur suprême ,  
{ L'Amour couronne notre ardeur.

CHŒUR à Robert.

Jouissez d'un bonheur suprême ;  
L'Amour couronne votre ardeur.

Vous n'avez point dédaigné la laideur ;  
Vous méritez que la beauté vous aime.

Jouissez d'un bonheur suprême ;  
L'Amour couronne votre ardeur.

[ *Les Chevaliers Errans dansent avec les Nymphes de la Suite de la FÉE URGELE, & viennent rendre hommage à ROBERT & à la FÉE; ce qui forme un Ballet qui termine la Pièce.* ]

F I N.

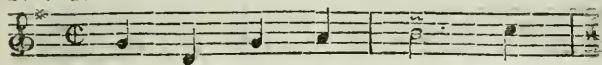
## A P P R O B A T I O N.

**J**AI lu, par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, *la Fée Urgele, Comédie-Ballet* ; & je crois qu'on peut en permettre l'impression. A Paris, ce 29 Novembre 1765.

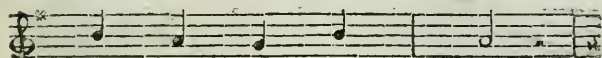
M A R I N.

*Le Privilège & l'Enregistrement se trouvent aux Oeuvres de l'Auteur.*

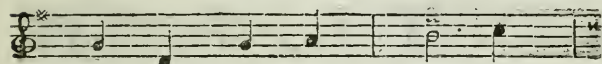
## AIRS.

*De la Fée Urgèle.*N<sup>o</sup>. i.

C'EST u - ne mi - se - re



Que nos jeu - nes Gens,



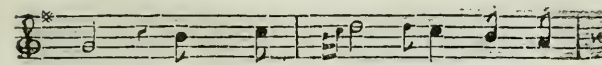
L'a - ge dé - gé - ne - re,



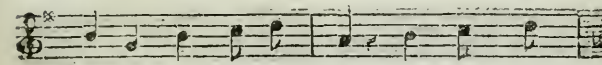
Ah ! le pau - vre tems, le pau - vre



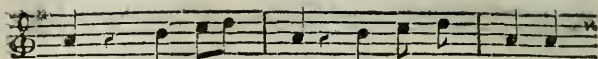
tems, le pau - vre tems, le pau - vre



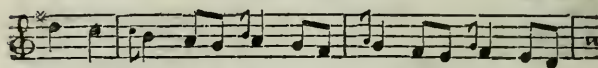
tems ! Quand j'é - tais dans ma jeu -



nes-se. Que les A - mants - Etaient char -



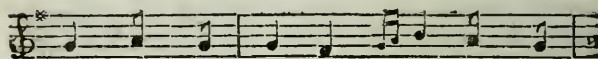
mans ! Qu'ils a - vaient de po - li - tes - se !



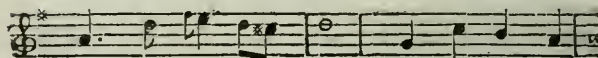
Ils é - taient ardens , ardens , Pressans , pres -



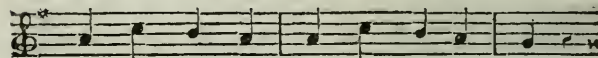
fans. Ah ! ah ! On n'en voit plus



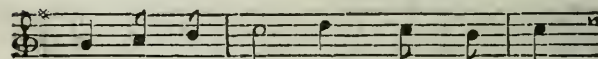
de cette es - pe - ce , On n'en voit



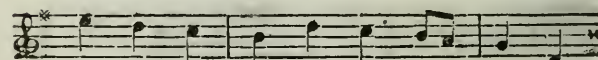
plus de fi ga - lans. Ah ! le pauvre



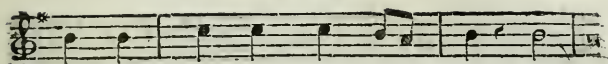
tems , le pau - vre tems , le pauvre tems !



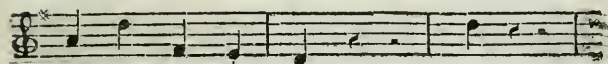
- Chacun di - fait : Ah ! qu'elle est belle !



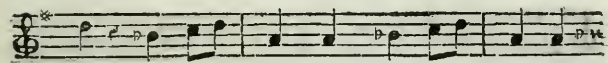
- Et me ju - rait Amour fi - de - le ;



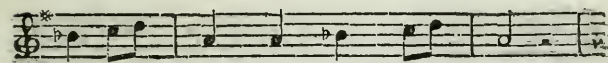
A pré - fent. Eh ! bien , eh ! bien , On



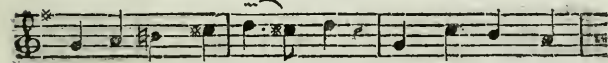
ne me dit plus rien , rien ,



rien , Il n'est plus d'amour fin - ce - re ,



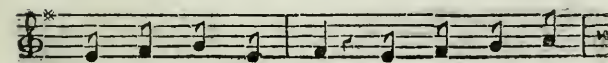
Il n'est plus de cœurs conf - tans ,



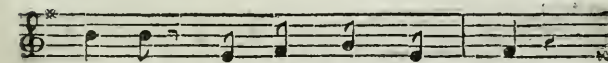
L'âge dé - gé - ne - re , Ah ! le pau - vre



tems , le pauvre tems , le pauvre tems !

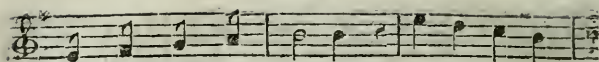


Tout est va - ni - té . Fas - te sans lar -

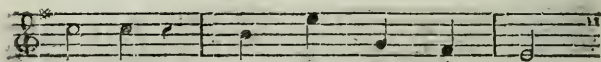


ges - se , Plai - sir sans gai - té ,

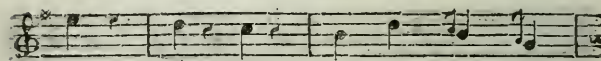




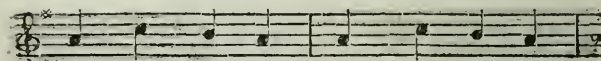
Amour sans tendres-se; Leur dé-li-ca-



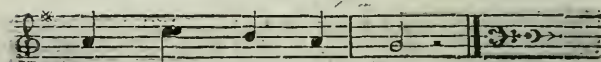
tes-se Est dans la fan-té.



Ah! ah! ah! ah! sur mes vieux

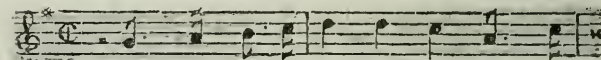


ans Quel pauvre tems, quel pauvre

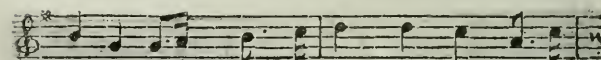


tems, quel pauvre tems!

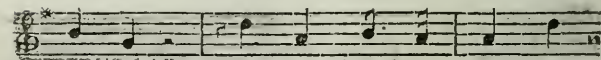
N<sup>o</sup>. 2.



Nous al-lons si-ci Sou-per tête à

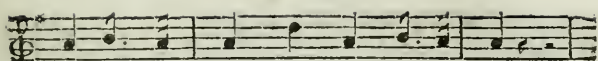


tête, Mon-doux Ami, Pour moi quelle



fê-te! J'ap-porte à mon bras Le

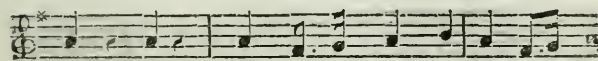




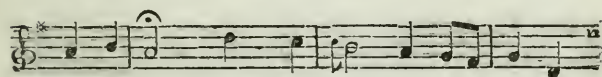
pé-tit re - pas , le pe - tit re - pas



Ces mets Sans apprêts Ne font pas dé - li -



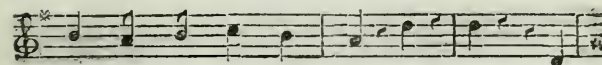
- cats , Mais , - mais un re - pas frugal : Est



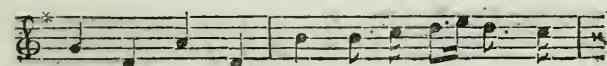
un ré-gal Quand l'amour l'a-fai-sonne ,



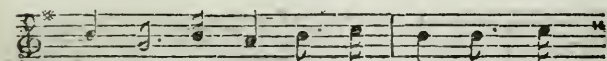
Quand l'amour l'a-fai-sonne , Le plai - fir



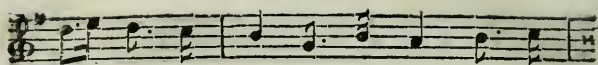
- don-ne du goût A tout. Ah ! ah ! Voi -



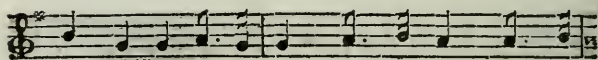
là , voi - là , voi - là la pe - ti - te bou -



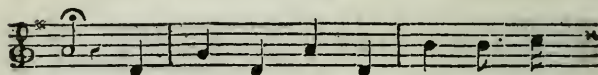
teil - le De fi - ne li-queur Qui ré -



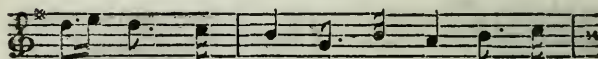
veil - le , ré - veil - le , ré - veil - le Le



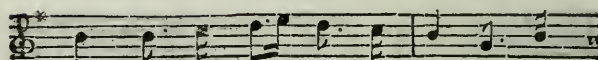
cœur Après le repas , N'est-ce pas ? n'est-ce



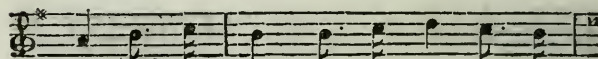
pas ? Voi - là , voi - là , voi - là la pe -



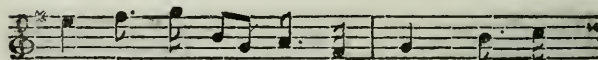
ti - te bou - teil - le De fi - ne li -



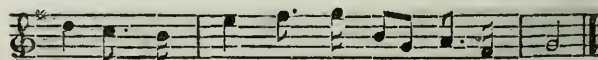
queur Qui ré - veil - le , ré - veil - le , ré -



veil - le Le cœur , Qui ré - veil - le , ré -

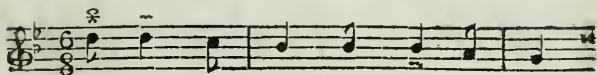


veil - le , ré - veil - le Le cœur , Qui ré -

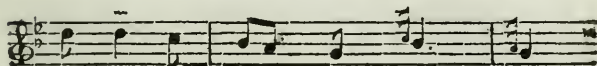


veil - le , ré - veil - le , ré - veil - le le cœur.

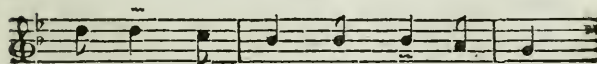
## ROMANCE.

N<sup>o</sup>. 3.

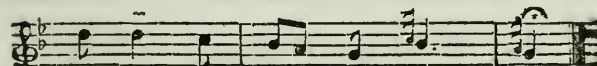
L'AVEZ-VOUS vû mon bien-ai-mé?



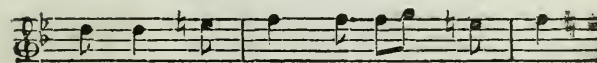
Il a ra-vi mon a-me!



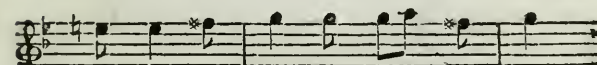
Mon ten-dre cœur s'est ra-ni-mé,



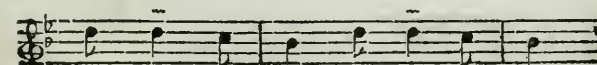
D'a-mour je fens la flam-me.



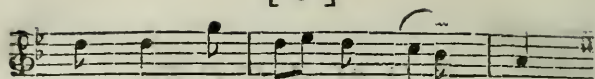
Gen-tils ob-jets, charmans &amp; doux,



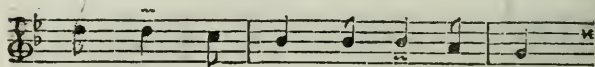
Il est peut ê-tre par-mi vous?



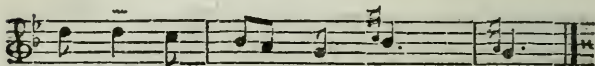
Ren-dez-le moi, Il a ma foi,



C'est moi qui suis fa fem - me.



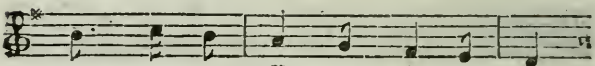
Ren - dez - le moi, Il a ma foi,



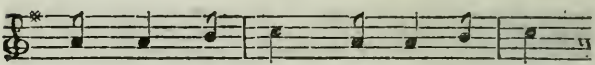
Je suis fa no - ble Da - me.



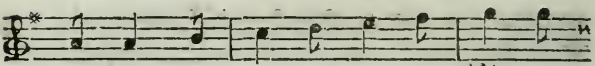
SANS dou-te vous le char-me-rez,



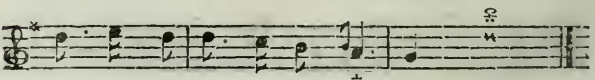
Mais tou-tes, tant que vous se - rez



Vous ne fau - rez, Vous ne pour-rez



L'ai-mer, l'aimer d'amour ex - trê-me,



Et tout ain-si que je l'ai-me. L'AVEZ, &c.

LA FÊTE  
DU CHÂTEAU,  
DIVERTISSEMENT

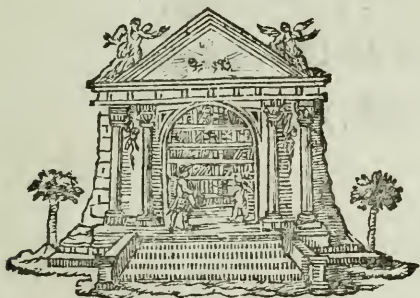
Mêlé de VAUDEVILLES & de petits AIRS ;  
Par M. \*\*\*.

*Représenté pour la premiere fois par les Comédiens  
Italiens ordinaires du Roi , le 25 Septembre  
1766.*

---

Le prix est de 24 sols avec la Musique.

---



A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE , Libraire , rue S. Jacques,  
au-dessous de la Fontaine Saint-Benoît ,  
au Temple du Goût.

---

M. D C C. LXVI.

*Avec Approbation & Privilège du Roi.*

---

## ACTEURS.

**L** E DOCTEUR.

MADAME JORDONNE, *Concierge.*

COLETTE, *Amante de Jacquot.*

THIBAUD, *Jardinier.*

JACQUOT, *Jardinier fleuriste.*

GERARD, *pere de Colette, & Fermier de la  
Dame du Château.*

HUBERT, *Garde-Chasse.*

M<sup>c</sup>. AMBOISE, *Tabellion.*

BLAISE, *Vigneron.*





# LA FÊTE DU CHÂTEAU.

---

SCÈNE PREMIÈRE.

Madame JORDONNE, LE DOCTEUR

*Air de Rameau : Dans ce couvent.*

OUI, je l'ai dit ;  
Je l'ai dit ;  
Cela suffit.  
Par d'utiles secrets ,  
Je sçais rendre une fille  
Plus gentille  
Que jamais ;  
Et cet enfant ,  
Cet enfant  
Qu'on chérit tant ;

A ij



#### 4 LA FESTE DU CHASTEAU ;

De roses & lys  
A repris  
Le coloris.  
En doutant de mon art',  
On me manque d'égard : -  
Car  
Je l'ai dit ,  
Je l'ai dit ;  
Cela suffit.

Madame JORDONNE.

Eh ! doucement , Monsieur le Docteur ;  
ne vous fâchez pas.

LE DOCTEUR.

Comment ! que je ne me fâche pas ! La science de l'Inoculation qui vient de Géorgie , de Circassie , qui s'est perfectionnée en Angleterre... Est-ce que vous seriez contre ?

Madame JORDONNE.

Eh ! point du tout ; c'est moi qui vous ai prôné , qui vous ai introduit dans la maison. Je suis de votre parti , & c'est d'après votre décision que j'ai commandé la fête qui doit célébrer la convalescence de notre jeune Maitresse.

LE DOCTEUR.

Vous avez bien fait.

Madame JORDONNE.

A propos ; que Madame & elle n'en sçachent rien encore.

## DIVERTISSEMENT. 5

LE DOCTEUR.

Non , non ; je leur défendrai de prendre  
l'air de tout le jour , & le soir elles verront  
votre fête sur le balcon.

Madame JORDONNE.

Mademoiselle Lise , cette chere enfant ;  
vous nous l'avez conservée. Il n'y a rien de  
si charmant que votre art.

LE DOCTEUR.

J'aime que vous pensiez comme cela.

Madame JORDONNE.

*Air : V'là c'que c'est qu'd'aller au bois :*

De l'art d'un Inoculateur

C'est l'Amour qui fut l'inventeur.

Pour l'intérêt d'un jeune cœur ,

On fait la piquûre :

La cure

En est sûre.

Jeunes Beautés , ne craignez rien ;

C'est un mal qui fait du bien.

LE DOCTEUR.

On apprendra par le succès

Qu'on en est plus charmante après ;

On a le teint plus vif , plus frais.

Par-tout ma méthode

Devient à la mode ;

C'est pour plaire un nouveau moyen ,

C'est un mal qui fait du bien.

A iij

## 6 LA FESTE DU CHASTEAU ;

Madame JORDONNE.

Jeune fillette craint d'abord ,  
Pour céder se fait un effort.  
Desir de plaire est le plus fort ;  
Tout bas à l'oreille ,  
L'Amour la conseille :  
Ma belle enfant , ne craignez rien :  
C'est un mal qui fait du bien.

LE DOCTEUR.

Vous avez des idées justes , Madame Jordonne ; on peut s'en rapporter à moi quand on a mon âge , mon expérience.

Madame JORDONNE.

Votre âge , votre âge ! eh ! quel âge avez-vous donc , Monsieur le Docteur ?

LE DOCTEUR.

J'approche de la cinquantaine.

Madame JORDONNE.

Cela ne se peut pas ; je vous ai vû naître.

LE DOCTEUR.

Vous m'avez vû naître ?

Madame JORDONNE.

Eh ! oui. Ne vous souvenez-vous plus de la petite Catherine ?

## DIVERTISSEMENT. 7

LE DOCTEUR, *prenant un air riant.*  
La petite Catherine ?

Madame JORDONNE.

Oui, qui n'avoit que dix ans quand elle vous donnoit des soufflets & des bonbons à Madrid où nous sommes nés.

LE DOCTEUR, *avec un peu plus de gaieté.*  
Je me rappelle.

Madame JORDONNE. ?

Ah ! que vous étiez méchant , espiegle ! un petit policon qui jettoit des pierres pour assommer tout le monde , & qui avec son petit doigt faisoit à tous les passans : tuë, tuë. L'âge vous a bien perfectionné : vous vous êtes fait Médecin.

LE DOCTEUR.

Paix , paix. Quoi ! c'est vous , la petite Catherine ?

Madame JORDONNE.

AIR.

Des jeux de son enfance

On se souvient toujours ;

L'âge de l'innocence

Est l'âge des beaux jours.

Jouant à la Madame ,

Moi , je faisois la femme ;

Vous étiez mon époux :

Hein ! hein ! vous en souvenez-vous ?

A iv

8 LA FESTE DU CHASTEAU ;  
LE DOCTEUR.

Etant plus grandelette ,  
( Ah ! j'y crois être encor ! )  
Nous allions sur l'herbette :  
Vous étiez un trésor.  
Vous faisiez la sévère ;  
Un jour je vous fis taire  
Avec un baïser doux :  
Hein ! hein ! vous en souvenez-vous.

Madame JORDONNE.

Je ne me rappelle pas cela , Monsieur le  
Docteur.

LE DOCTEUR.

Cela peut être. Nous datons de bien loin ,  
ma bonne amie.

Madame JORDONNE.

Ah ! ne me rendez pas si vieille.

LE DOCTEUR.

Ah ! ne me rendez pas si jeune.

Madame JORDONNE.

Vous voulez paroître vieux ; je n'en suis  
pas la dupe.

*(Elle lui recule sa perruque.)*

LE DOCTEUR.

Que faites-vous ? Vous m'enlevez ma ré-  
putation.

Madame JORDONNE.

Comment ! votre réputation ... une per-  
ruque..

## DIVERTISSEMENT.

9

LE DOCTEUR.

Eh ! oui, oui, une perruque ! je ne suis encore qu'un Médecin de campagne. Je veux me faire un nom, & vous sçavez le proverbe : jeune Chirurgien, vieux Médecin.

Madame JORDONNE.

Écoutez ; j'ai le même intérêt que vous à paroître plus âgée que je ne le suis. Une femme qui gouverne une maison, doit avoir un air imposant pour se faire respecter. Il faut prendre sur soi, cela coûte. On a encore de la vivacité qu'il faut contenir, cela cause un certain mal-aïse.

LE DOCTEUR.

N'avez-vous jamais été mariée ?

Madame JORDONNE.

Non, non.

LE DOCTEUR.

Absolument ?

Madame JORDONNE.

Non, Monsieur le Docteur.

LE DOCTEUR.

Il y a ici un certain Jacquot qui est un joli garçon : son pere l'a élevé d'une manière au-dessus de son état. Il peut vous convenir. Il me paroît qu'il vous rend des soins.

Madame JORDONNE.

Oh ! non ; il a une petite Maitresse dont il est éperdu.

16 LA FESTE DU CHATEAU;  
LE DOCTEUR.

Oui, je sçais : c'est la petite Colette, fille de Gérard Fermier de Madame; mais son mariage est arrêté avec Hubert le Garde-Chasse; voyez, suivez cela sans faire semblant de rien; & nous verrons à profiter des circonstances.

Madame JORDONNE.

Et vous croyez donc absolument qu'il faut? . . .

LE DOCTEUR.

Oui, oui; vous avez un cœur sensible?

Madame JORDONNE.

Comme une autre, Monsieur le Docteur.

LE DOCTEUR.

Voyons votre poulx : il y a de la chaleur... de l'ardeur . . . la tête embarrassée . . .

Madame JORDONNE.

Oui, Monsieur le Docteur.

ARIETTE *en Duo.*

LE DOCTEUR.

Ce poulx est bien jeune encore :

Ah! comme il va !

Ta, ta, ta, ta.

Certain ennui vous dévore.

Madame JORDONNE.

Certain ennui me dévore !

LE DOCTEUR.

Prenez garde à ça.

Ta, ta, ta, ta.

Le poulx remonte.



## DIVERTISSEMENT. II

Madame JORDONNE.

Ah ! finissez.

LE DOCTEUR.

Bon ! quelle honte !

Laissez , laissez.

Madame JORDONNE.

J'ai besoin d'aide ;

Parlez en ami.

LE DOCTEUR.

Le vrai remede ,

C'est un bon mari.

Madame JORDONNE.

Eh bien ! Monsieur le Docteur , je veux  
un mari de votre main.

LE DOCTEUR.

Volontiers , & je m'y engage. Sçavez-vous  
bien que vous êtes charmante encore ?

Madame JORDONNE

Encore ! comme le tems passe !

LE DOCTEUR.

Adieu , ma petite Catherine , ma payse. Je  
crois voir quelqu'un. (*Gravement.*) Adieu ,  
Madame Jordonne.



S C E N E II.

Madame JORDONNE, THIBAUT.

Madame JORDONNE.

*Air : Anglois.*

**M**onsieur le Docteur n'est pas bête;  
Le principe est là;  
Je sens cela :

Oui, le principe est là,  
Là.

Mais songeons d'abord à la fête :

Mon premier devoir  
Est d'y pourvoir.

A tout il faut prévoir,  
Voir.

(*A Thibault.*) Ça, ça, dépêche,  
Thibault;

Prends ta bêche,

Tôt, tôt, tôt,

Viens, Thibault.

Vois s'il ne manque ici rien :  
Tien.

(*En se tâtant le cœur.*)

De la chaleur,

De l'ardeur

Qui m'empêche...

(*A Thibault.*) Viens ici,

Vois ceci.

## DIVERTISSEMENT. 13

Fait-on son ouvrage ainsi ?

Si...

*(En se tâtant le pouls.)*

Le feu va du cœur à la tête ,

De la tête il va...

Ta , ta , ta , ta.

Oui , prenons garde à ça.

*(A Thibault.)*

Il faut que moi-même j'apprête.

Vois sous ce berceau ;

Prends un râteau :

Tu restes-là toujours ;

Cours.

THIBAUT.

Parguenne ! Madame Jordonne, vous avez le commandement beau ; mais vous me parlez, vous ne me parlez pas. Prends ta bêche ; prends ton râteau : on ne fait ce que vous voulez dire.

Madame JORDONNE.

Je crois que tu raisonnes. Tiens , viens donc que je te montre.



S C E N E III.

Madame JORDONNE , THIBAUT ,  
JACQUOT.

JACQUOT.

*Air : L'Amour est dans ce jardin.*

**D**E la plus brillante aurore ,  
Ces beaux lieux sont éclairés ;  
Et des richesses de Flore ,  
Tous les jardins sont parés.  
Le printems vient de renaître :  
Life , notre cher trésor ,  
A nos yeux va reparoître  
Plus fraîche & plus belle encor.

Madame JORDONNE , à Thibault.

Tu n'as-pas encore songé à cette allée-là.

JACQUOT.

Cette jeune Demoiselle  
Est la fille du Château ;  
Pour lui témoigner mon zele ,  
J'ai quitté notre hameau.  
Dans cette heureuse retraite  
Que puis je encore esperer ?  
Ah ! si j'y revois Colette ,  
Je n'ai rien à desirer.

Eh ! venez donc , venez donc par ici , Ma-  
dame Jordonne.

## DIVERTISSEMENT. 15

Madame JORDONNE, à Thibault.  
Ah ! voilà Jacquot ; laissez-nous.

THIBAUT.

Mais non ; il faut bien que j'acheve ce que vous me commandez.

Madame JORDONNE, à Jacquot.  
Que veux-tu , mon fils ? Dépêche , je suis pressée.

JACQUOT.

Un moment, un moment.

Madame JORDONNE.

Air : *Contredanse du Diable à quatre.*

Du matin au soir , dans ce Château

Il abonde

Une foule de monde ;

C'est à chaque instant un soin nouveau ,

Et c'est moi qui soutiens le fardeau.

Il faut veiller à l'office ;

De nos caves j'ai les clefs.

Par moi , pour tout le service ,

Les mémoires sont réglés.

Marchands & valets

Sont satisfaits ;

Tous éprouvent mon zèle

Fidèle.

Je pourvois à tout , de loin , de près ,

Et je soigne à tous nos intérêts.

JACQUOT.

Oui , je sçais bien , je sçais bien.

16 LA FESTE DU CHASTEAU ;

Madame JORDONNE.

Ma Maitresse liberale

Permet que dans le logis

Les Dimanches je régale

Quelqu'un de mes bons amis ;

Mais sans abuser de ce loisir ,

Mon bonheur me rappelle

Près d'elle.

Je trouve plus doux de la servir :

Mon devoir est mon plus grand plaisir.

JACQUOT.

Il est vrai que , depuis quinze jours , l'état de notre jeune Maitresse vous a bien donné de l'embarras.

Madame JORDONNE.

Je n'y songe plus ; elle se porte bien.

JACQUOT.

Je n'ai pas eu moins d'inquiétude que vous. Quelle diable d'idée aussi d'aller se rendre malade pour avoir de la santé !

Madame JORDONNE.

Sa convalescence est une fête.

JACQUOT.

Je suis un des premiers à la célébrer.

Madame JORDONNE.

Cela est louable.

JACQUOT.

Air ; *Qu'en voulez-vous dire ?*

J'amene des fleurs à foison ,

Ma voiture en est toute pleine.

Vous

Vous en voyez l'échantillon ;  
Ma foi vous en aurez l'étenne.

Madame JORDONNE.

Jacquot , dans mon tems de beauté,  
Je l'aurois assez mérité.

JACQUOT.

Oh ! permettez avec bonté  
Que je vous , que je vous le donne,  
Madame Jordonne ;

Permettez donc avec bonté,  
Que je l'attache à votre côté.

Madame JORDONNE.

Rien n'est plus galant que cela ;  
Grand merci de ta complaisance.

JACQUOT.

Ces roses que je place là  
Sont en pays de connoissance :  
Un baiser doit être ajouté.

Madame JORDONNE.

Mais , mais , Jacquot , en vérité...

JACQUOT.

Cà , permettez avec bonté,  
Que je vous , que je vous le donne ;  
Madame Jordonne ;

Cà , permettez avec bonté  
Que je vous le donne avec gaité.

THIBAUT, *tirant Madame Jordonne par le bras.*

Eh ! ben , Madame , c'est-il bien ? Etes-vous  
contente ? voyez.

Madame JORDONNE.

Comment ! te voilà encore ! ne t'ai-je pas  
dit d'aller travailler là-bas au petit pavillon  
du jardin ?



18 LA FESTE DU CHASTEAU;  
THIBAUT.

Pas un mot.

Madame JORDONNE.

Eh bien ! vas-y. (*A part.*) Ce drôle-là veut  
sçavoir tout ce qu'on fait, tout ce qu'on dit.

THIBAUT.

Hon, hon.

(*Il fait signe à Jacquot du doigt.*)

Madame JORDONNE, *à part.*

Le Docteur a raison ; ce Jacquot me conviendrait assez. (*Haut.*) Il est vraiment bien beau, ce bouquet-là !

JACQUOT.

J'en ai pour toutes les Dames du Château.

Madame JORDONNE.

Mais, mon enfant, tute ruines, tu ne songes donc pas que tu es Jardinier fleuriste ; que tes fleurs sont toute ta fortune ?

JACQUOT.

Cela est vrai, mais coûte qui coûte dans ce moment ci . . . enfin j'en ai pour toutes les filles qui voudront danser à la fête.

Madame JORDONNE.

Tu n'as pas oublié Colette ? (*A part.*) Voyons ce qu'il va me dire.

JACQUOT.

Ah ! Colette ?

Madame JORDONNE.

Tu es toujours bien amoureux d'elle ; conte-moi donc ça.

JACQUOT.

J'en aurois pour d'ici à demain , & vous avez tant d'affaires. . . .

Madame JORDONNE.

N'importe , n'importe; quand j'entends des histoires d'amour , cela me fait plaisir : on a toujours du tems de reste pour cela.

*Air : Quand l'Auteur de la Nature.*

A tout âge on est sensible ,  
 Le cœur suit un penchant invincible ;  
 Eh ! comment est-il possible ,  
     Sans amour ,  
 D'être heureux un seul jour ?  
 J'aime à voir de la Jeunesse  
 La gaité , les jeux , la gentillesse :  
     Sa tendresse  
     M'intéresse ;  
     Ses plaisirs  
 Réveillent mes desirs.  
 A tout âge , &c.

Dans mon ame ,  
 Des traits de flamme  
 Retracent mes plus doux instans,  
     Souvenance  
     Est jouissance :  
 Je me retrouve en mon printems ;  
 Je ris , je chante , je danse  
 De bon cœur , tout comme à quinze ans.  
 A tout âge , &c.

Bij

20 LA FESTE DU CHASTEAU,  
JACQUOT.

Ah ! que vous dites bien vrai , Madame !

Madame JORDONNE.

Elle est assez gentille, cette petite Colette ;  
j'en parle souvent à Madame , quand elle  
vient au Château ; je la fais toujours entrer ;  
aussi notre Maitresse l'aime bien.

JACQUOT.

Oh ! pas tant que moi.

Air : *Dans un bosquet près du hameau.*

Le doux zéphir par sa fraîcheur

Fait ouvrir le sein d'une fleur ;

D'un regard ma belle

Fait naître pour elle

Le rendre amour :

C'est l'Aurore nouvelle ,

Dont le retour

Annonce un beau jour.

En son absence tout languit ,

Un jour si beau se change en nuit.

Mon amour fidèle

Ne trouve loin d'elle

Aucun bonheur ;

C'est la bise cruelle

Dont la rigueur

A flétri mon cœur.

Madame JORDONNE.

C'est bien , c'est bien , mon enfant ; voilà  
comme on aime.

JACQUOT.

Il y a huit jours que je ne l'ai vue , mais....

## DIVERTISSEMENT. 21

MADAME JORDONNE.

Huit jours ! huit jours ! il se passe bien des choses en huit jours dans le cœur d'une fille , mon ami ; tu as eu tort de la quitter.

JACQUOT.

Comment vouliez-vous que je fisse ? Dès que j'ai appris la maladie de notre jeune Maitresse , je suis venu vite , dar , dar , dar , sans dire adieu à Colette : j'ai tout oublié dans ce moment-là.

MADAME JORDONNE.

En ce cas tu es excusable.... Mais vous êtes bien jeunes pour vous marier ensemble. Il te faudroit une femme d'expérience pour être à la tête de ton ménage , pour gouverner ta maison , pour avoir soin de toi , te donner de bons conseils , t'instruire sur bien des choses , te conduire ; tu n'as que vingt ans & Colette est encore plus enfant que toi.

JACQUOT.

ROMANCE.

L'amour , quoiqu'il soit un enfant ,  
Est assez grand pour se conduire :  
C'est de lui seul que l'on apprend ,  
Rien n'est capable de l'instruire.  
Ce cœur qu'Amour a su former

Ne veut connoître

Que lui pour maître ;

On fait tout , quand on fait aimer.

B iij

22 LA FÊTE DU CHÂTEAU,

Madame JORDONNE.

Oui ; tu as raison : mais il faut être bien sûr du cœur de ce qu'on aime.

JACQUOT.

Je n'ai point d'inquiétude.

Madame JORDONNE.

A la bonne heure.

JACQUOT.

Que voulez-vous dire ?

Madame JORDONNE.

Rien , rien ; va porter les fleurs dans le vestibule ; j'aurai soin que Madame distingue ton hommage , & nous nous reverrons.

JACQUOT , *s'en allant.*

Oui , oui , ma chere Madame.

A tout âge on est sensible , &c.



S C E N E I V.

Madame JORDONNE, *seule.*

**C**ES pauvres enfans s'aiment réellement; ce seroit dommage... Mais si Colette épouse Hubert, Jacquot pourra me revenir... Ne désespérons de rien. Ah! voilà encore du monde qui m'arrive ; c'est Gerard notre Fermier, c'est Hubert le Garde-Chasse, c'est Monsieur Amboise le Tabellion, c'est Blaise notre Vigneron ; & jusqu'à Pierrot le garçon Meunier. Approchez, nos amis ; vous êtes les bien venus.



SCENE V.

Madame JORDONNE , GERARD ,  
LE TABELLION , HUBERT.

R O N D E.

*Air : Rouler sur la fougere.*

GERARD , & HUBERT.

Cette saison est le retour  
Des Ris, des Jeux & de l'Amour.  
Tous nos amans vont d'un air gai  
Batifoller sur la fougere ;  
Mais pour jouir du mois de Mai,  
Il faut une Bergere.

LE TABELLION.  
La Fortune achete à grands frais  
Moins de bonheur que de regrets.  
Chez nous on a ces biens parfaits  
Que la Nature nous dispense ;  
La santé , la gaiété , la paix ,  
L'amour & l'innocence.

HUBERT.

Je fers Bacchus , je fers l'Amour :  
Chaque plaisir regne à son tour.  
Je cours la chasse le matin ,  
Je bois le jour , le soir je danse ,  
Je dors pour me remettre en train ,  
Et puis je recommence.



# DIVERTISSEMENT

25

GERARD.

Sans cesse , à la Ville , à la Cour ,  
Sans aimer on parle d'amour :  
Sans art , sans fard , sans complimens ,  
On aime ici bien davantage.  
Les bons amis , les vrais amans  
Ne sont plus qu'au Village.

MADAME JORDONNE.

Pour l'Amour faut-il des Palais ?  
Un verd Bocage sert de dais.  
On a pour table ses genoux ,  
Tous deux on boit dans même verre ,  
On a pour siège un gazon doux ,  
Et pour lit la fougere.

MADAME JORDONNE.

Mes enfans , vous n'avez pas de tems à  
perdre , il faut aller chercher le mai.

HUBERT.

C'est bien dit.

GERARD , *au Tabellion.*

Eh bien ! Monsieur le Tabellion , allez  
donner vos ordres , nous vous suivons.



## LA FESTE DU CHASTEAU;

---

### S C E N E V I.

Madame JORDONNE, GERARD,  
HUBERT.

GERARD.

A H ça, Madame Jordonne, on dit que Madame veut marier une fille du Village en rejouissance de la santé de Mademoiselle.

Madame JORDONNE.

Cela est vrai ; c'est toujours une bonne œuvre pour une Dame de Paroisse de faire des mariages ; cela débarrasse les peres & meres, cela fait plaisir aux enfans, cela peuple le Village, cela fait gagner de l'argent au Tabellion & à bien d'autres gens encore ; ma foi, chacun y profite ; il faut que tout le monde vive.

GERARD.

Vous parlez en femme qui connoît le monde. Je voudrois déjà que ma fille fût mariée.

*Air : Margot rêvoit tranquillement.*

Toujours sautant,  
Et d'un air content,

## DIVERTISSEMENT. 27

Ma fillette ne songeoit qu'à rire.

Depuis un tems

Je vois & j'entends ,

Qu'en secret elle rêve & soupire.

Un desir vif

Lui rend l'œil actif ;

Elle veut à présent tout savoir ,

Tout voir.

Madame JORDONNE.

Un mari, un mari ; cela répond à tout :  
c'est l'avis de Monsieur le Docteur : il est  
de bon conseil.

HUBERT.

Oui , oui , c'est un mari qu'il lui faut.

Madame JORDONNE.

AIR.

Quand on voit d'une fille

Les charmes s'arrondir ,

Quand son regard pétille ,

Qu'un mot la fait rougir ;

Il est tems qu'en ménage

Par prudence on l'engage ;

Car même avant cet âge

L'amour se fait sentir.

GERARD.

Aussi lui ai-je trouvé un bon mari.

HUBERT.

Et si par votre moyen le choix de Madame  
pouvoit tomber... la, sur Colette ?

Madame JORDONNE.

Vraiment ! elle y a plus de droit que per-

12 LA FESTE DU CHASTEAU,  
sonne; Gérard est son Fermier, c'est notre  
Fermier.

GERARD.

Cela ne feroit pas mal, avec ce que je  
lui donne : avec ce qu'elle a déjà, avec  
quelque petite chose qu'il a aussi lui, cela  
feroit quelque chose encore.

Madame JORDONNE.

Comment ! que deviendra ce pauvre  
Jacquot ?

HUBERT.

Brrr ... Jacquot ! vantez que nous valons  
mieux que lui : il a fait lever le Lievre,  
c'est nous qui l'avons pris.

Madame JORDONNE.

Prenez garde qu'il ne vous échappe.

GERARD.

Jacquot ! Jacquot ! un fainéant qui passe  
sa vie à élever des fleurs .. J'aime mieux  
un oignon de mon jardin que tous ceux  
du sien.

HUBERT.

Et un bon Lapin donc ?

GERARD.

Le jour de ma fête il m'avoit donné  
une demi-douzaine de ses oignons : c'étoit  
ce qu'il y avoit de plus rare, disoit-il, &  
il les avoit fait venir d'Orlande, je ne sçais  
d'où ; j'ai voulu les manger, c'étoit comme  
du chicotin.

DIVERTISSEMENT. 29

HUBERT.

Ce drôle-là ne s'étoit-il pas avisé de tendre ses panneaux pour prendre Colette ?

GERARD.

Il venoit l'enjôler avec ses bouquets. Heureusement nous ne le voyons plus, ce Jacquot ; il s'en est allé, & ma fille a fait ma volonté : le contrat est signé.

Madame JORDONNE.

Comment ! déjà ? (*A part.*) J'ai quelque espérance.

GERARD.

Mais Madame n'a pas signé. Sans le consentement de Madame il n'y a rien de fait ; il faut qu'elle y boutte sa signature.

Madame JORDONNE.

Je la déterminerai...(*à part.*) selon mes intérêts.

GERARD.

Colette est là-bas avec ses compagnes ; je vais vous l'envoyer pour la présenter à Madame.

Madame JORDONNE.

C'est bien dit. Restez, Monsieur Hubert.

GERARD.

Madame Jordonne, je vous le recommande.

Madame JORDONNE.

J'y songe.

S C E N E V I I.

Madame JORDONNE, HUBERT.

Madame JORDONNE.

**J**E vous conseille de presser votre mariage & d'épouser la petite Colette le plutôt qu'il vous sera possible.

HUBERT.

C'est bien mon dessein.

Madame JORDONNE.

Vous l'aimez beaucoup?

HUBERT.

Pardi! si je l'aime! le papa Gérard est un pere aux écus, il ne dit pas encore tout ce qu'il a.

Madame JORDONNE.

Ah! si donc! l'intérêt....

HUBERT.

Je compte toujours sur votre protection.

Madame JORDONNE.

Ecoutez, je crains pour vous; on m'a dit que Jacquot chassoit sur vos terres.

HUBERT.

*Air. Fanfare.*

Une terre , avec moi , n'a point de braconnier :  
 Pour cette race  
 Je suis sans quartier.  
 Je ne crains point qu'on vienne enlever mon gibier ;  
 Un Garde-Chasse  
 Est franc du collier.  
 Jacquot n'est pas taillé pour chasser à ma place ;  
 Je lui fais un salut ,  
 S'il ose se mettre à l'affut.  
 Une terre , avec moi , &c.

Madame JORDONNE.

Encore une fois , prenez-y garde. Il me paroît que Colette & Jacquot ont de l'inclination l'un pour l'autre : il seroit fâcheux que vous fussiez trompé.

HUBERT.

Bon ! bon ! elle ne fera pas quatre jours en ménage avec moi qu'elle m'aimera à la folie. Quand on a de bonnes manieres pour une femme . . . ah ! ah !

Madame JORDONNE , *à part.*  
 Ce garçon-là a des sentimens.

HUBERT.

Il n'y a que façon de s'y prendre.

Madame JORDONNE.  
 Vraiment ! bien d'autres qu'elle trouve-



32 LA FESTE DU CHASTEAU ;  
roient de l'avantage à vous avoir ; allez ;  
Monsieur Hubert, je m'intéresse à vous ,  
& si votre mariage manquoit . . .

H U B E R T.

Oh ! il ne manquera pas : vous ne m'oubliez pas auprès de Madame.

Madame J O R D O N N E.

Je regarde vos intérêts comme les miens.

H U B E R T.

*Air : Des voyelles.*

Je suis joyeux , je suis toujours gaillard ,  
Je mets tous soucis à l'écart ,  
Du cœur ma gaité part.  
Qu'une femme soit bisarre ,  
De son esprit je m'empare ,  
J'en triomphe ; car  
Je suis joyeux , je suis toujours gaillard :  
Sans cesse de ma part  
C'est un nouvel égard ,  
Je ne suis jamais en retard ;  
Et voilà tout mon art.

*(Il sort.)*

---

## S C E N E   V I I I.

Madame J O R D O N N E.

**I**L est de bonne humeur, ce garçon-là : s'il n'épousoit pas Colette... cependant ce n'est qu'un Garde-Chasse . . . mais . . .

*Air :*

*Air : Un jour dans un verd bocage.*

Dans la saison printanniere ,  
On a vingt maris pour un ;  
Et pour être un peu trop fiere ,  
Souvent on n'en prend aucun ;  
L'âge rend plus docile ,  
On se repent ;  
Plus on attend ,  
Moins on est difficile.

Ah ! voici Colette.

S C E N E I X.

Madame JORDONNE , COLETTE.

COLETTE.

**B**On jour , ma chere Madame ; mon pere  
m'envoye à vous.

Madame JORDONNE.

Oui , pour vous présenter à Madame ? vous  
êtes bien aise d'être de la fête ?

COLETTE , *en pleurant.*

Oui , oui , cela me fait plaisir.

Madame JORDONNE.

Il n'y paroît guères ; vous me dites cela  
d'un air . . . .

COLETTE

C'est que je suis tout à la fois bien gaie  
& bien triste.

C

34 LA FESTE DU CHASTEAU;

Madame JORDONNE.

De quoi êtes-vous triste ? on dit qu'on va vous marier.

COLETTE.

Ah !

Madame JORDONNE.

Il n'y a pourtant rien qui réjouisse tant une fille.

COLETTE.

Ce n'est pas Jacquot qui... qui.

Madame JORDONNE.

Comment ?

COLETTE.

Il n'y a pas huit jours que ce que je vais vous dire est arrivé.

*Air : J'étois dans mon lit tranquille.*

Nous avons une terrasse

Au bout du jardin ,

Qui du sien est voisin ;

Discrètement je m'y place

Derrière un buisson de jasmin.

Doucement j'écarte une branche ,

Sur le bord du mur je me penche ,

Et quelque tems sans dire mot ,

Je vois à mon aise Jacquot :

Je tire une fleur de mon sein ,

Je la lui jette avec dessein ,

Et puis je me cache soudain.

Madame JORDONNE.

Ah ! la petite malicieuse !

# DIVERTISSEMENT. 35

COLETTE.

Le cœur lui dit aussitôt que c'est moi ,  
Avec transports il me nomme , il m'appelle :  
Chère Colette , à mes yeux offre-toi.  
Contre le mur il ajuste une échelle.  
Il me voit , je me mets à rire...  
Pour tous deux quel moment flatteur !

Jacquot soupire ;  
Je plains son martyre :  
L'Amour qui l'inspire  
Prend un peu d'empire.  
Jacquot soupire ;  
Je plains son martyre :  
L'Amour qui l'inspire  
Est aussi dans mon cœur.

Madame JORDONNE.

Mon enfant , je ne vois que du bien à cela.

COLETTE.

Le lendemain , j'ai remonté sur la terrasse , je ne me suis pas fait voir.

Madame JORDONNE.

Pourquoi ?

COLETTE.

Ah ! parce que....

Madame JORDONNE.

Comment ?

COLETTE.

Parce que la veille j'étois si troublée...  
On dit qu'il y a du danger à parler trop  
souvent à un garçon qu'on aime.

Madame JORDONNE.

Quelquefois.

## 36 LA FÊTE DU CHÂTEAU ;

COLETTE.

Mais j'ai entendu qu'il disoit avec le plus grand plaisir en travaillant à son jardin :

Air : *De mon berger volage.*

Tendre fille de Flore ,

Image du plaisir ;

Colette dès l'aurore

Viendra pour vous cueillir

Vous brillerez près d'elle

D'un éclat plus parfait ;

C'est le sein d'une Belle

Qui pare le bouquet.

Madame JORDONNE.

De mieux en mieux , il n'y a pas de quoi s'affliger.

COLETTE.

Ma chere Madame ; ce Jacquot qui me disoit tout cela sans me voir , car c'étoit de moi qu'il parloit . . . . .

Madame JORDONNE.

Eh bien ?

COLETTE.

Eh ! bien : il y a huit jours qu'il m'a quittée sans me dire adieu , sans me donner de ses nouvelles. Je ne sais ce qu'il est devenu.

Madame JORDONNE.

Il se trouvera ; il se trouvera , hé ! que trop.

COLETTE.

Non ; c'est un infidele : j'ai continué tous les jours d'aller regarder dans son jardin ,

DIVERTISSEMENT. 37

& ce matin je n'ai plus vû ses fleurs. On m'a dit qu'il les avoit enlevées pour sa jeune Maitresse.

Madame JORDONNE.

Il n'y a pas de mal à cela.

COLETTE.

Sa jeune Maitresse ! ce n'est donc pas moi ?

*Air : Quand on est bonne , bonne ménagere.*

Jacquot m'aimoit , Jacquot n'est plus le même ;

Et malgré moi toujours je l'aime.

Dès le point du jour ,

Le cœur plein d'amour ,

Il me préparoit

Un beau bouquet.

En amant discret ,

Jacquot se cachoit ,

Et contre ma porte l'attachoit.

Jacquot m'aimoit , &c.

Le soir avec un soin extrême ,

Sous ma fenêtre il se rendoit ,

M'attendoit ,

Regardoit

Dans l'espoir

De me voir.

Il alloit , il venoit ,

Tournoit ,

Retournoit ,

M'appelloit ,

Soupiroit ,

S'en alloit

A regret.

Jacquot m'aimoit , &c

C iij



## 38 LA FESTE DU CHATEAU ;

Avec transport il me juroit  
Que j'étois son bonheur suprême.  
Qui m'eût dit qu'il me trahiroit ?

Jacquot m'aimoit, Jacquot n'est plus le même ;  
Et malgré moi toujours je l'aime.

Madame JORDONNE.

Vous avez tort.

COLETTE.

J'en mourrai de chagrin.

Madame JORDONNE.

Il ne faut pas être si sensible ; c'est un avis  
que je vous donne, ainsi qu'à toutes celles  
de votre âge.

Air : *Des Insulaires.*

Croyez-moi, gentilles fillettes,  
Ne prenez, dans vos jeunes ans,  
Rien que la pointe des fleurètes,  
Comme un papillon au printemps.  
Près des amans soyez follettes,  
Si vous voulez les voir longtems.

En badinant,

En folâtrant,

T'aitez l'Amour comme on traite un enfant :  
Il ne lui faut que des amusettes.

Qu'il coure ailleurs s'il n'est pas content.

COLETTE.

Ah ! quand une fois le cœur s'est attaché ;  
je n'ai jamais aimé que lui.

Madame JORDONNE.

Tenez, je suis sûre que vous lui pardonnez.



# DIVERTISSEMENT.

39

COLETTE.

Jamais, jamais Jacquot ne me fera de rien.

Madame JORDONNE.

AIR.

Trop aisément on s'abandonne

A des soupçons contre un amant :

Plus aisément on lui pardonne ;

Courroux d'amour n'a qu'un moment.

C'est un ingrat que l'on accuse ;

Le revoit-on : c'en est assez.

Même avant qu'il parle , on l'excuse ,

Et tous ses torts sont effacés.

COLETTE.

Non, non, je ne saurois l'excuser.

Madame JORDONNE.

Attendez, je crois l'appercevoir tout là-bas, il tient un pot de fleurs.

COLETTE.

Oui, c'est lui; ah! Madame, courez au devant de lui, je vous en prie, dites-lui bien que je veux le fuir, que je ne veux pas le voir.

Madame JORDONNE.

C'est ce que je vais faire. Vous faites bien d'avoir un peu de fierté.

COLETTE.

Ecoutez donc, Madame, ne l'empêchez pourtant pas de venir ; chacun est libre : mais ne lui dites pas que je vais me cacher là , pour examiner de loin sa contenance quand il viendra.

Civ

40 LA FESTE DU CHASTEAU,

Madame JORDONNE.

Oui, oui : ah ! que je reconnois bien la Jeunesse ! vous ne pourrez pas vous empêcher de lui parler.

COLETTE.

Eh ! je n'en répondrois pas , Madame.

Madame JORDONNE.

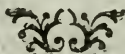
Si vous n'avez pas le courage de le fuir , ayez donc la force de lui dire qu'il ne songe plus à vous. Ce pauvre Jacquot !

COLETTE.

Oh ! oui , Madame , j'ai de la force , & je me prépare bien à lui dire tout ce qu'il faut.

Madame JORDONNE.

Je vais lui en toucher quelques mots en passant : ils me font pourtant pitié , je ne fais quel parti prendre. Allons point de faiblesse.



SCENE X.

COLETTE *seule.*

AIR.

AH ! que l'Amour  
 Nous cause d'allarmes !  
 Avec l'Amour  
 Il n'est de charmes  
 Que le premier jour.  
 On se livre sans feinte ;  
 Mais est-on sûr du retour ?  
 De l'espérance à la crainte  
 On passe tout-à-tour.

Ah ! que l'Amour , &c.

Mon Amant devient volage :  
 De l'ingrât je me dégage.  
 Faut-il encor que mon cœur  
 Sans cesse avec douleur  
 M'en offre l'image ?

Ah ! que l'Amour , &c.

Voici Jacquôt , sauvons-nous.

S C E N E X I.

JACQUOT, COLETTE.

JACQUOT *place son pot de fleurs  
sur une chaise de jardin.*

**M**ADAME JORDONNE vient de me dire mystérieusement de me rendre dans ce bosquet, que Colette avoit à me parler; c'est une bonne femme que cette Madame Jordonne : elle a tant d'amitié pour moi ! Colette va venir : voilà le bouquet que je lui destine ; c'est la fleur qu'elle aime le mieux.

COLETTE.

Qu'il a l'air content l'ingrat ! à qui va-t-il faire ce présent ?

JACQUOT *prend un arrosoir.*

AIR : *Quel voile importun.*

Belle rose

Que j'arrose,

Tes charmes naissans

Sont l'honneur du Printems.

Tu vas plaire

A ma Bergere ;

Mais son teint plus frais

Efface tes attraits.

COLETTE.

Il parle seul ; je n'entends pas ce qu'il dit,  
je n'ose avancer.

JACQUOT.

Il faut , avant qu'elle te cueille ,  
Que je t'anime d'un baiser.  
Discrettement , sous cette feuille  
Mes lèvres vont le déposer.

Belle rose

Que j'arrose ,

Si c'est ton destin

D'approcher de son sein ;

Si sa bouche

Aussi te touche ,

Donne-lui pour moi

Ce gage de ma foi.

COLETTE.

Il baise ce bouquet , je suis trahie.

JACQUOT.

Pour Colette que j'adore ,

Joli bouton , tu vas t'ouvrir ;

Reçois encore ce soupir

Pour te hâter d'éclorre ;

Mais conserve-en la flamme :

Que ta jeune fleur

Se panche sur son cœur.

Que Colette , au fond de l'âme ,

En sente l'ardeur ,

Et songe à mon bonheur.

44 LA FESTE DU CHASTEAU;  
COLETTE.

C'étoit pour moi seule qu'il avoit autrefois ces soins-là.

JACQUOT.

Voilà des épines qui pourroient la piquer ; je vais prendre une serpette.

( *Jacquot va de l'autre côté du Théâtre : dans ce moment Colette s'approche , renverse le pot de fleurs & s'assied sur la chaise.* )

---

SCENE XII.

JACQUOT, COLETTE.

COLETTE.

**N** On, tu n'auras pas l'avantage d'offrir ton présent à un autre.

JACQUOT.

O dieux ! c'est elle !

AIR : *La Colombe qui succombe.*

Ma Colette,  
Ma poulette,  
Qu'il m'est doux de te revoir !  
D'allégresse,  
De tendresse,

Je sens mon cœur s'émouvoir.  
 Mais tes yeux sont pleins de larmes,  
 Quand tout flatte notre espoir.  
 Ah ! Colette , tu m'alarmes...  
 Quel chagrin peut-elle avoir ?  
     Ma petite ,  
     Qui t'agite ?  
 Ne puis-je enfin le sçavoir ?  
     Tu m'évites ,  
     Tu t'irrites :  
 De quoi peux-tu m'en vouloir ?

COLETTE.

Laissez-moi , Jacquot , laissez-moi.

JACQUOT.

Mais dis donc , parle , veux-tu me faire mourir.

COLETTE.

AIR : *Des rues.*

Tu disois que tu m'aimois ,  
     Perfide ,  
     Ingrat , perfide ;  
 Tu disois que tu m'aimois ,  
     Perfide ,  
     Tu me trompois.  
 Tu m'avois donné ta foi :  
 Ton serment n'est pas solide ,  
 Va , parjure , laisse-moi ;  
 Un nouvel amour te guide :



## 46 LA FESTE DU CHASTEAU,

Laisse-moi gémir ,  
Me repentir ;  
Je veux te fuir ,  
Et mourir.

Tu disois que tu m'aimois , &c.

JACQUOT.

Quand j'ai dit que je t'aimois ,  
Colette ,  
Chere Colette ;  
Quand j'ai dit que je t'aimois ,  
Colette ,  
Je le pensois.

Hélas ! devois-tu de moi  
Estre un instant inquiète ?  
C'est faire injure à ma foi ,  
A l'ardeur la plus parfaite.  
Mon cœur , tout à toi ,  
Veut, sous ta loi ,  
Vivre à jamais :  
Fais la paix.

Quand j'ai dit que je t'aimois , &c.

COLETTE.

Il n'est plus tems, Jacquot : allez retrou-  
ver votre nouvelle Maitresse

JACQUOT.

Moi ! une autre Maitresse ?

COLETTE.

Air : *Que ne suis-je la fougere !*

Lorsque Jacquot m'abandonne,  
Qu'il est huit jours sans me voir,  
C'est à tort qu'on le soupçonne.

JACQUOT.

L'amour cédoit au devoir.  
Pour notre jeune Maitresse,  
J'ai quitté tout à l'instant;  
Pour lui prouver sa tendresse,  
Colette en eût fait autant.

COLETTE.

Comment ! c'est pour servir notre jeune  
Maitresse pendant sa maladie que tu t'es en-  
allé ?

JACQUOT.

Sans cela t'aurais-je quittée ?

COLETTE.

Et toutes les raretés de ton jardin, dont le  
produit devoit servir à notre établissement,  
que font-elles devenues ?

JACQUOT.

J'ai été les enlever ce matin pour lui en  
faire hommage & célébrer sa convalescence.

COLETTE.

Et ces roses que tu regardois avec tant de  
complaissance, à qui les destinois-tu ?

JACQUOT.

A toi-même.

## 48 LA FESTE DU CHASTEAU ;

AIR : *Il faut , quand on aime une fois.*  
On ne peut aimer qu'une fois ,  
Quand on aime Colette ;  
Pour s'engager sous d'autres loix ,  
L'ame est trop satisfaite.

On ne peut aimer qu'une fois , &c.

De l'Amour écoute la voix ;  
C'est lui qui te répète :  
On ne peut aimer qu'une fois ,  
Quand on aime Colette.

COLETTE.

Il est donc vrai que tu ne m'as point trahie ?  
que je suis malheureuse !

JACQUOT.

Comment ! quand je te jure de t'aimer toute ma vie !

COLETTE.

Air : *Ce que je dis est la vérité même.*

Pourquoi dis-tu que tu m'aimes encore ?

Ah ! c'est accroître ma douleur.

Par un destin que mon Amant ignore ,

Moi-même , hélas ! j'ai détruit mon bonheur.

Je croyois Jacquot un volage ,

Et par dépit je viens de m'engager.

Ton rival... Ah ciel ! quelle image !

Mon triste sort va te venger.

Pourquoi dis-tu , &c.

JACQUOT.

DIVERTISSEMENT. 49

JACQUOT.

Qu'as-tu fait ? Que veux-tu dire ?

COLETTE.

Hubert a profité de ton absence pour te rendre suspect à mon cœur. Tout confirmoit mes soupçons ; il a pressé mon pere de lui accorder ma main ; &....

JACQUOT.

Tu as consenti ?

COLETTE.

Oui Jacquot.

*Air : Menuet de la Comédie Italienne.*

JACQUOT.

Moi qui t'aime !

Toi qui dois m'aimer de même !

Car tu l'as juré,

J'en étois assuré :

Mon cœur s'étoit livré ;

Tu fais de ton plein gré

Ma peine extrême !

Moi qui t'aime !

Toi qui dois m'aimer de même,

Peux-tu m'affliger,

Cruelle , sans songer

Que mon cœur moins léger

Ne peut changer ?

COLETTE.

Ah ! daigne en croire

Mes pleurs.

J'aurai toujours en mémoire...

Je meurs.

50 LA FESTE DU CHASTEAU;

De nos amours ,  
Qui faisoient nos beaux jours ,  
J'aurai toujours mémoire ,  
Toujours.

C'est ta flamme  
Qui soutient encor mon ame.

Un autre a ma foi ;  
On dispose de moi :  
Mais mon cœur est à toi ,  
Toujours à toi.

JACQUOT.

Moi qui t'aime !

COLETTE.

Moi je t'aime aussi de même.

JACQUOT.

Tu me l'as juré.

COLETTE.

Sois-en bien assuré.

JACQUOT.

Mon cœur s'étoit livré :

Tu fais de ton plein gré

Ma peine extrême ;

Moi qui t'aime !

COLETTE.

Moi je t'aime aussi de même.

JACQUOT.

Peux tu m'affliger ,

Cruelle , sans songer

Que mon cœur moins léger

Ne peut changer ?

COLETTE.

Sais-je feindre ?

Tu me connois bien.

# DIVERTISSEMENT. 51

JACQUOT.

Serrons notre lien.

COLETTE.

N'espère rien.

JACQUOT.

Sans nous plaindre ,

Cherchons tous les deux

Le moyen d'être heureux :

Tous mes transports se raniment ;

Ah ! combien d'amour expriment

Tes yeux !

ENSEMBLE.

JACQUOT.

COLETTE.

Oui je t'aime ;

Oui , je t'aime ,

Si tu me chéris de même ,

Et t'aimerai toujours de

Je suis rassuré.

même :

Je te l'ai juré ;

Mon cœur est enivré :

Sois-en bien assuré.

Oui , tant que je vivrai ,

Oui , tant que je vivrai ,

Je t'aimerai.

Je t'aimerai.

JACQUOT.

Ecoute , ma chere Colette ; si tu demandois à différer ton mariage de quelques jours , Madame Jordonne est dans nos intérêts , elle parleroit de notre amour à Madame. Madame n'a point donné son consentement , nous avons encore de l'espérance.

S C E N E X I I I.

JACQUOT, COLETTE, THIBAULT.

THIBAULT.

**A** H ! Jacquot , mon ami Jacquot , je viens t'avertir que tes affaires vont mal.

JACQUOT.

Comment ?

THIBAULT.

Madame Jordonne est avec notre Maîtresse dans le Pavillon du Jardin , comme je travaillois auprès , j'ai entendu qu'elle parloit de toi.

JACQUOT.

De moi ?

THIBAULT.

Je me suis approché tout doucement de la fenêtre pour écouter sans être vû.

COLETTE.

Que disoit-on ?

THIBAULT.

Madame Jordonne représentoit les bons



services de Jacquot ; all'disoit comme ça que c'étoit un bon garçon que Jacquot , & qu'all' l'aimoit de tout son cœur.

JACQUOT.

Je le fais. J'ai en elle une bonne amie.

THIBAUT.

Je le fais ben itou morgué ! je me suis aperçû de ça tantôt quand all' te parloit ; mais ça n'accomode pas Mam'zelle Colette.

JACQUOT.

Pourquoi ?

THIBAUT.

C'est que Madame Jordonne a dit encore comme ça que Monsieur le Docteur lui avoit donné une ordonnance de mariage : Madame a dit, dit-elle , comme ça , que c'étoit bon.

JACQUOT ET COLETTE.

Quel galimatias ! après , après ,

THIBAUT.

Et puis all' parliont tout bas & puis tout haut : j'ons entendu marmurer d'Hubert. Enfin finale Madame a dit, dit-elle , qu'all' approuvoit tout ça & qu'all' vouloit que le mariage de Colette se fît drès aujourd'hui.

COLETTE.

Que je suis à plaindre !

THIBAUT.

Tant y a qu'all' a demandé de l'encre & du papier pour donner ses ordres qu'on remettra au Tabellion , & pendant qu'il griffonne , je viens te dire ça sans que ça paroisse. Adieu.

JACQUOT.

Ecoute , écoute donc.

THIBAUT.

Non, t'atigué ! si Madame Jordonne... Tians, m'est avis que c'est-elle qui a manigancé tout ça avec Hubert ; elle m'a tarabusté tantôt. Je retourne à mon travail.



SCENE XIV.

JACQUOT, COLETTE.

**M** COLETTE.  
Adame Jordonne !

JACQUOT.

Hubert !

*Air : Rien , pere Cyprien.*

JACQUOT.

Ah ! le cruel état !

Le scélérat

T'enleve en ce jour

A mon amour.

Je veux prévenir...

Puis-je souffrir?....

Il faut punir...

Quand j'en devrois mourir.

Non ! ne m'arrête pas..

Toi dans ses bras!...

COLETTE.

O ! peine extrême !

C'est toi que j'aime ;

Hélas ! tu ne peux m'ob-

tenir.

Que devenir ?

Ah ! téméraire !

Que vas-tu faire ?

O Ciel ! dans un nouveau danger

C'est t'engager.

Dans mon désespoir...

Nous allons voir...

Oui je vais , je cours...?

J'aurai recours...

Je dois songer

A me venger.

COLETTE.

Ah ! Jacquot ! Jacquot !... Il ne m'entend plus : je n'ai pas la force de le suivre ; dans quelle inquiétude il me jette !

S C E N E X V.

COLETTE, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR.

**Q**U'est-ce donc, ma fille ? qu'est-ce que vous avez ?

COLETTE, *en soupirant.*

Rien, Monsieur, rien.

LE DOCTEUR.

Mais cependant vous êtes dans une émotion . . .

COLETTE.

Point du tout, Monsieur, point du tout.

LE DOCTEUR.

Votre situation n'est pas naturelle : confiez vous à moi : je suis le Médecin du Château, je serai volontiers le vôtre. (*à part.*) Elle est gentille.

COLETTE.

Bien obligée, Monsieur : mais ce n'est rien.

LE DOCTEUR.

Un rien peut devenir quelque chose : tenez, ma fille, il y a des espèces de gens dans le monde à qui l'on ne doit rien cacher ; à son Avocat, à son Médecin, & . . . dites-moi ce que vous avez.

## DIVERTISSEMENT. 57

COLETTE

Il est vrai que je ne me sens pas bien.

LE DOCTEUR.

C'est ce que je vois ; mais je vous guérirai ;  
je vous guérirai. (*à part.*) Ah ! le joli sujet pour  
exercer mon art !

COLETTE.

Ah ! Monsieur le Docteur, c'est un mal sans  
remède.

LE DOCTEUR.

On en trouvera : quel âge avez-vous ?

COLETTE.

Quinze ans.

LE DOCTEUR.

Vous êtes affligée de quinze ans ? voilà une  
jolie maladie.

COLETTE.

Tout autant, Monsieur, vienne la Saint-  
Jean.

LE DOCTEUR.

Oh ! il y a de la ressource : c'est précieusement à cet âge-là que je prends les malades pour étudier les symptômes. Regardez-moi, laissez-moi voir dans vos yeux. Comment ! vous les baissez ! vous pleurez !

COLETTE.

Ah ! Monsieur, laissez-moi m'en aller ;  
C'est que je veux m'en-aller.

58 LA FÊTE DU CHÂTEAU,

LE DOCTEUR.

Restez, restez: n'êtes-vous pas cette petite Colette, la Maitresse de Jacquot?

COLETTE.

Ah! Monsieur, il va se battre contre Hubert; il est sorti furieux.

LE DOCTEUR.

Rassurez-vous. Il cherche Madame Jordonne, il veut parler à Madame. Je l'ai envoyé au Château.

COLETTE.

Cela me tranquillise.

LE DOCTEUR.

Vous y prenez donc bien de l'intérêt?

COLETTE.

ARIETTE.

Si vous sçaviez; j'aime Jacquot, il m'aime:

Mais je ne peux jamais l'aimer assez.

Si vous sçaviez ... quels momens j'ai passés!

Ils faisoient mon bonheur suprême.

Ah! je ne peux jamais l'aimer assez.

Ciel! par une rigueur extrême,

On sépare deux cœurs si tendrement liés.

Jamais si doux momens ne seront oubliés.

Si vous sçaviez, &c.

LE DOCTEUR.

Le tems est un grand Médecin.

COLETTE.

Non, Monsieur; Jacquot en mourra de douleur. Ah! je vous prie d'avoir soin de

DIVERTISSEMENT. 59

lui, de ne pas l'abandonner, de le consoler, de lui dire que je l'aimerai toujours.

LE DOCTEUR.

Il n'en mourra point. J'ai une bonne recette toute prête.

COLETTE.

Et quelle est-elle, Monsieur ?

LE DOCTEUR.

Jacquot se fait aimer de tout le monde.

COLETTE.

Ah ! cela est bien vrai.

LE DOCTEUR.

Et il ne peut pas manquer de trouver un établissement heureux ; & j'ai en vûe pour lui une femme d'un certain âge, il est vrai ; mais qui lui conviendra & pourra le consoler de votre perte.

COLETTE.

Qui donc, Monsieur ?

LE DOCTEUR.

Madame Jordonne.

COLETTE, *à part.*

Ah ! Thibault l'a bien dit.

LE DOCTEUR.

Je me fais fort de la déterminer à cela.

COLETTE, *avec vivacité.*

Point du tout, Monsieur, point du tout. Si Jacquot étoit capable . . . .

LE DOCTEUR.

Voulez-vous donc qu'il meure de chagrin ?



## 60 LA FESTE DU CHATEAU;

COLETTE.

Lui qu'il meure ! ah Ciel ! je ne fais pas moi-même ce que je veux ; du moins je vous demande une grace.

LE DOCTEUR.

Quoi ?

COLETTE.

C'est de dire à mon pere que je suis sa fille.

LE DOCTEUR.

Est-ce qu'il ne le fait pas ?

COLETTE.

Que je le prie du moins de retarder mon mariage de quelques jours.

LE DOCTEUR.

Vous êtes inconcevable. Je ne vois tous les jours que des filles qui me demandent tout le contraire.

COLETTE.

Il faudroit trouver un expédient.

LE DOCTEUR.

Il n'y a rien de si simple : il n'y a qu'à dire que vous êtes malade , & si vous voulez . . .

COLETTE.

Ah ! si vous avez ce secret-là, que ce soit pour Hubert. Je ne voudrois pourtant pas qu'il en mourût tout-à-fait.

LE DOCTEUR.

Nous n'en viendrons pas à cette extrémité-là. Je ferai entendre raison à votre

## DIVERTISSEMENT. 61

papa Gérard , ma petite amie : que me donnerez-vous pour vous rendre ce service ?

COLETTE.

Ah ! Monsieur , tout ce qui dépendra de moi.

LE DOCTEUR.

Je ne veux qu'un baiser.

COLETTE.

Vous me faites trop d'honneur , Monsieur.

LE DOCTEUR.

*(Il lui passe la main sous le menton, & veut l'embrasser.)*

Qu'elle est appétissante !

---

## S C E N E X V I.

LE DOCTEUR, COLETTE, GERARD,  
HUBERT.

HUBERT.

**D**Oucement , doucement donc ; Monsieur le Docteur : diable ! comme vous y allez !

LE DOCTEUR.

Que veut dire cet étourdi ? Monsieur Gérard , cet enfant n'est pas bien. J'examinois de près son état.

HUBERT.

Oui , un peu de trop près , à ce qu'il me semble,

62 LA FESTE DU CHASTEAU,  
LE DOCTEUR.

Tais-toi.

Air : *La mode à l'envers.*

(*A Gérard.*)

Oui, votre fille n'est pas bien ;  
Croyez-en ma science :  
Je ne suis pas Docteur pour rien ;  
Suivez mon ordonnance :  
Il faut différer son lien.

(*A Hubert.*)

Et toi, prends patience.  
Je connois le mal qui la tient,  
Et le remède qui convient ;  
C'est un secret qui m'appartient.

(*Bas à Colette.*)

Je suis homme d'expérience.  
Passez ce soir à la maison.

(*Haut à Gérard.*)

Je vous répond  
De sa guérison.

(*Prêt à rentrer dans la coulisse.*)

Si j'avois une petite gouvernante comme  
cela !



SCÈNE XVII.

GERARD , HUBERT , COLETTE.

GERARD.

**C**omment donc , ma pauvre petite fille !  
Que veut-il dire ?

COLETTE.

Il est vrai que je ne suis pas tranquille.

HUBERT.

Bon ! bon ! ça se passera : ne voyez-vous pas que ce Médecin-là est un enjôleux ? Il lui passoit la main sous le menton pour lui tâter le poulx. Pargué ! à ce prix-là je serois Médecin comme lui, moi. Allons notre train.

GERARD.

Tu as raison, car je m'appерçois comme toi que ce Médecin est un gaillard. Allons , ma fille ; ce ne fera rien ; égaye-toi : voilà nos camarades qui viennent.



S C E N E X V I I I.

MATHURINE , LE TABELLION ,  
LE GARDE-MOULIN, THERESE,  
Madame JORDONNE , GERARD  
HUBERT.

Madame JORDONNE.

J'Apporte une bonne nouvelle ,  
L'espoir de Colette est rempli :  
L'Amour s'intéresse pour elle ,  
Madame lui donne un mari.

LE TABELLION.

Chantons le bonheur de Colette.

MATHURINE.

Un bon mari devient son lot.

LE GARDE-MOULIN.

Sa noce demain sera faite.

MATHURINE , LE TABELLION ,  
& Madame JORDONNE.

Et l'Amour sera de l'écot.

CHŒUR.

Chantons le bonheur de Colette ;  
L'Amour sera de l'écot.

HUBERT.

Madame approuve donc le mariage ?

Madame JORDONNE.

Oui , oui , le mariage.

COLETTE.

DIVERTISSEMENT. 65

COLETTE.

Quel sera mon sort!

GERARD.

Il faudra stipuler dans le contrat la dot que Madame donne à Colette.

LE TABELLION.

Bien entendu, il faut qu'elle signe & c'est pour cela que j'ai apporté la minute du contrat.

HUBERT, à Madame Jordonne.

La dot est-elle un peu forte, ma chère bonne?

COLETTE.

Vous êtes bien intéressé.

GERARD.

Ça peut se demander.

Madame JORDONNE.

Voici Monsieur le Docteur qui vient vous apporter les ordres de Madame.



SCENE XIX. & *derniere.*

MADAME JORDONNE, HUBERT,  
GERARD, COLETTE, JACQUOT,  
LE DOCTEUR, LE TABELLION,  
PAYSANS.

JACQUOT.

**A** H ! je n'en puis plus , je suis si faisi .  
Colette... Monsieur Gérard..... ma  
chère, Madame Jordonne...

COLETTE.  
Il embrasse cette méchante femme !

LE DOCTEUR.

Paix. Prêtez silence. Voici les volontés  
de Madame que je remets de sa part à Mon-  
sieur le Tabellion.

LE TABELLION.

Chapeau bas.

HUBERT.

Cela est juste.

LE TABELLION *lit.*

Je donne mille écus pour marier Colette :

GERARD, *à Hubert.*

Mille écus, mon gendre !



HUBERT.

Mille écus!

LE TABELLION.

En lui laissant la liberté de choisir qui elle voudra pour mari.

HUBERT.

Son choix est fait.

LE DOCTEUR.

Taisez-vous donc.

LE TABELLION.

Je donne également mille écus à Jacquot en récompense de son zèle & de son attachement pour nous.

JACQUOT.

Je ne mérite rien, je n'ai fait que mon devoir.

HUBERT.

Jacquot ! cela ne nous regarde pas.

GERARD.

Passons, passons.

Madame JORDONNE.

Mais, mais vous ne laissez pas achever.

LE DOCTEUR.

Oui, paix donc. Je suis ici pour donner de l'autorité.

E ij

68 LA FESTE DU CHATEAU;

LE TABELLION.

Je remets à Gérard une année du loyer de ma ferme.

GERARD.

Ah ! la généreuse Dame ! la bonne Dame !

LE TABELLION.

Une année du loyer de ma ferme , si le choix tombe sur Jacquot.

GERARD.

Ecoutez donc , Monsieur Hubert : cela mérite attention. Ma fille , tu es libre.

COLETTE.

J'ai donné ma parole à mon pere.

HUBERT.

Vous voyez bien.

COLETTE.

J'épousois Hubert par obéissance ; mais mon cœur s'étoit engagé d'avance à Jacquot par inclination , & je reviens à mon premier choix.

LE DOCTEUR.

Elle est guérie : voilà l'effet de mon ordonnance.

GERARD.

Hé bien ! Jacquot , touche-là.... embrasse Colette.

DIVERTISSEMENT. 69

LE TABELLION.

Il faut obéir à Madame.

HUBERT.

Attendez - donc.... Jarnigué !

Madame JORDONNE.

Patience, patience : n'y a-t-il pas encore quelque petite chose ?

LE TABELLION.

Oui : cela regarde Monsieur Hubert,

HUBERT.

Cela me regarde ?

LE TABELLION.

A l'égard d'Hubert , comme je veux que tout le monde soit heureux , je permets, s'il n'épouse pas Colette, qu'il donne la main à Madame Jordonne , & je le fais Concierge du Château.

HUBERT.

Allons , la volonté de Madame soit faite : Vous êtes riche , Madame Jordonne.

Madame JORDONNE.

Et vous trop intéressé. J'aime encore mieux rester telle que je suis ; mais vous ne profiterez pas moins des bontés de Madame.

70 LA FESTE DU CHÂTEAU,

HUBERT.

Je gagnerai encore à ce marché-là.

LE DOCTEUR.

Vous avez l'âme noble.

Madame JORDONNE.

Cependant , Monsieur le Docteur , vous m'aviez promis un mari de votre main.

LE DOCTEUR.

Le voici , Madame Jordonne , ma petite Catherine : paix , paix ; n'en disons rien devant ces gens-là , & demain nous terminerons.

Madame JORDONNE.

Oui , oui : mais , si vous faites le vieux devant le monde , songez toujours à être jeune dans le ménage.

LE DOCTEUR.

C'est bien mon intention , Madame Jordonne.

Madame JORDONNE.

Mais je vois ouvrir les fenêtres du Château : allons , mes amis , que la fête commence.

( Dans cet instant les fenêtres s'ouvrent ,  
on voit paroître la Dame du Château  
avec sa compagnie sur le balcon. )

CHŒUR GÉNÉRAL.

Air : *Allemande à la mode.*

Madame JORDONNE.

**P**ROUVEZ à l'instant  
Le zèle ardent  
Qui nous enflâme.

LE DOCTEUR.

Allons, allons gai,  
Plantons le Mai;  
C'est pour Madame.

CHŒUR.

Allons, allons, gai,  
Plantons le Mai;  
C'est pour Madame.

JACQUOT.

Son cœur généreux  
Forme nos nœuds,  
Nous rend heureux  
Tous deux.

COLETTE.

Elle satisfait,  
Par le bienfait,  
Toujours son âme.

## 72 LA FESTE DU CHASTEAU ;

CHŒUR.

Allons , allons gai ,

Plantez } le Mai ;  
Plantons }

C'est pour Madame :

Madame JORDONNE.

Dancez à l'entour ,

Jeunes garçons ,

Jeunes fillettes.

LE DOCTEUR.

Célébrez ce jour

Par vos chansons ,

Vos amourettes.

JACQUOT , à *Colette*.

Dans mon cœur est le printems ,

Dans tes yeux est l'aurore.

Ah ! combien de doux instans

Ce jour va faire éclore !

COLETTE.

Chantez en chœur

Monseigneur

Le Docteur.

JACQUOT.

Même honneur

A Madame Jordonne.

( *Avec Colette.* )

Ces deux amans

Ont passé leur printems ;

Mais il est pour eux des fleurs d'automne.

CHŒUR.

Ces deux amans , &c.

LE DOCTEUR.

Sans être dans mon printems ,  
Comme vous je moissonne ;  
Je sçais cueillir en tout tems  
Les roses qu'Amour donne.

CHŒUR.

Il sçais cueillir en tout tems  
Les roses qu'Amour donne.

HUBERT , *une bouteille à la main.*

Çà , mes amis , qu'on arrose  
Ce joli Mai que l'on pose.

CHŒUR.

Livrons-nous à la gaieté ,  
Le plaisir nous enflâme.  
Buvons tous à la santé  
De cette chere Dame.

Madame JORDONNE.  
On doit regarder nos jeux  
Comme une bagatelle ;  
Mais nous ferons trop heureux ,  
Si l'on fait grace au zele.

CHŒUR,

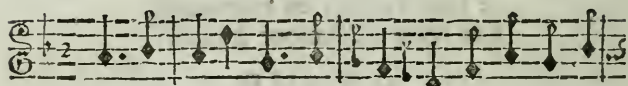
Mais nous ferons trop heureux ,  
Si l'on fait grace au zele.



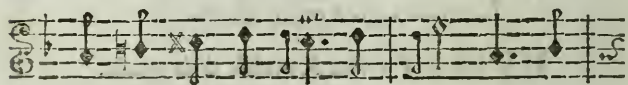


# 74 LA FESTE DU CHASTEAU;

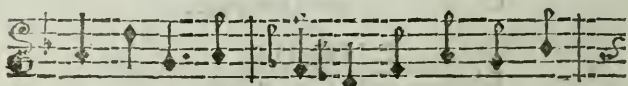
## A I R.



Belle rose, Que j'ar-ro-se, Tes charmes nais-



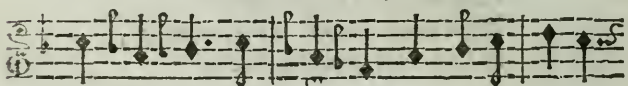
sans Sont l'honneur du prin-tems : Tu vas



plaire A ma Ber-ge-re : Mais son teint plus



frais Effa-ce tes at-traits. Il faut, a-



vant qu'elle te cueil-le, Que je r'a-nime

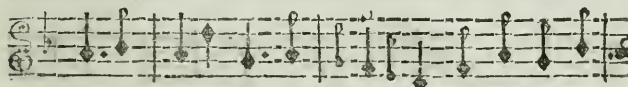


d'un bai-ser : Discrete-ment sous cer-te

# DIVERTISSEMENT. 75



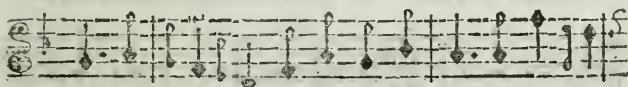
feuil-le Mes lèvres vont le dé-po-fer.



Belle rose, Que j'ar-ro-se, Si c'est ton des-



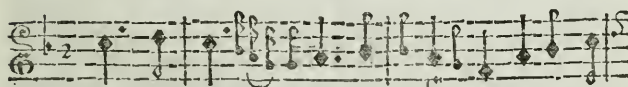
tin D'approcher de son sein; Si sa bouche Auf-



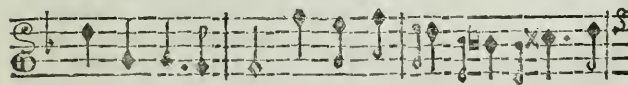
si te tou-che, Donne lui pour moi Ce ga-ge



de ma foi.



POur Co-lette que j'a-do-re, Joli-bou-

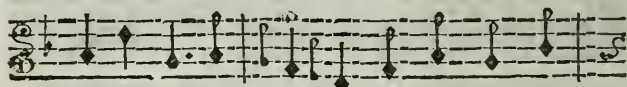


ton, tu vas t'ouvrir: Reçois en-co-re ce sou-

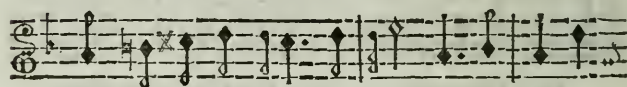
# 76 LA FESTE DU CHASTEAU.



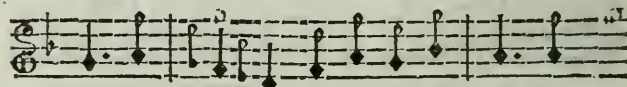
pir , Pourte hâ- ter d'é-clo- re. Mais con-



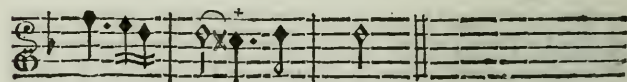
serve- en la flam- me : Que ta jeu- ne



fleur Se panche sur son cœur ; Que Co-lette, au



fond de l'a- me , En sente l'ar- deur , Et



fonge à mon bon- heur :

F I N.

---

## A P P R O B A T I O N.

**J'**AI lû , par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier , *la Fête du Château* , Divertissement ; & je crois qu'on peut en permettre l'impression. A Paris , ce 25 Septembre 1766.

MARIN.

---

## P R I V I L E G E D U R O I.

**L**OUIS , par la grace de Dieu , Roi de France & de Navarre : à nos amés & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement , Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel , Grand - Conseil , Prévôt de Paris , Baillifs , Sénéchaux , leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : Salut ; notre amé le Sieur FAVART , Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer , réimprimer & donner au Public , *les Oeuvres de sa composition* : S'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce nécessaires. A ces CAUSES , voulant favorablement traiter l'Exposant , Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes , de faire imprimer & réimprimer lesdites Oeuvres autant de fois que bon lui semblera , & de les vendre , faire vendre & débiter par tout notre Royaume , pendant le tems de quinze années consécutives , à compter du jour de la date des Présentes ; faisons défenses à tous Imprimeurs , Libraires , & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient , d'en introduire d'impression ou de réimpression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi d'imprimer ou réimprimer , faire imprimer ou réimprimer , vendre & débiter lesdites Oeuvres , ni d'en faire aucun extrait , sous quelque prétexte que ce puisse être , sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant , ou de ceux qui auront droit de lui , à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits , de trois mille livres d'amende contre chacun des

contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposéant ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts, à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles, que l'impression & réimpression desdites Œuvres sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modèle sous le contrescel des Présentes; que l'Impétrant se conformera en tout aux Règlemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, & qu'avant de les exposer en vente, les manuscrits ou imprimés qui auront servi de copie à l'impression & réimpression desdites Œuvres, seront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun, dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON; le tout à peine de nullité des Présentes : du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposéant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdites Œuvres, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : CAR TEL EST NOTRE PLAISIR. Donné à Versailles le vingt-septieme jour du mois d'Avril, l'an de grâce mil sept cent cinquante-neuf; & de notre Règne le quarante-quatrieme. Par le Roi en son Conseil.

Signé, LE BEGUE.

*Registré sur le Registre de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires de Paris, N°. 521. fol. 356, conformément au*

*Reglement de 1723 , qui fait défenses Art. 41. à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient , autres que les Libraires & Imprimeurs , de vendre , débiter , faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms , soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement , & à la charge de fournir à la susdite Chambre neuf Exemplaires prescrits par l' Art. 108. du même Reglement. A Paris ce 16 Mai 1759.*

**G. SAUGRAIN, Syndic.**

**J'ai cédé mon présent Privilège à M. DUCHESNE, Libraire à Paris , pour qu'il en jouisse , lui & les siens, comme d'une chose à lui appartenante suivant l'accord fait entre nous. A Paris , ce jourd'hui 12 Octobre 1759.**

**FAVART.**



THE UNIVERSITY OF CHICAGO  
LIBRARY  
1215 EAST 58TH STREET  
CHICAGO, ILL. 60637  
U.S.A.

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO  
LIBRARY  
1215 EAST 58TH STREET  
CHICAGO, ILL. 60637  
U.S.A.



